This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

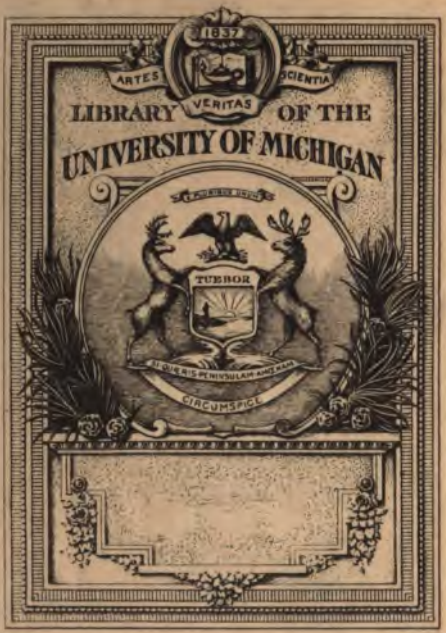
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 438340


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LD
575
.L5
174

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE
L'HOMME CONSIDERÉ
DANS TOUS LES AGES
& dans toutes les conditions.

AVEC

DES PRINCIPES D'EDUCATION
propres à former les jeunes gens
à la Vertu.

Par M. LE MAITRE DE CLAVILLE,
Tréſorier de France à Roüen.

Seconde Edition revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. XXXVI.

Rom. Lang.
Rieffel
2-8328
16384

TRAITÉ DU VRAI MERITE DE L'HOMME,

Consideré dans tous les âges & dans toutes les conditions.

CHAPITRE V.

Combien les plaisirs de l'ame & de l'esprit sont préférables aux plaisirs des sens; de la justice; de la reconnoissance, & de la genérosité.

LES Sectateurs d'une sagesse sombre & mélancolique, ces hommes presque inabordables, toujours hérissés d'épines, & comme ennemis de tout le genre humain, seront scandalisez, sans doute, de ce que dans un

même traité j'oſe allier la ſageſſe avec les plaiſirs. Pour moi, dont le ſiſtême eſt tout different du leur, moi qui crois les plaiſirs un ſpécifique dans ces criſes violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une ſorte d'abattement, moi qui crois l'uſage des plaiſirs auſſi gracieux que l'abus en eſt funeſte, moi enfin, qui veux faire de vous un homme vraiment ſage, mais un ſage, ami de la ſocieté, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître, & je me ſuis bien gardé d'effleurer la vertu & d'amolir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai cru devoir propoſer aux jeunes gens des remedes contre le poiſon, que trop de goût pour les plaiſirs ou le choix pernicieux des plaiſirs peut introduire dans l'ame; & je me flatte que l'idée qui reſtera de ma Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y ſerve que comme d'enveloppe à la vertu. C voudra bien faire grace à quelqu tours plus égayez dont je me ſuis ſer je n'ai penſé qu'à procurer aux jeun gens un tempérament qui les gara tiſſe de la débauche, non pas un moy qui produiſe la corruption. On ſe ſo viendra donc pour toujours que la m

rale que je prêche consiſte principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

Sur ce principe je conſeille l'uſage des plaiſirs, mais qu'on ne démembre pas ma propoſition. J'ajoute que les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſon infiniment préférables aux plaiſirs des ſens. Les plaiſirs dont j'ai parlé ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & extérieurs ; ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joie fugitive, mais ils ne font qu'effleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſaïons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt pas ſenti de tous, le petit nombre à qui il eſt donné connoît la volupté la plus parfaite, la ſeule qui merite le nom de vertu.

La Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſçû éviter de faire une ſottiſe, par-là nous nous épargnons le remords, & c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir ; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le merite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que

j'appelle la plénitude de la

Que tous les plaiſirs où
l'eſprit ſoient préférables a
c'eſt une verité de ſentime
pas beſoin d'être démontré
pides ne connoiſſent de pl
ceux qui leur ſont commu
bête, & qui ſont bien plus u
de l'infirmité humaine, qu
que de la diſtinction & de l
de l'homme. De-là, il eſt ai
clure que celui qui a plus d
capable de plus de plaiſirs. Je
auſſi qu'il en peut mieux ſent
tume des peines ; mais enfin
qu'un homme d'eſprit eſt
qu'un ſtupide dans le choix
ſirs qui leur ſont communs; &
que les plaiſirs qui ſont pure
l'eſprit, ſont infiniment pr
aux autres qu'on goûte même
prit. L'experience nous appr
que la plûpart des gens d'eſp
de leur eſprit même une co
plus rafinée dans la jouiſſance
ſirs : mais elle nous apprend
l'homme d'eſprit vertueux t
corruption même de la nature
élever ſon eſprit pour le cho
plaiſirs : Ainſi l'on n'eſt poin

gerde ſacrifier ou de faire ſervir l'eſprit aux ſens, quand dans le choix des plaiſirs on préfere ceux qui ſont purement de l'eſprit.

Que les plaiſirs de l'eſprit ſoient moins ſujets à de fâcheux retours; c'eſt une vérité dont on ne ſçauroit diſconvenir, & c'eſt une aſſez bonne raiſon pour leur accorder la préférence; mais ſi votre volupté eſt auſſi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore les plus piquans. Figurez-vous que vous jouiſſez encore de ces mêmes momens où vous aves été comme accablé par les plaiſirs, mais par les plaiſirs des ſens quoique délicats & variez. Paſſez de-là à ces inſtans de ſolitude gracieuſe, ou débaraſſé des objets vous vous êtes trouvé ne jouiſſant que de vous-même; où la lecture amenant ou nourriſſant la réflexion, vous avez ſçu vous livrer tour à tour à l'amuſant ou au ſolide; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand: rappellez ces momens, où revenu à vous-même, & dépouillé de toute prévention, vous avez regardé le ſpectacle étonnant de la nature avec tant de plai-

ſir, mais avec tant de reſpect pour
finité d'un Etre ſans principe &
fin ; où l'ordre des choſes vous a
né du goût pour la ſageſſe ; où l
culté de jouir de ce qui ſemble
fait que pour vous a piqué vot
connoiſſance : comparez toute
heures ſi différemment & ſi utile
employées, avec tous les momen
dus dans le tourbillon du mon
convenez avec moi qu'une ima
tion ſagement ingénieuſe vous fo
nit des plaiſirs plus piquans, ſoit
des réflexions profondes, ſoit par
legeres impreſſions, que tous vos
ſatisfaits ne vous ont flatté.

Quand l'ame eſt de part dans
plaiſirs de l'eſprit, quelle volu
En effet ſi l'ame eſt bien diſpo
elle ſe ſent frapée, & ſavoure
que l'eſprit a goûté ; & c'eſt peut-
dans cette ſituation que l'ame &
prit ne ſont qu'une même choſe
ſentiment plus intime perfectionn
premiere impreſſion ; on en eſt là
quand on ſe ſent ſaiſir à de certain
traits dont la juſteſſe, le ſublime,
tour délicat, & l'élevation, ſemble
ſe réunir pour vous enlever de tout
parts ; mais ce n'eſt pas à cette ſenſib

lité plus parfaite & plus délicate que je reſtrains les plaiſirs de l'ame, le don de réflechir plus juſte & de mieux ſentir ce qu'on a penſé doit être regardé comme le plaiſir de l'eſprit ; vous en ſerez plus flatté, mais il ne flattera que vous, & la vertu demande des actions qui ſoient utiles aux autres. Penſons bien, voilà les fonctions de l'eſprit ; ſentons bien ce que nous avons bien penſé, voilà le premier plaiſir de l'ame ; mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier periode de la fine volupté.

Je vous ai placé tantôt au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicateſſe le plaiſir de la table. Rien n'eſt plus pur que ce plaiſir ; j'en ai ſupprimé tout excès, toute médiſance, toute obſcenité, & j'y ai ſuppoſé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en ſentimens & en penſées, mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'eſt pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere, tantôt j'ai varié vos plaiſirs par le ſecours de Lulli ; tantôt je vous ai fait ſur le haut d'une coline un fauteuil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir

d'une tranquille ſupériorité ſur
la nature : mais dans toutes ces
tions vous n'avez vêcu que pour
L'homme affligé, le malheure
jouiſſoit pas de vous, & par-là
avez perdu la mere-goute de la v
té. Vivons pour nous, vivons e
plus pour nos amis ; vivons ſu
pour placer le merite, pour
ger l'innocence, pour ſecourir l'
me qui ſouffre : ſongez que vo
ſçauriez être heureux, qu'autant qu
vous verra attentif au bonheur des
tres, attentif à étudier toutes les
caſions de leur épargner du mal ou
leur procurer du bien. Mais il ne
pas que cette étude ſoit infructue
mettez-la en œuvre cette heureuſe
caſion quand vous l'aurez trouvée
vous goûterez une ſatisfaction
complette que celui-là-même
vous aurez ſecouru. N'eſt-ce po
parce que le plaiſir de faire plaiſir a
autres eſt ineffable qu'on le regar
comme une chimere? On évite de co
prendre ce qu'on craint de ſentir.

Cette dureté de cœur qui domi
preſque tous les hommes vient moi
de ce qu'on ne vit que pour ſoi, que
ce qu'on ignore comment on devr

vivre pour ſoi : en effet, ceux qui n'ont pas dans l'ame aſſez d'élevation & de bonté pour être bienfaiſans, devroient au moins avoir aſſez d'étendue de génie pour comprendre que la politique la plus rafinée & l'interêt perſonnel le mieux entendu & le plus avantageuſement ménagé conſiſte principalement à faire plaiſir. On ne ſçauroit mettre ſes conſeils, ſes ſoins, ſon crédit & ſon argent à plus gros interêt, qu'en les faiſant ſervir aux beſoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules. Et dans un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre, je ne ſerai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthouſiaſme d'un viſionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugés du grand nombre, combien la politique ſeule eſt intereſſée à nous rendre bienfaiſans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez crû d'abord une viſion eſt un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t-il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part, produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous faſſe agir en conſéquence ?

Or, que je vous rende ou
ment ou politiquement off
fruit ſera le même pour la
obligée, la plus grande per
motif n'intereſſe que vous
donc ce principe ? Le voici
ſervice que vous rendiez a
en le rendant vous vous ſe
re plus vous-même.

Vous, pour qui j'écris,
je ſuppoſe une ame de la me
pece, j'aime à croire que
rez pas beſoin pour deven
ſant de réflechir ſur les pre
en tire. Livrez-vous tout
bonté du cœur, le ſentiment
pour mettre l'homme en me
que toutes les démonſtratio

Vous étiez dans votre Cap
me aſſiegé par les plaiſirs, ma
avoient de plus fin, de plus
de plus ſéduiſant, n'a pû vo
Vous avez volé dans un coi
de au ſecours d'une famill
Dans cette ſituation dites-
ce qu'a ſenti votre ame ; vo
venu comme le pere de l'h
couru, comme le pere de ſe
de toute ſa famille ; mais en
tant plus flatté, que la vra

de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez goûté n'eſt pas un plaiſir fugitif comme les ſons harmonieux d'une bonne Muſique, ou comme la lecture d'un Ecrivain ſublime ; c'eſt le plaiſir de tous vos jours ; vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis ; elle eſt écrite dans le livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaiſir qui eſt au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures !

Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux.

Je crois avoir dit en quelque endroit que c'eſt le préciput des Rois. M. Rouſſeau penſe de même.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un throne durable & tranquille ;
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre,
Et qui prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occaſion ou de moyens ne peut pas être une excuſe ; c'eſt un

menſonge de ſe ſauver par-l
nons de notre dureté, il y
moins de la franchiſe : Oüi
diſgraciez trouvent occaſio
des graces : tant de gens o
d'un conſeil ſage, d'un mot
lation, d'un morceau de pa
faut pas de prodiges pour
qu'on eſt bienfaiſant.

Si vous ne trouvez pas mati
actions du premier ordre: auſ
ce pas dans les plus brillantes
doit trouver plus deplaiſir. De
pas ſomptueux que vous donn
vent par amour propre, ſupprir
le ſuperflu pour ſecourir le m
reux qui languit preſque ſou
yeux ; un rien lui rendroit la
de ſa vie dépendent celles de
me & de nombre d'enfans : ſupp
ce faſte ſouvent importun aux
& à vous-même. Par ce moyen
nez le pere de tous, c'eſt ſauv
malheureux à bon marché.

Je ne comprends pas comm
hommes qui aiment tant les pl
ne veulent point eſſayer des plai
l'ame; ſi vous ne les trouvez p
rables, ſi vous trouvez une ſeul
ce d'amertume dans le ſouvenir

bonne action ; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins par une, les frais d'une experience ne vous ruineront pas.

Mais ne ſeroit-t-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la bonté de l'ame ſont les moyens les plus sûrs d'être la duppe de tout le genre humain ? En effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entre eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer ; la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque générale. On avouë bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes de voir une même bonté, une même ſincerité, une même probité faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la verité cette exception qui eſt le plus fort argument du vice ſeroit aſſez impoſante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption. Mais le mauvais exemple eſt une mauvaiſe excuſe ; & parce que les plaiſirs de l'ame

ſont ignorez de preſque tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux.

N'attendez pas que la viciſſitude des tems & la révolution des choſes ramenent le regne de la droiture & du bon cœur, le ſiecle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne ſe remontreront plus chez les hommes. Il naît ſeulement de tems en tems quelque ame privilegiée pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ha ! qu'il vous ſeroit glorieux d'avoir une ame telle, qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'en haut du ſoin de juſtifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par vôtre vertu quelle étoit celle de ces premiers tems.

C'eſt donc dans la pratique de vertu que je fais conſiſter les pl de l'ame. Toutes les qualitez qui neceſſaires au galant homme, ne que la moindre partie du merit ſonnel, & ne produiſent que d plaiſirs ; ce ſont de gracieux qui ne doivent entrer que co addition dans le caractere de te homme ; mais l'honnête l le galant homme ne ſçauroi

faitement vertueux qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté : dans ce point ſeul conſiſte la vraïe vertu & la ſource des vrais plaiſirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vûës & la matiere de toutes nos actions. Ce ſeroit un beau champ pour pluſieurs volumes, mais j'ai dû reſſerrer un projet ſi vaſte, & donner ſeulement en petit l'idée des devoirs eſſentiels. Attachons-nous ſur-tout à la juſtice, à la reconnoiſſance, & à la généroſité: de-là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractere, & toute l'œconomie de la fine volupté.

La Juſtice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, & la généroſité nous fait faire pour les autres ce que nous ſerions bien aiſes qu'ils fiſſent pour nous ; par conſequent, l'une & l'autre nous rendent reconnoiſſans.

La Juſtice eſt moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus ; on ne ſçauroit, ſans la bleſſer, manquer à la reconnoiſſance, l'une & l'autre conduiſent à la généroſité ; mais helas ! la juſtice, la reconnoiſſance, & la généroſité ne ſont preſque plus que de beaux noms.

Il eſt peu d'hommes recon
mais enfin il en eſt ; on en vo
généreux, mais enfin on en v
manque la généroſité , on eſt
de reconnoiſſance. Mais
l'homme me paroît plus bizar
corruption , c'eſt que tel eſt re
ſant ou généreux,& peut-être
l'autre tour à tour , qui ne ſ
être juſte.

Etre généreux ou le paroîtr
deux. Celui qui paſſe pour te
un rolle bien plus flatteur
mour propre que l'homme re
ſant. Souvent il enviſage plu
neur qu'il ne ſent de plaiſir à
bonnes actions. S'il n'eſt pas
pour les publier lui-même , e
pur pour n'aimer pas qu'on l
En ce cas j'adore ſa vertu, ma
eſt pas moins vrai qu'il eſt d
crites en généroſité comme e
en bravoure. La reconnoiſſa
pas ſuſceptible de la même
c'eſt ce qui fait qu'on voit t
grats , & par la même raiſo
plus d'hommes injuſtes.

La reconnoiſſance eſt un
ſentiel , on ſe couvre d'une
gnominie quand on y manq

n'en étalons pas l'accompliſſement avec trop d'éclat, l'apparat gâteroit une vertu qui doit être ſimple & naturelle, & il y a un faſte orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuſe à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature; & quoique les ingrats en perdent le ſouvenir, ils ne ſçauroient en effacer la gloire. Plus on eſt en pouvoir de s'acquitter, moins l'ingratitude eſt excuſable. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait ſon ſupplice. Ariſtote interrogé quelle choſe vieilliſſoit le plûtôt dans l'homme, répondit que c'étoit le bienfait reçû. Il eſt pourtant vrai que la reconnoiſſance eſt la vertu des gens ſages & habiles; & que m'importe après tout, ſi je ne fais que des ingrats; ne ſuis-je pas aſſez flatté quand j'oblige? Obligeons donc toujours, & après le ſervice rendu ne fourniſſons jamais par nos mauvais procedés une diſpenſe legitime de la reconnoiſſance qui nous eſt dûë.

La généroſité me paroît ſupérieure à la reconnoiſſance, en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir, & la reconnoiſ-

ſance plus devoir que vertu ; mais ſi elle m'eſt plus ſuſpecte, en ce qu'elle eſt plus brillante. On ſe livre avec d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de tirer l'approbation publique, & là on ne la merite plus. Cette approbation doit être la récompenſe du bien & non le motif qui le faſſe faire ; faut même ſçavoir ſe paſſer de cette récompenſe, il ſuffit de la mériter.

La juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étenduë que la reconnoiſſance & la généroſité. Plus étendue on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie dans tous les degrés de fortune. Moins équivoque, parce que de cette foule innombrable de devoirs de toute eſpece que la Juſtice impoſe, la plûpart ſi j'oſe ainſi parler, ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie on ne ſçauroit être flatté ni ſoutenu par les loüanges, ni par l'eſpoir de ſe faire de la réputation, on eſt réduit à ſe contenter d'avoir l'ame ſans reproche ; mais auſſi ce témoignage interieur fait la plus exquiſe volupté des cœurs vraïement droits. O Juſtice ! à qui ſeule il appartient de faire goûter

à l'homme les plus parfaits plaiſirs, pourquoi vous communiquez-vous ſi peu ? J'oſe en deviner la raiſon, on aimeroit trop la vie ſi l'injuſtice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux ſans être juſte, & on ne peut ignorer ce qui eſt juſte, parce que le droit naturel eſt à l'eſprit ce que la lumiere eſt aux yeux. La Juſtice & la Religion ſont deux ſœurs qui s'aiment uniquement, elles ſont nées au même inſtant, & ne peuvent vivre & mourir qu'enſemble ; nous vivons à l'avanture & ſans principes, ſi nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux eſt bien près d'être injuſte ; mais celui-là eſt déja injuſte qui n'eſt pas reconnoiſſant, il refuſe ce qu'il doit à ſon bienfacteur. Il eſt vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre ; mais les ſervices reçus ne ſeroient-ils pas des titres plus que ſuffiſans ſi l'on étoit honnête homme ? Je ne pouſſerai pas plus loin cette eſpece de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je ſuis aſſez heureux pour inſpirer du goût pour la Juſtice, je n'aurai pas grand peine à faire aimer

la reconnoiſſance, & par une g
tion de vertus preſque neceſſaire
ſentira du penchant à devenir g
reux.

La Juſtice conſiſte uniquement
complir ce que nous devons à Die
ce que nous nous devons les un
autres. L'Evangile, les livres de Pi
la Chaire, tout cela nous appren
qne nous devons à Dieu. C'eſt-là
faut étudier le plus important de
voirs; c'eſt par ce devoir qu'il
commencer. Je ne m'étendrai p
ſur ce que nous nous devons à n
mêmes; c'eſt de nous aimer, mai
nous aimer comme il faut. Abadie
apprendra la bonne maniere de
aimer, avec l'art de vous conno
J'en parlerai dans le dernier Cha
après vous avoir expliqué ce que
devons à nos proches, à notre
chain, & à nos amis.

La juſtice que nous nous devon
uns aux autres peut être diviſée
l'obſervance de deux ſortes de dev
auſquels tout aboutit. Devoirs g
raux & communs de l'équité natur
devoirs de l'état qu'on a choiſi. Il
perſonne qui ne connoiſſe les dev
de l'équité naturelle, ils ſont im

mez dans tous les cœurs, & il n'eſt point de Juge plus incorruptible & moins flatteur que la conſcience. Ces devoirs ne ſont pas moins une loi pour les Païens que pour nous : il eſt vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas ; mais auſſi c'eſt à l'obſervance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumieres, les ſentimens & les ſecours qui rendent la condition du Chrétien ſi heureuſe, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joug du Seigneur eſt ſaint, mais il eſt raiſonnable, il eſt doux.

J'ai déja poſé ce premier principe: Ne faiſons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fit à nous-mêmes, c'eſt le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je paſſe aux devoirs de l'état qu'on a choiſi, & je perds de vûe pour un moment l'injuſtice des hommes en général, pour examiner avec un peu plus d'attention quels ſont les devoirs des Juges de la Terre ; car, quoique la juſtice en ſoi ſoit une regle, ou ſi l'on veut une loi univerſelle, à laquelle on eſt aſſujetti dans toutes les conditions de la vie, il eſt pourtant vrai que cette loi qui

ſemble impoſer également à t
hommes, exige encore plus d
qui ſont chargez d'adminiſtrer *la*
tice ; non-ſeulement par rapport
que chacun doit à ſon état partic
mais encore parce que ce titre r
table de Miniſtre de la Juſtice
mande à celui qui en eſt honoré, ur
grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame &
prit de la Juſtice, au lieu que les
n'en ſont que le corps ; ils ſont co
les dépoſitaires du bon ordre, du
public & de toute l'œconomie de
cieté ; ils ſont tout-à-la-fois diſp
teurs & interpretes de la Loi, pla
la tête des Peuples pour éclairer l
rité, couronner la vertu & perſé
le vice; mais ſouvent l'homme ch
de rendre juſtice & l'homme juſte
deux hommes.

On ſent aſſez la difference qu
trouve entre l'eſprit de juſtice qui
être l'ame de nos actions, & le
qu'on prend de pourſuivre une ac
en Juſtice. Palais, Tribunal, Cham
Juſtice, termes dans un ſens ſin
mes, qui ſuppoſent moins le ſanc
re de la Juſtice que le rendez-vou
la diſcorde & de la cupidité, ren

vous, où ſouvent la prévention, la corruption & l'ignorance illuſtrent le vice aux dépens de la vertu, & où le mauvais Riche accrédité groſſit ſes tréſors des dépouilles de l'honnête homme.

Qu'il ſeroit grand & juſte de ne confier l'adminiſtration de la Juſtice qu'à ces perſonnages reſpectables par le ſçavoir, par la probité, par le travail, qui ſacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaiſirs, & preſque tous les momens de leur vie; Magiſtrats vénérables dont la porte eſt ouverte à chaque inſtant du jour à la Veuve & à l'Orphelin, & dont l'exemple cent fois plus perſuaſif que l'Ordonnance & la Coutume conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges ſoit un titre juſtifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvûs ſans la quittance de Finance. La volonté des Rois, ſouvent forcée par les beſoins de l'Etat, n'eſt pas une diſpenſe de merite; & celui qui remplit indignement une dignité, n'en eſt pas moins un compoſé monſtrueux d'ignominie perſonnelle &

d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une charge importante comme on jouit d'une Terre ou d'une Maiſon ? Ne faut-il pas un plus grand fond d'eſprit, de ſçavoir, d'integrité? Mais un homme de rien veut ſe faire honorer, un pere veut que ſon aîné tienne ſa place, & fait un Magiſtrat d'un ignorant, d'un ſtupide, d'un débauché : de la le Public eſt injuſtement jugé, & celui qui croïoit cacher ſa turpitude ſous les replis d'une longue Robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre, inſtruiſez-vous. Depuis ſon ſiécle juſqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remiſes en honneur après coup, combien de reſtitutions faites au lit de la mort par gen qui ne penſent à la juſtice qu'ils o venduë que dans le moment critiqu où ils ſe flattent de deſarmer celle d Dieu !

J'entends les enfans ſe juſtifier leur manque de vocation à la Mag ttature ſur l'orgueil ou ſur le mauv diſcernement de leurs peres ; ma ne reçois cette excuſe que comm ſophiſme en fait de conduite, ou

tôt comme un aveu ſincere mais honteux, qu'on ſe ſent incapable de tout bien. Il eſt encore plus aiſé de juſtifier la conduite d'un pere qui croïoit en plaçant ſon fils au milieu de gens diſtinguez, lui inſpirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiement honnête homme qui n'a pas aſſez connu le monde commence par ſe révolter contre l'iniquité publique; il a peine à digerer les premiers procedés indignes qu'il eſſuie; il ſe croiroit complice du tort public s'il ne cherchoit les moïens de ſe garantir de celui qu'on lui veut faire; & il attache une ſorte de vertu au ſoin qu'il prend de demander juſtice, preſque sûr que la juſtice triomphera; mais à la premiere épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits ſe multiplier, l'acceſſoire engloutit le principal, & l'Avocat faire prendre le change aux Juges; quand il refléchit à la corruption de celui-ci, à la ſtupidité de celui-là, à l'humeur ſombre & féroce de cet autre, aux menées ſoûterraines, aux ſollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent; alors il rougit de s'être embarqué: En verité, l'on eſt bien ſot & bien neuf

quand on croit que les hommes
juſtes.

Vous êtes Juge, vous êtes né d'h
tes gens, vous n'avez gâté ni vos
res ni votre nom, & le Plaideur n
prend pas pour un Concuſſion
Cela ſuppoſé, il ne vous offrira p
ſac plein d'or ou un brillant de
écus; mais s'il eſt adroit, il vous pr
par vos plaiſirs, par votre humeu
vos amis, par vos parens, par qu
puiſſance; en ce cas, redoublez de vi
lance, défiez-vous de vous-même, c
gnez juſqu'aux flateurs, examinez l
faire de plus près, ſuivez la procéd
dans tous ſes détours juſqu'au fond
labirinthe. Parmi tant de piéges p
ou moins délicats & tous égalem
à éviter, craignez ſur tout l'int
& les plaiſirs.

La ſollicitation rafinée qui s'inſi
le verre à la main eſt bien ſéduiſan
les parties de jeu ne le ſont pas mo
Dans plus d'une grande ville on trou
une ſociété de faiſeurs d'affaires &
ſolliciteuſes qui vivent aux dépens
plaideur nouvellement débarqué.
perd ſon argent au quadrille, il pa
la comedie & le ſoupé, au moyen
quoi on l'introduit avec une lante

ſourde dans le cabinet des graces.

O vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les préjugez, démêlez toutes les ruſes du plaideur, ſur tout gardez-vous bien de croire que ce ſeroit une vertu trop hériſſée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuſer après le procés jugé, une bagatelle qui n'eſt offerte que comme une legere marque de reconnoiſſance, & comme un hommage qu'on rend à la juſtice que vous profeſſez. J'oſe avancer pour principe inconteſtable, que tout Juge qui avant ou après le jugement reçoit un preſent quel qu'il ſoit, & ſous quelque couleur que ce puiſſe être ? je ſoûtiens, dis-je, qu'avec toutes ces exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'eſt encore qu'apprentif, il eſt vrai, mais il ſera bien-tôt maître. Cette vérité trouvera bien des frondeurs, & je m'en conſole par avance, ils ſeront diſcrets.

Un intime ami, un proche parent, un patron vous ſollicite ; diſons tout, une femme qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour vous ſolliciter. Oubliez juſqu'au nom de ceux qui vous ont parlé ; ne vous contentez pas même d'o-

piner pour la juſtice, empê
core, s'il ſe peut, que l'in
l'emporte.

Ce dernier conſeil eſt délica
le prenez mal, il vous conduir
défauts que vous ne ſçauriez
ter dans vos jugemens, l'en
& la prévention. Quand vous
cidé juſte, à la rigueur, v
quitte; & ſi pour faire plus d'
à la Juſtice, vous tâchez d'am
Confreres à votre opinion qu
paru la plus ſaine; vous ave
de toute votre politeſſe, de tc
tre douceur. Joignez les à la ju
vos remarques & à la force de
ſonnemens, & qu'on reconn
vous l'eſprit de Juſtice: au cc
l'eſprit de cabale, l'entêtemer
prévention ſe font ſentir dans
partial par un commentaire d
étranger, par une paraphraſe c
& bruyante, par des manieres
par le haut ton; petits ſecours
raiſonnement juſte & préci
beſoin, mais par leſquels le C
croit faire valoir une conſ
fauſſe.

Je ne prétens pas qu'une gra
liteſſe dans les manieres & dans

cours, ni que beaucoup de douceur ſoient les qualitez les plus eſſentielles d'un bon Juge ; mais auſſi je dis que dans un Juge la douceur & la politeſſe ſont moins des ornemens, que des parties principales de caracteres : en effet dans les procès criminels dont les preuves doivent être plus claires que le Soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'eſt une loi de decider pour le parti le plus doux ; donc en ce cas la douceur eſt une loi.

Un Juge doit au plaideur en toute affaire de la politeſſe & de la douceur. S'il gémit ſous le poids du crédit & de la vexation, n'eſt-il pas aſſez malheureux ? Voulez-vous ajouter à l'amertume de ſa vie vos dedains, vos hauteurs, vos bruſqueries, & peut-être vos refus de l'entendre & de le voir ? Pouvez-vous ſupporter de ſang-froid qu'il pleure interieurement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre cabinet ? Un peu d'affabilité & vous lui ferez paſſer une nuit tranquille. Si au contraire il eſt la premiere cauſe de ſes diſgraces, s'il eſt dévoüé à la freneſie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié ? Qui pourra lui

remettre l'eſprit & calmer l'ag
de ſon ame ſi ce n'eſt la douceur
bien aſſez que ſa fureur lui ce
repos & les aiſes de la vie. Que d
dra-t-il, ſi vous livrant à vôtre
tience vous êtes toûjours inacc
pour lui : Songez que c'eſt un p
& que vous auriez peut-être ch
démon de la chicanne, ſi vous
exorciſé par un accuëil gracieux
de bons conſeils.

Il eſt vrai que de tous les fâc
il n'en eſt point de plus accablan
le Plaideur. Pour l'ordinaire c
importun qui vous aſſiége de
parts, il ſe multiplie pour vo
trouver par tout & pour vous
rompre à tout propos. Plein de
rie il voudroit que vous n'euſſi
oreilles que pour l'entendre, qu
ne vécuſſiez que pour lui. Et que
il vous dire ? A-t-il fait quelq
couverte judicieuſe ? a-t-il re
quelque piece déciſive ? Non, i
vous dépoſer ſes frayeurs & ſes
ces, il vient calomnier ſa partie
vient vous répeter les mêmes in
nences que vous avez entenduë
fois. Juge, voilà la peine de vôt
elle eſt grande, j'en conviens

vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt-on diſpenſé d'écouter des ſottiſes ?

Enfin, vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe; méditez avec attention ſur toutes les qualitez qui entrent dans le caractere de l'honnête homme: ajoûtez-y tout ce qui compoſe l'homme de mérite; & ſi vous pouvez vous flatter de réunir le tout en vous dans un degré ſuperieur, il ne vous reſtera plus qu'à appliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoiſſez donc ces devoirs, rempliſſez-les ſans reſtriction, ſans relâche. Cela ſuppoſé dans toutes ſes parties, faites-vous Juge, j'y conſens, à condition pourtant que vous n'oublierez jamais la reflexion que fait M. Rouſſeau ſur la chicanne & ſur les Juges.

C'eſt la Chicanne. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcelerats avec integrité.

Quoi, un aſſaſſin robuſte échappe au ſupplice parce qu'il a reſiſté à la queſtion : & un innocent, homme foible & ſimple, perit, parcequ'il n'a pas prevû les pieges qu'un concuſſionnaire

lui tendoit ? Ha Dieu quelle ho
en verité un magiſtrat integre ,
ble & éclairé eſt un homme bie
pectable.

Un Plaideur tente auprès de ſo
ge la voye de la corruption ,
ſçai qui dans le fond eſt le plus
damnable de celui qui hazarde l
poſition ou de celui qui l'écout
homme qui marchande la juſtic
la vendroit-il point , s'il étoit d
cas? Mais finiſſons ce trop long ép
ſur la robe par ce dernier conſeil.
menace-t-on de vous faire Juge, t
blez. Vous menace-t'on d'un pro
fremiſſez.

Chaque profeſſion a ſes devo
& demande les qualitez particul
qui lui ſont propres; mais l'homm
s'étudie pas : & de là viennent
d'embarquemens inconſiderez ,
joints à la corruption générale
on ne travaille pas à ſe garantir ,
la premiere cauſe des injuſtices
chacun fait dans ſon état.

Il ſeroit inutile d'allonger une
ſertation ſur tous les états differens
partagent les hommes,c'eſt à chacu
nous à rendre compte du talent qu
a été confié. Par ce moyen on ve

toujours dans toute ſa beauté le grand Ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuſe du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas, voilà ce qui gâte toute l'œconomie. Que chacun ſoit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien ſa place, le bon ordre ſera rétabli.

Vous décidez ſur votre état dans un quart-d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magiſtrature, du maniement des affaires? J'admire votre ſécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez ſi rapidement ; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat ; & ſi vous êtes mon parent je tremble encore plus pour vous: mais enfin, il eſt de l'ordre que toutes les conditions ſoient remplies? j'en conviens; mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoiſſons-nous.

Je vous entends : vous voulez abſolument qu'on ſoit content de vous ; vous vous rendez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoiſſez tous les devoirs, & vous en avez toujours le formulaire devant les yeux ? à la bonne heure. Je ſens

comme je le dois le mérite d
diſpoſition ; pratiquez, & j'ac
Mais vous voulez bien que je
ramene de la vie tumultueuſe à
privée ; ce n'eſt pas aſſez qu'a
hors vous rendiez à la juſtice l
lant que vous en recevez : ſoyé
ſte dans vôtre maiſon, en tout
avec toute perſonne ; c'eſt l'eſ
de nôtre miſſion, & le point l
intereſſant pour nous.

Après la mort de feu M. le Pr
Préſident de Lamoignon, on a
lui, qu'il n'étoit pas moins grand
ſa maiſon de Baville ſur un tri
de gazon, que quand à la tête du
lement il prononçoit les Oracl
la Juſtice. Un des plus polis Ecri
du monde n'a pas crû pouvoir r
faire l'éloge des vertus, que j'o
peller domeſtiques, ſur leſquel
Juſtice eſt ſenſée préſider toûjour

La plûpart de nos engagemens
ſont un devoir d'équité de ce qui
ſouvent en ſoi qu'un devoir de
ſéance ou de politeſſe. Les ma
d'amitié, les bonnes actions ſont
jours méritoires ; mais telles ne
pas de nature à demander de nou
obſervance indiſpenſable dont

moins l'obmiſſion devient criminelle par raport à nos engagemens & aux circonſtances particulieres.

Juſtifions la Loi ſur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit juſqu'à quel point un pere de famille doit porter ſon amitié pour ſes enfans ; on ne lui fait point une Loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce ſilence de la Loi, l'homme ne doit-il pas venir au ſecours de la Loi même, s'en rendre l'interpréte, ſe dire tout ce qu'il devroit ſentir, & créer, pour ainſi dire, au fond de ſon cœur un tribunal de juſtice duquel il tire tous les principes de ſa conduite, non pour flatter ſa dureté, ſon aveuglement ou ſon orgueïl, mais pour remplir à la lettre l'eſprit de la Loi & l'intention du Légiſlateur ?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de ſupplice deſigné pour les parricides ? On répond que les Legiſlateurs n'avoient pas prévû qu'un parricide pût être commis. De même, ſi l'on me demande pourquoi l'on ne

trouve point de loi qui expli
les détails de ce qu'un pere d
enfans ? Je repons, qu'on a cr
Religion, l'honneur & la na
expliqueroient aſſez, & ſu
pour ſervir de regle. Sur ce pi
je crois qu'un pere qui ſacrif
plaiſirs ou à ſa dureté ce qu'
l'éducation & à l'établiſſemen
enfans d'une façon convenab
condition & à ſa fortune, ſe re
ſonnellement reſponſable de t
deſordres dont il eſt la premier

Il eſt d'autres cas où la loi p
façon, que le texte même, ſi
prend mal, ſert d'autorité à la
rication. Et le même principe t
régulier en ſoi conduit par un
interprétation à l'injuſtice. Nou
une Coutume qui permet aux dé
de ne payer que cinq années d
d'une rente conſtituée, quand
ils en devroient beaucoup plus,
rend de nulle valeur un cont
rente qu'on n'aura point fait
pendant quarante ans, ou qui
tit toute obligation ſous ſeing
paſſé trente ans ſans en former
mande. Il eſt certain que rien n'
ſage que cette Loi. Il n'eſt pas à

met qu'un créancier legitime paſſe trente & quarante ans ſans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'eſt pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ſes revenus en laiſſe écouler plus de cinq années ſans preſſer un peu le débiteur trop moroſif. L'eſprit de la Loi a donc été d'empêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fît valoir une piece vicieuſe ; & dans le cas des interêts, qu'un nouvel heritier ne ſe trouvât abîmé de dettes par l'inatention d'un Créancier moroſif & d'un pere mauvais ménager. L'heritier nouveau, s'il a les intentions droites, ſi vraiment il n'a nulle connoiſſance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de pieces qui l'acquittent de tous ces interêts demandez ; je le crois d'autant mieux fondé à reclamer l'autorité de la Loi, & à oppoſer aux demandes qu'on lui fait ce qu'on appelle en termes de Palais preſcriptiõ, que le Créancier prétendu a été negligent à contretems: peut-être même n'a-t-il pas de connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre les peres. Et combien eſt-il de Créancier apparens qui intentent des demandes dont ils connoiſſent la défectuoſité

Mais au contraire, si Le
reconnoît pour tel, s'il ſç
des pieces égarées ou par q
preuve ſouſtraite, il annulle
ou une obligation bonne en
même dérangé dans ſes a
ayant obtenu d'un creancie
quelques délais, il abuſe en
grace ſous le pretexte de la L
met quelquefois d'oppoſer la
tion, ne ſuis-je pas en droit
clure que cette même preſ
trouve dans le premier cas un f
nête-homme, & dans le ſecon
franc fripon ?

L'injuſtice a ſes degrés de cor
tion, comme la vraie probité a ſe
licateſſes. Je crois qu'une grande
reté procede toujours d'un grand
d'injuſtice. Vous êtes porteur de d
faits obligatoires ſous ſignature
vée? L'un eſt une lettre de Change
de main en main a paſſé juſqu'à vo
l'autre eſt le Bail d'une Terre. V
êtes obligé de vous faire payer de
Lettre au tems de ſon échéance; ſi v
ne faites pas de diligences dans les
jours, vous ne ſçauriez en cas de n
payement exercer de recours ſur ce
qui vous l'a donnée. Donc vous ne b

ſez ni votre probité ni votre bonté d'ame ſi vous agiſſez ; & vous manquez abſolument de prudence ſi vous n'agiſſez pas.

J'oſe avancer qu'il n'en eſt pas de même des termes de payement exprimez dans le Bail d'une Terre. Le Proprietaire qui fait ſaiſir ſon Fermier le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent comptant pour parvenir à un nouveau Bail plus conſiderable par le reſiliement du premier, ſe croira-t-il juſtifié aux yeux de Dieu & des hommes ſur ce qu'il étoit fondé en titre ? Il eſt vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en approche très-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuſte ; & des procedés auſſi indignes ſont fort incompatibles avec la vraie probité.

On a ramaſſé dans un Livre des reflexions fort judicieuſes ſur la fauſſeté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontés apparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injuſtices indirectes, puiſqu'elles ſont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voiſin, celui même qui vous regarde comme ſon

ami, a une Terre, une Charge, maiſon, qui flatteroient votre in bilité; il tombe dans le beſoin, il reclame, vous le ſecourez; mais des prêts redoublés, par des int accrus vous faites plus qu'il ne viendroit aux ſiens; vous laiſſez ſir la dette aſſez pour le mettre d'état de s'acquitter, & dans la vi pouvoir bien-tôt vous emparer demment de ſes fonds; prompt ſec marques d'amitié, généroſité app te, dont un motif pernicieux fai vice effectif.

Rien de plus libre que la plûpa Contrats, mais cette prétendue li de contracter ne juſtifie pas tou toutes les clauſes du Contrat. Il e qu'on appelle inciviles, il en e captieuſes; les deux eſpeces ſon juſtes. Vous traitez avec un ho preſſé, vous profitez de ſa ſituat & vous achetez ſon bien à un prix modique; vous contractez ave homme droit qui n'eſt pas grand noiſſeur en affaires, & qui inca de tendre des piéges, ne ſe garanti de ceux qu'on lui tend. Vous g adroitement une condition capt qui vous prépare ſur lui un av

qu'il ne prevoyoit pas, & vous croyez pouvoir juſtifier une ſubtilité ſi odieuſe, parce qu'elle eſt qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté. Je crois que c'eſt la prudence du ſerpent, qui ne ſe cache que pour piquer. De telles actions ſont diametralement oppoſées à l'eſprit de juſtice.

Dans les premiers ſiecles la défiance étoit un vice, ou tout au moins une injure faite à autrui. Quelque tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant; & jamais en obligeant. Un homme vraiment bienfaiſant n'eſt jamais la duppe d'un ingrat; un honnête homme quoique prudent, eſt preſque toujours la duppe d'un fourbe.

S'il eſt permis de ſe défier de quelqu'un, c'eſt ſurtout de ces *Devots* ſi bien peints par la Bruyere. On voit des hommes bâtir des Egliſes, fonder des Hôpitaux, ſe ruiner en œuvres pieuſes, & qui n'en ſont pas moins durs envers leurs debiteurs, moins artificieux dans leurs procedures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voiſin

pour arondir leur parc, ou pour allonger une avenue : ils ſont *dévots*, ſont-ils juſtes ?

Suppoſons pour un moment qu'il y ait un petit coin du monde où regne la juſtice ; ſi là quelqu'un s'aviſoit d'avancer qu'il eſt ailleurs une ſorte d'hommes magnifiques en tout, table ſomptueuſe, grands équipages, bâtimens ſuperbes, gros jeu, & qui avec tout cet étalage laiſſent mourir de faim le Creancier & le Marchand ; dans le monde juſte ne prendroit-on pas pou un fou celui qui hazarderoit une tell propoſition ? Cependant, quoi de plu commun parmi nous ! Souffrons don qu'on ſe récrie hautement, & qu'o nous reproche en face notre injuſtice ou faiſons notre premier devoir d payer nos dettes ; il faut opter.

Depuis combien de tems voit-languir à votre porte ce pauvre C vrier ? Vous lui devez vingt piſto qui ſauveroient la vie à ſa femme m lade, ou qui lui aideroient à mar ſa fille ; mais c'eſt un importun vous, votre dignité vous met à de ſes pourſuites : Et comment *craindriez*-vous ? Ses Memoire *ſont* pas arrêtez : cependant quel

de même trempe que vous, vous demande cinquante piſtoles, vous les lui prêtez ; vous êtes charmé de votre grand cœur, cette derniere action affichée par vos ſoins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres patentes de généroſité ? Mais vous reſſemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaiſe chaumiere, encore n'eſt-il qu'un fou, & vous êtes tout enſemble un fou & un malhonnête homme. Vôtre généroſité n'eſt qu'apparente, elle eſt fauſſe & mal placée, voilà la folie ; & quand vous contrefaites le généreux, vous refuſez de payer vos dettes, voilà l'injuſtice réelle. Que ne commenciez-vous par être juſte, peut-êrre vous aurois-je crû vraiement généreux ?

Un homme vous parle de grandes choſes, il étale de grands ſentimens, la voye publique vous a prévenu en ſa faveur, vous l'admirez ? Il conte un fait apocriphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'eſt pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous en à ce qu'il montre d'impoſant, n'entrez pas dans les détails. Il eſt la terreur de ſes voiſins, le

tiran de ſes vaſſaux, & ne paye ſes
lets qu'à coups de bâton.

Sur quelques-uns le reſpect huma
fait ce que la vraie probité ne ſçaur
faire. La parfaite droiture de cœur
bien rare; mais auſſi ceux qui ont qu
ques ménagemens à garder avec
monde, n'arborent pas toujours l'éte
dart de la friponnerie, de l'indignit
de la vexation : de-là vient que
dont le fond eſt gâté, ne laiſſe p
de meriter en apparence une ſor
d'eſtime ; ſemblable à la fauſſe mo
noye bien ſurdorée. Si l'on ſondoit,
ſi l'on peſoit les cœurs comme une pi
ce d'or, combien s'en trouveroit-il
faux, & combien d'honneurs ent
deux fers? La vie privée eſt le creuſe

Je ne ſuis pas étonné qu'on trouv
tant d'alliage dans les vertus de l'hon
me. La force du temperament, l
foibleſſes de l'âge, la bizarerie de l'hu
meur, la prévention, la miſere, ſu
tout celle qui eſt l'effet de la diſſipa
tion ; tout cela compoſe cette étrang
bigarure qu'on voit dans les caracte
res. Prenons le bon des hommes, com
me l'Abeille prend ſon miel ſur le
fleurs; laiſſons-en le mauvais, tendon
ſans ceſſe à la perfection; & ſi nous

ſçaurions y atteindre, ſi nous reſtons toujours un compoſé de bien & de mal, du moins ſoions irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend juſqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la maſſe. Mille vertus ne ſçauroient compenſer le défaut de probité.

Si l'homme étoit auſſi attentif à ſe corriger qu'ingenieux à s'excuſer, il ne ſongeroit pas à juſtifier ſa conduite par des diſtinctions captieuſes qui ſont évidemment fauſſes dans les cas mêmes où ce qu'on appelle les plus grandes foibleſſes ſont vraiment les plus grandes injuſtices. Je dis injuſtices, non-ſeulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport aux hommes. Un libertin, par exemple, ſéduit la femme, la fille, la ſervante de ſon ami; n'eſt-il coupable que de foibleſſe? & ſe ſervir du pretexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'eſt-ce pas un trait qui tient ſa place parmi les plus grands crimes? Qu'on ſçache notre iniquité, ou qu'on ne la ſçache pas, elle eſt toujours la même, il n'y a que le ſcandale de plus ou de moins.

Vous mentez? vous êtes deshonoré. Vous volez! vous êtes puni. Pour-

quoi? C'eſt que cela ne s'appelle point des foibleſſes. Mais vous vous emparez du bien de votre voiſin par des iniquitez colorées, par ſurpriſe, par ſubornation, par des conſeils empoiſonnez; & vous paſſerez pour un habile homme? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi! vous enlevez, à votre ami le cœur de ſa femme, l'honneur de ſa fille; vous lui corrompez une domeſtique ſage, à qui il tient lieu de pere: & vous ne paſſerez que pour un homme galant? Détrompez-vous; vous n'êtes pas ſeulement un pecheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuſter leur façon de penſer là-deſſus avec la fureur où nous les voyons tous les jours quand on leur enleve un laquais?

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouſer ſans inclination c'eſt une vieille peu ragoutante, une jeune trop credule; & vous bien sûr de la mépriſer & de la ger dès que vous aurez vuidé le fort. La fureur de votre paſſion allie *pour toujours* avec celle *nom & la fortune* ne vous co

pas ; mais l'engagement vous dégoûte dès qu'il eſt devenu indiſſoluble ; & cette pauvre perſonne eſt la duppe de votre legereté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la duppe de vos ſermens? Ne vous abuſez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne ſoit injuſte qu'en faiſant ce qu'on ne doit pas faire, je ſuis perſuadé qu'on ne l'eſt gueres moins en ne faiſant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes & les obmiſſions eſſentielles dont le crime ſaute aux yeux ; comme de ne pas payer ſes dettes, ou de manquer à ſa famille, à ſon maître, à ſon Roi.

Si nous comptons ſur l'avenir, ſoyons juſtes. Si par impoſſible tout finiſſoit avec le tems, nous devrions encore être juſtes, c'eſt le moyen le plus infaillible de nous procurer l'eſtime & l'amitié des hommes : enfin, ſi nous avons les premiers principes de la vraie volupté, ſoyons juſtes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoiſonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous ſentons au-dedans de nous-mêmes, qui

nous fait trouver par avance un Par
dis ou un Enfer, ne démontre pas m
une Divinité.

Je ne vous dirai rien ſur ce qu'u
honnête homme doit à ſa patrie &
ſon Roi; tout le monde le ſçait, to
le monde le ſent. Nous n'aimons p
nos Rois, nous les adorons; & il n'e
point de François qui ne s'expoſe à p
rir de tout ſon cœur pour l'honneur d
la patrie. Si quelquefois un ſcelera
ou un fou s'échappe, ſa révolte ou
déſertion le couvre par tout d'infami
& les lieux les plus reculez ne lui pro
curent que le mépris & l'indignatio
de ceux-là-mêmes dont il va mandie
le ſecours.

Soyez reconnoiſſant par devoir &
par amour propre, ſi vous ne l'êt
pas par goût. Quel plaiſir de baiſer l
main qui vous a ſecouru! il n'en e
qu'un plus flatteur, c'eſt de trouve
une occaſion plus eſſentielle d'effec
tuer votre reconnoiſſance; mais n
profitez pas de cette occaſion ſeul
ment pour vous débarraſſer du fard
que la reconnoiſſance impoſe
cœurs mediocres; jouiſſez de ce
caſion dans toute la plenitud
volupté, & tous les momen
vie.

La corruption des tems a donné à la generoſité tant de ſuperiorité ſur la reconnoiſſance, que mille actes de reconnoiſſance n'en valent pas un de generoſité. Soyez éternellement reconnoiſſant, & ne croyez jamais vous être ſuffiſamment acquitté du bienfait reçu: ſongez au contraire que ſi la fortune vous interdit le plaiſir d'être effectivement genereux, votre reconnoiſſance multipliée peut vous tenir lieu de generoſité.

Vous avez d'eſſentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'oppoſer pour vous au torrent de l'iniquité. Que de ſoins, que de mouvemens en votre faveur! ils vous ont ouvert leur maiſon & leur bourſe; en un mot tous vos interêts, tous vos beſoins ſont devenus les leurs. Ha! ſi vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoiſſance! mais la fortune toujours contraire ne vous laiſſe que des ſentimens, & avec les plus louables deſirs & l'attention la plus délicate votre reconnoiſſance eſt toujours ſterile; on eſt même en droit de douter ſi vous en avez, parce que vous êtes dans

l'impoſſibilité de la marquer par d
faits; belle matiere à réſignation.
Vos affaires viennent de chang
de face : peut-être devez-vous cet
revolution de fortune à votre patie
ce dans les diſgraces, & à l'eſprit d'
quité qui vous domina toujours ? V
te, profitez des momens, ils ſo
bien chers & bien précieux pour vou
devinez & prévenez tout ce qui pe
faire plaiſir à ceux qui vous ont obl
gé, fourniſſez à ceux qui vous recl
ment les mêmes ſecours que vo
avez reçûs de ceux que vous avez r
clamez. Bien loin de faire dire de vo
que les honneurs changent les mœur
épuiſez à l'égard de vos bienfaiteu
tout ce qu'ils doivent attendre d
l'homme le plus reconnoiſſant, & ſoy
à l'égard des autres, généreux ; ma
ſi j'oſe le dire, genereux juſqu'à
prodigalité. Quand on a été plus ma
heureux qu'on ne devoit l'être, on n
ſçauroit devenir trop généreux. So
venez-vous toujours que la reconnoi
ſance & la généroſité ſont les articl
ſecrets, & les conditions tacites de v
tre racommodement avec la fortun
Tels ſont les droits de la vertu, q
tôt ou tard elle eſt recompenſée.

ce par miracle : ils ne ſont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre ſupérieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait ſentir le mérite de la generoſité & de la reconnoiſſance, qu'un évenement preſque miraculeux dans l'Hiſtoire de François premier par Varillas : Je doute qu'on le liſe, ſans adorer la Providence, ſans eſperer en elle, & ſans reſpecter autant qu'on le doit les hommes vraiment vertueux.

Guillaume du Belley Marquis de Langey mérite bien par les ſervices importans qu'il a rendus à l'Etat, d'être placé parmi les hommes illuſtres. Intrepide dans la guerre, faiſant honneur aux plus grands poſtes, conſommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la ſeule vertu, auſſi magnifique dans les actions ſourdes que ſuperbe dans celles qui demandoient de l'éclat : Tel étoit M. de Langey. Reconnoiſſons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus genereux, & plus reconnoiſſans. Voici ce que dit Varillas.

„ La ſeule commiſſion expediée à „ propos fut celle de Langey vers les „ Princes de l'Empire, pour leur re-

„ preſenter qu'ils étoient juges r
„ entre l'Empereur & ſes Feudatair
„ lorſqu'il s'agiſſoit de maintenir
„ inveſtitures anciennes ; & que
„ Roy Très - Chrétien ſoumettoi
„ leur Tribunal ſes droits & ceux
„ ſes enfans ſur le Duché de Mila
„ L'humeur bienfaiſante de L
„ gey le tira dans ce voyage du p
„ grand danger qu'il ait couru d
„ vie : & ſous lequel il eût infai
„ blement ſuccombé, ſi Dieu ne l'
„ reſervé pour d'autres négociati
„ où il y auroit plus de gloire à r
„ riter, & moins de riſque à c
„ rir. L'Empereur étoit averti par
„ Emiſſaires ſecrets qu'il avoit
„ France, du voyage que Langey
„ voit faire en Allemagne : & la
„ ſion de ſe venger de ce Gentilh
„ me qui lui avoit fait le plus gr
„ mal qu'il pouvoit recevoir en
„ nant la Ligue de Suabe, & l'int
„ qu'il avoit d'empêcher qu'il n'en
„ mât une entre la France & les
„ teſtans d'Allemagne, furent d
„ motifs aſſez puiſſans pour faire
„ ſoudre ſa perte. On eut l'ad
„ de le peindre ſans qu'il s'en ap
„ çût, & d'envoyer de ſes port

„ ſur toutes les frontieres d'Allema-
„ gne, avec commandement de l'ar-
„ rêter de toutes manieres. Le Rhin
„ ſur tout fut bordé de gens de guer-
„ re, à qui l'on avoit donné de ſes
„ portraits, avec ordre de ſe défaire
„ de la perſonne qu'ils repreſen-
„ toient. On n'a pas ſçû préciſément
„ ſi Langey étoit bien informé du pé-
„ril dans toute ſon étendue, ou s'il
„ le négligea par l'intrepidité qui lui
„ étoit naturelle, & par ſon zele ar-
„ dent pour le ſervice de ſa patrie;
„ mais il eſt certain qu'il arriva ſans
„ obſtacle à Andernac, où il avoit ré-
„ ſolu de paſſer le Rhin. La provi-
„ dence divine qui le conduiſoit com-
„ me par la main, avoit diſpoſé ſes
„ affaires de ſorte que la premiere
„ perſonne qui le reconnut dans la
„ Ville, fut un Gentilhomme d'Alle-
„ magne qu'il avoit obligé dans une
„ conjoncture aſſez rare pour être ici
„ remarquée.

„ Ce Gentilhomme avoit porté les
„ armes en France ſous le Comte
„ Guillaume de Furſtemberg, & s'é-
„ toit vû réduit à la derniere miſe-
„ re par la perte de ſon bagage, &
„ de ce qu'il avoit d'argent; il s'é-

„ toit adreſſé dans un état ſi dépl
„ ble à Langey, qui retournoit
„ de ſon premier voyage d'All
„ gne, & l'avoit prié d'un to
„ d'un viſage où la pudeur paroi
„ aſſez, de l'aſſiſter dans ſa mi
„ Langey ne le connoiſſoit point
„ tout; mais il ne laiſſa pas d'
„ touché de pitié, ſoit qu'il rem
„ quât dans la phiſionomie du G
„ tilhomme, ce je-ne-ſçai-quoi,
„ ſurprend agréablement, ou que
„ génie travaillât dès-lors à lui p
„ curer un ami, dont la reconn
„ ſance héroïque lui devoit être
„ néceſſaire. Il tira de ſa poche
„ pieces d'or, & les donna au G
„ tilhomme avec une joïe qui rend
„ ſa charité encore plus conſidera
„ qu'elle ne l'étoit d'elle-même.
„ Gentilhomme prit les pieces d
„ en ajoûtant à ſon remerciment
„ ſouhait très-ardent, de ne pas m
„ rir ingrat; & l'occaſion s'en o
„ plûtôt qu'il ne penſoit.

„ Il avoit obtenu de l'Empereu
„ principale commiſſion d'obſer
„ la marche de Langey vers le Rh
„ & toutes les autres qui avoient
„ expediées de ce côté-là, étoient

„ ordonnées à la ſienne. Il l'avoit
„ acceptée ſans ſçavoir que celui dont
„ il s'agiſſoit, étoit ſon bienfaiteur,
„ parce que Langey en obligeant de
„ ſi bonne grace, s'étoit obſtiné à lui
„ cacher ſon nom. Il crut bien d'a-
„ bord en recevant le portrait de Lan-
„ gey, qu'il avoit de la reſſemblance
„ avec l'homme à qui il étoit redeva-
„ ble; mais outre que la reſſemblan-
„ ce n'étoit pas exacte, le portrait
„ n'étant qu'une copie aſſez impar-
„ faite, & le Gentilhomme ne s'étant
„ donné ni le tems ni la peine de
„ faire ſur ſa penſée toute la réfle-
„ xion qu'elle méritoit; ce ne fut
„ qu'au moment qu'il apperçut Lan-
„ gey dans la ruë, qu'il reconnut dans
„ la même perſonne ſon bienfaiteur,
„ & celui dont on lui avoit comman-
„ dé de ſe ſaiſir mort ou vif. La gé-
„ néroſité dont il ſe piquoit, ne lui
„ permit pas de délibérer s'il lui ſau-
„ veroit la vie; il eut ſeulement peur
„ d'en être empêché par ceux qui
„ avoient le même ordre que lui, s'ils
„ venoient à paſſer par-là; & cette
„ ſeule conſidération le retint d'em-
„ braſſer Langey. Il ſe contenta de
„ le ſaluer en François, & de le prier

» qu'il lui pût dire deux mo
» une maiſon qu'il lui montr
» gey qui ne connoiſſoit point
» tilhomme, & ſe défioit de
» douta d'abord s'il devoit avo
» te complaiſance pour un inco
» mais ſa bonne fortune lui i
» un moment après d'écouter ce q
» avoit à lui propoſer. Il ſuiv
» Gentilhomme dans la maiſon
» ſe laiſſa enfermer avec lui dans
» Chambre. Alors le Gentilhom
» après avoir ſondé en vain, s'il é
» connu, ſe découvrit, & dit à La
» gey qu'il lui vouloit montrer qu
» n'avoit pas obligé un ingrat. Il l
» découvrit enſuite le deſſein form
» de le perdre, & lui en montra l'or
» dre; il lui fit comprendre l'impoſ
» ſibilité où il étoit de pourſuivre
» ſa route ſans être pris ou tué; ce
» qui ne ſeroit qu'une même choſe;
» dont il conclut, & tâcha de lui per
» ſuader qu'il devoit retourner en
» France, ſur l'offre qu'il lui fit de fa
» ciliter ſa retraite par des addreſſes
» ſûres & ſecretes."

» Langey, après avoir remercié ſon
» ami, lui repartit en ſa maniere
» courte & coupée, qu'il devoit ſa

„ vie à ſon pays, que le Roi ſon maî-
„ tre lui avoit commandé d'aller en-
„ core deſabuſer les Allemands des
„ impoſtures dont ils étoient préve-
„ nus ; qu'en acceptant cet emploi
„ il avoit bien prévû qu'il ne pouvoit
„ éviter la mort ſans une aſſiſtance de
„ Dieu toute particuliere ; mais qu'il
„ s'y étoit réſolu, & qu'il n'y avoit
„ que la mort ou la priſon capables
„ de l'arrêter.

„ Ce Gentilhomme ravi d'une in-
„ trépidité ſi heroïque, repliqua en
„ même ſtile, qu'il ne tiendroit pas
„ non plus à lui qu'il ne ſervît ſa pa-
„ trie, en contribuant à deſabuſer les
„ Allemands ; que l'exemple de vertu
„ que Langey lui montroit, étoit trop
„ beau pour n'être pas ſuivi, quand
„ même il en devroit coûter la vie,
„ & qu'il prétendoit au moins parti-
„ ciper à la gloire que Langey alloit
„ acquerir, en facilitant ſon voyage.
„ Il lui remontra enſuite, qu'en quel-
„ que endroit qu'il allât, il ne pour-
„ roit éviter d'être découvert, s'il
„ n'apportoit les précautions qu'il
„ alloit lui marquer. Elles conſiſtoient
„ à renvoyer le ſeul Domeſtique qui
„ le ſuivoit, & à recevoir en ſa pla-

„ ce de la main du Gentilhon
„ Valet de confiance qui l
„ droit prendre à l'entrée de l
„ le feroit marcher tant qu'e
„ reroit; & le meneroit repo
„ jour ſuivant dans une maiſon
„ pêtre de connoiſſance, où il
„ en ſûreté. Que le même Va
„ roit ſoin de le conduire ai
„ tes les nuits, & de lui trou
„ ſemblables gîtes juſqu'à ce q
„ arrivé ſur les terres du Duc d
„ où il n'auroit plus rien à cr
„ Langey connoiſſant par l'ex
„ que ſon ami lui propoſoit,
„ ſincere dont il brûloit de le
„ s'abandonna à ſa conduite,
„ prouva auſſi heureuſe que
„ non-ſeulement pour le voy
„ Saxe, mais encore pour le

Cet évenement ne me laiſſe pl
à dire de la reconnoiſſance & de
neroſité : il en fait l'éloge, il en
l'exemple & il en impoſe la loy
reconnoît même l'abregé de
les vertus ; grandeur d'ame,
d'eſprit, ſage confiance, ſage p
tion, zele ardent pour ſa patrie,
inviolable pour ſon Roy ; tout
trouve dans un même trait.

Je vais approfondir par le portrait d'un grand Homme l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le détail d'une grande action.

Je ne ſçai rien de mieux pour former le caractere d'un jeune homme que de lui mettre ſouvent de grands modeles devant les yeux. Les exemples touchent plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les reflexions morales de ce grand Empereur; mais liſons & reliſons en même tems tous les traits de ſa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de rapporter ici ; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi après avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clement & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſevere pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les

deſſeins qu'il formoit toujours après y avoir bien penſé, & jamais par paſſion ni par caprice, ennemi des flateurs, pieux ſans affectation, moderé en toutes choſes, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours ſoumis à la raiſon, incapable de déguiſement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, trés-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui ſeul, & inexorable quand la derniere néceſſité, c'eſt-à-dire, l'interêt du Public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûe le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir ni ſon interêt, ni ſa gloire particuliere : enfin, il ſuivoit en tout la juſtice & ne diſoit jamais que la verité.

On ne ſçauroit lire le diſcours que Marc-Antonin fit à ſes principaux Officiers aux approches de la mort ſans être tendrement touché, ſans êt même édifié. On y découvre toute l force de ſon eſprit, toute la grandeu de ſon ame, tout ſon goût pour la ju tice, & le deſir devorant qu'il avoi *d'inſpirer* ce goût à ſon fils, qui tro *jeune* encore pour profiter des leçon d'u

d'un ſi digne pere, négligea même d'imiter ſes exemples, & devint un compoſé monſtrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau preſent de la vie de Marc-Antonin, ajoute, qu'il mourut, laiſſant un regret infini à ceux de ſon ſiécle, & un ſouvenir éternel de ſa vertu à la poſterité... Il ſembloit que la gloire, que la felicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin. Les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, ſage, & le modele de toutes les vertus; & ce qui eſt très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges differentes, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne dît la verité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ſes funerailles fuſſent achevées, & comme ſi ç'eût été peu de choſe que de lui élever une ſtatue d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatue d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du ſort. Du trop d'attache aux richeſſes. De la modération dans le deſir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la diſſipation; du bon uſage du crédit, de l'autorité & du bien. Conſerver de la fermeté dans les diſgraces.

IL eſt bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne-heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du ſort, ſi nous ne voulons pas être les duppes des évenemens. La Fortune eſt une folle, paſſons-lui ſes extravagances. Il eſt un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injuſtice; mais plus nous ſouffrons de l'iniquité, plus il eſt doux de ne la pas commettre.

Si nous ſommes bien nez, nous reſtons perſuadez juſqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme ſur la terre, & parce que nous avons été mieux élevez que le commun des hommes, nous nous figurons que notre

bonheur croîtra toujours. Ces deux préjugez ſont bien flatteurs. Pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux? De ſi douces erreurs ne nous ſéduiſent pas long-tems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les détails nous expoſent à devenir preſque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahiſon, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarerie des hommes, & de tous les caprices de la Fortune.

Amaſſez en chemin faiſant & par précaution, aſſez de bon eſprit, aſſez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariſer avec la patience; le tems viendra que vous en aurez beſoin. Cette prophetie n'eſt pas réjoüiſſante, mais elle eſt vraie. Je ſouhaite pourtant que l'experience ne vous en convainque pas, & que la patience qu'il eſt toujours néceſſaire d'acquerir, ſoit pour vous une vertu de ſurabondance.

Si jamais l'injuſtice renverſe vos projets, empoiſonne votre mérite, vous préfere d'indignes concurrens; ſi elle entame votre patrimoine, ſi elle attente à votre réputation, à vo-

tre honneur, vous vous ſçaurez
gré d'avoir médité par avance ſur
niquité des hommes & ſur l'inconſ
ce de la fortune. Il n'y a que les
heurs imprévûs, & auſquels on
voit naturellement ne ſe pas attendre
qui puiſſent déconcerter l'homme ſo
& prudent ; prévenez cette ſurpri
faites par prévoïance proviſion de fe
meté, que la reflexion ſupplée à l'e
perience. Les coups prévus bleſſe
moins.

Comment concilier deux maxin
également ſages qui paroiſſent co
tradictoires. Se préparer à ne trou
preſque point de juſtice dans le mo
de, & penſer bien d'autrui ? rien
plus facile. Penſons mal des homme
en général, penſons bien de chaqu
homme en particulier.

En effet, nous ferions de la pruden
ce une vertu monſtrueuſe, ou plûtôt u
vice affreux, ſi elle nous portoit à nou
défier tellement de tous les hommes
que nous craigniſſions toujours d
trouver dans chacun d'eux un méchan
homme, un traître, un fripon ; no
ne ſçaurions nous former une telle ide
ſans détruire les principes & du Chri
ſtianiſme, & de notre propre bonheu

Nous ſommes donc intereſſez pour le tems & pour l'avenir à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux; mais en même tems attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foy, peu de probité, peu de deſintereſſement, peu de vérité, peu de juſtice.

Ce ſentiment que nous devons avoir du monde en général porte un grand fruit quand nous ſouffrons une iniquité; mais il demande un temperament, c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſçauriez montrer plus de petiteſſe d'ame qu'en vous defiant de tout le genre humain, vous ne ſçauriez montrer moins d'eſprit qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foy ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point deſolé quand on vous jouera un mauvais tour: Mais je croïois cet homme-là le plus honnête homme du monde? Mais je le croïois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon

proche parent ? Tout cela peut ſe
à juſtifier votre confiance ; mais e
penſez une bonne fois pour touj
que chez la plûpart des hommes l
terêt eſt au-deſſus de tout ſentim
d'amitié de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la conſternati
qu'avez-vous ? On vous a manqué d
parole, on vous a juré le faux, o
vous a ſupplanté dans vos vûes au mo
ment même qu'on vous promettoit d
les ſeconder ? Souffrez patiemment
& ne vous plaignez que de vous-mê
me d'avoir crû que les hommes étoient
vrais.

Un Créancier vous preſſe ; cependant il regorge de bien, & il vous ſçait dans une criſe affreuſe: ſi vous ne le payez promptement, vous allez perir. Déja les diligences ſe multiplient; meubles, immeubles, tout lui convient? Vîte, empruntez, vendez, s'il le faut, & le ſatisfaites ſans murmurer. Il eſt riche & dur, c'eſt l'uſage.

Quoi, vous ſoupirez pour un procès perdu! je conviens que vous ne deviez pas le perdre : on vous a fait une injuſtice criante de deshonorer votre terre à propos de rien quand vous aviez fourni des titres inconteſtables.

Il ſautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la ſomme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voiſin, votre domeſtique. Vos Juges vous promettoient merveilles ; mais enfin, une belle femme a ſéduit votre Rapporteur. Et de quoi ſoupirez-vous ? Que n'appreniez-vous à perdre à propos, c'eſt un gain ſûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix que ce pût être ; & ſi le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne ſoupireriez pas.

De toutes les injuſtices auſquelles nous ſommes en butte, il n'en eſt point qui coute plus à digérer que celle que nous ſouffrons de la part des hommes ſur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frappe eſt chere, plus le coup eſt ſenſible ; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, eſt ſouvent la ſource de nos chagrins les plus cuiſans. La femme la plus vertueuſe ne trouve pas toujours un mari raiſonnable, l'époux complaiſant & attentif n'eſt pas toujours le plus aimé,

le pere le plus tendre travaille ſouvei
pour de mauvais ſujets, & l'ami
plus fidele trouve quelquefois qu'il r
s'étoit attaché qu'à un inconſtant ou
un ingrat. Dans tous ces cas, r
courez à la réſignation, armez-vou
d'une patience mâle, voilà l'antidote
mais faut-il ſouffrir par précautior
d'un mal qui peut ne pas arriver? Non
je viens de le dire. Que faut-il donc
s'attendre à tout, & ne rien craindre

Il n'eſt pas décidé ce qui mettra vo-
tre patience à de plus rudes épreuves,
ou l'iniquité des hommes, ou l'infle-
xibilité du ſort. Pour réſoudre la que-
ſtion, il faudroit ſçavoir la qualité
de l'injuſtice, le dégré de malheur, &
quelle eſt votre propre diſpoſition;
d'ailleurs, il eſt une infinité d'évene-
mens où l'injuſtice des hômes produit
les diſgraces de la fortune; Que celui-
là eſt à plaindre ſur qui le malheur &
l'injuſtice s'acharnent comme de con-
cert! Quand l'un & l'autre ſemblent
ſe réunir pour travailler à votre dé-
ſolation, il ne vous importe guéres
de ſçavoir qui des deux y a le plus ou
le moins de part. N'uſez pas la force
qui vous reſte en vaines conſiderations,
en méditations ſéches, ſtériles & acca-

blantes. En des cas moins preſſans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conſeillé la réſignation & la patience; ici vous en avez deux, & j'ai deux remedes à vous propoſer: tandis que la criſe dure, meditez la belle maxime d'Horace, *levius fit patientia;* & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette reflexion ſi conſolante du même Auteur, *non ſi malè nunc, & ſic olim erit.*

Si la fortune ne s'eſt point encore attachée à vous perſecuter, ſi vous n'en avez eſſuyé que quelque bizarerie qui ne ſuffiſe pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraiment malheureux, vous regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la premiere injuſtice que vous aurez à ſoutenir; c'eſt une erreur, & c'eſt l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réflexion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'experience; ne croyez pas être ſouverainement malheureux, parce que vous ſouffrirez plus d'une injuſtice, ſongez que c'eſt une condition preſque néceſſaire de l'humanité, ne croyez pas non plus être l'homme du monde le

pere qui fut peut-être le meilleur pe
de ſon ſiécle, & par un juſte retour
le pere le plus tendrement aimé ; pe
ſur la vieilleſſe duquel vous aviez fai
de ſi louables projets de reſpect & de
reconnoiſſance ; la fortune lui devien
contraire, ou un mal contagieux va
vous l'arracher. Ce fils unique eſt le
premier motif de vos ſoins, & le ſeu
objet de votre eſperance ; il ſe tourn
au mal, ou vous le perdez quand vou
en aviez beſoin pour vous ſoutenir. C
proche parent étoit devenu votre am
intime : heureux & rare évenemen
dont j'ai pourtant vû plus d'un exem-
ple ! Vous n'aviez enſemble qu'un
cœur, qu'un eſprit ; la conformité de
vos ſentimens & de vos manieres étoit
un garant infaillible que vous vous ai-
meriez juſqu'au tombeau ; & ce terme
paroiſſoit fort éloigné pour vous qui
étiez jeunes l'un & l'autre ; la fiévre
vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils
qui craint de vous connoître, ou une
veuve qui vous perſecute. Que d'amer-
tumes au lieu desdouceurs que vous
attendiez !

La perte de nos proches eſt une perte
irréparable : dès-là elle peut nous cau-
ſer une douleur bien ſenſible ; mais

quand vous ſerez dans le cas, ſouvenez-vous de ce beau mot. Il n'y a qu'une premiere mort, non plus qu'une premiere nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la triſteſſe.

Je ſçai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami peut devenir plus vif par les circonſtances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faiſoit pas prévoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpece ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui nous eſt interdit pour toujours; que de malheurs dans un même malheur! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands malheurs de leur vie, la mort de leurs proches, de leurs amis? ce ſentiment eſt-il donc le ſentiment général? Non, la plus légere perte que nous ſouffrons dans nos biens nous jette dans une plus grande conſternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela? Chez la plûpart des hommes la bonté du cœur eſt une foibleſſe, l'eſprit d'interêt eſt une vertu.

Laiſſons vivre les hommes à leur fantaiſie, plaignons-les, & corrigeons-nous; connoiſſons la valeur des choſes, peſons tout, non au poids de la

re, eſt un crime effectif pour un honnête homme ?

Comparez un moment le tréſor d'un homme ſage au tréſor d'un *harpagon*, L'un avec peu eſt toujours riche, l'autre eſt toujours pauvre au milieu de l'abondance ; l'un eſt toujours égal, toujours tranquille, toujours noble & liberal ; l'autre eſt toujours agité, toujours allarmé, toujours conſumé de frayeurs & de craintes, deſirant toujours, ne jouiſſant jamais, toujours empriſonné dans ſa turpitude comme dans un cachot noir, où il ſe refuſe l'aumône à lui-même ; l'un eſt toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'eſt donc le jugement ſain, le bon eſprit, le bon cœur ; en un mot, c'eſt la ſageſſe, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquillité de l'ame la veritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaiſirs.

J'oſe appeller la Bruyere l'Evangeliſte de la probité & de la raiſon, je ne citerai qu'un ſeul de ſes traits ſur les faiſeurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames ſales, paîtries de bouë & d'ordure, épriſes du gain & de l'interêt comme les belles ames le ſont

de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté qui eſt celle d'acquerir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes ſur le rabais ou ſur le décri des monnoyes, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme ſage : il n'eſt pourtant que raiſonnable, & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a depeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guerêts; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte; & loin de faire un procès aux élemens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjouit en moraliſant. Il s'étoit accoutumé à méditer ſur l'inconſtance de la fortune, il s'étoit préparé aux évenemens, fruit merveilleux de la réflexion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre-fort chez lui; il n'a jamais

ſçû offrir un verre d'eau à perſonn
mais s'il eſt incapable de faire du b
il eſt en place à pouvoir nuire. Il
ſans enfans, il a trente mille livres
rente : tout vieux qu'il eſt, il a de
ſanté ; cependant il eſt abîmé dans l
douleur, toute la ville le complimente
Quel eſt donc le grand malheur qu
fait trembler pour ſa vie ! Il lui e
mort un cheval de caroſſe de vingt-cin
écus. Image naturelle de l'avarice
mieux peinte encore dans ces Vers d
Monſieur de la Motte.

Montre-nous l'avarice à l'œil ſombre,
au teint blême,
Ardente à ſe tiranniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même,
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers ; c'eſt un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualités.

L'homme moins vicieux que l'avare, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſupporte avec tranquillité une perte con-

ſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicateſſe dans les procedés, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en butte à leur injuſtice ; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond, qui a vû brûler ſa maiſon de ſang-froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde? L'ame manque à l'un ? l'uſage à l'autre ; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux qui pénétré de bonne heure des ſages conſeils d'Horace, ſçait s'éloigner du tracas des affaires & cultiver en paix le champ de ſes ayeux, qui ſçait ſe croire aſſez richement meublé en revoïant ſur ſa table la ſallere à l'antique que ſon pere lui a laiſſée, comme un monument précieux de la modération des premiers tems ; qui ſçait mépriſer l'inutile & joüir du neceſſaire ; & qui content avec un bien médiocre, voit à l'abri de la tranquillité & du déſintereſſement tous les naufrages qui ſe font ſur la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes,

biens immenſes, les hommes vous ſou-
haiteroient-ils avec tant d'empreſſe-
ment s'ils étoient capables de cet-
diſpoſition interieure qui procure to-
enſemble la ſatisfaction, le repos &
la sûreté ?

Le Chêne ambitieux, malgré ſa fermeté,
Tient peu contre Eole irrité.
L'humble roſeau craint moins l'orage.
L'heureuſe médiocrité !
Qui plaît ſi fort à l'homme ſage
Aſſure ſa felicité.

Dans la médiocrité on ſe regle, on ſe meſure, on ſe contient ; & les grandes richeſſes conduiſent ordinairement à la pauvreté. Cette médiocrité eſt d'un grand prix pour ceux qui connoiſſent la valeur & l'uſage des choſes. Je ne ſçai qu'un plus grand bien, c'eſt la modération des deſirs.

Sçavoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien ſouhaiter au-delà,
Ne craindre en ſes procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur
La modération du cœur
Eſt la pierre philoſophale.

Ce grand Roi, le modele de tous les Rois, ce ſouverainement honnête homme, autant le pere que le maître

de ſes peuples, Henry IV. avoit le cœur droit & l'eſprit juſte. Du faîte des grandeurs, qui l'embaraſſoient pourtant moins qu'un autre, il faiſoit l'éloge de cette heureuſe médiocrité; il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui avec dix mille livres de rente ſçavoit vivre loin de la Cour. Que cette reflexion eſt judicieuſe! Prenez-en l'eſprit. Henri IV. plus ſoldat & plus vainqueur qu'Alexandre n'en étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit auſſi tout l'eſprit du monde, & on ne ſçait lequel l'emporte de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a fait. Ha! qu'il penſoit bien, mais il parloit en grand Roi. Diminuez quelque choſe des dix mille livres de rente, vous garderez les regles de la proportion.

Heureux, diſoit Quinault, qui peut être aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré!
Mais plus heureux celui qui dans ſa ſolitude,
Sans deſirs, ſans inquietude,
Se conſole d'être ignoré.

Je ne prétends pas pourtant nuire à l'émulation; mais enfin quand on eſt guéri des grandes paſſions, & revenu

de l'étourderie ; quand le cœur eſt libre, & que la raiſon eſt dans tout ſon plein, quand on reflechit ſolidement & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance, ha que l'ame eſt tranquille, que les jours ſont beaux, que les nuits ſont douces, que la vie coule legerement ! Je ſuis perſuadé que c'eſt à cette tranquillité interieure que l'Abbé Regnier a dû le plaiſir de joüir de toute ſa ſanté & de tout ſon eſprit, même au-delà de quatre-vingt ans.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquille cours
D'une vie égale & modeſte,
Où m'accommodant à mon ſort
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes deſirs rendu maître
Je vécuſſe à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,
Graces à la droite raiſon
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere ſaiſon
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aſpire à rien.
Je ne fais la cour à perſonne,
De la paix de l'eſprit je goûte les plaiſirs ;
Et je joüis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des deſirs.

Ces maximes ſont admirables; elles ne diſpenſent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je ſuppoſe ces devoirs ſagement remplis, mais l'homme devenu tout-à fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ſes mouvemens. Il doit commencer par en émouſſer le *corroſif*, & s'élever par degrez juſqu'à des objets dignes de ſes reflexions. Parvenu à cet état heureux & paiſible, combien trouve-t-il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agités, à qui la religion, la raiſon, la paix intérieure & le bon eſprit paroiſſent des chimeres.

Celui qui n'eſt que malheureux, peut ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours; mais les évenemens n'ajoûtent gueres au malheur de l'avare. Il ne laiſſe rien à faire à l'injuſtice des autres ni aux revers de la fortune; il porte au fond de ſon cœur les premiers principes de toute diſgrace, de toute iniquité; iniquité, dont il ſe punit lui-même, puiſqu'il eſt tout-à-la-fois l'auteur & l'executeur de ſon ſupplice. Son ame de boüe lui ſouvrit

cent fois par jour de nouvelles
& de nouveaux moyens de ſouffri
Je n'ai point d'aſſez vives co
pour bien peindre l'avarice. He
je vous ai fait ſentir que par ce
vous ſeriez toujours malheureux,
jours deshonoré. Dès que vous
merez le bien que pour en faire
honnête uſage, vous n'en ſouh
terez l'accroiſſement qu'avec mode
ration. Si l'injuſtice, ſi les revers,
des malheurs domeſtiques ont déran-
gé vos affaires, ſi vous n'avez pas trou-
vé dans vos ſucceſſions le bien que
vous en attendiez, mettez vos talens
en œuvre; profitez du credit de vos
patrons, je le veux bien, & je vous le
conſeille; mais ſouvenez-vous tou-
jours que la fortune n'eſt qu'une ca-
pricieuſe. Tout ce qui porte ce carac-
tere ne merite pas un grand attache-
ment. La fortune même dans ſa bonne
humeur n'eſt auprès de la moderation
des deſirs, que ce que les coquettes &
les folles ſont auprès des femmes rai-
ſonnables.

L'honneur & la ſageſſe impoſent de
grandes reſtrictions au deſir de faire
fortune. Les conditions paroiſſent du-
res; mais dans le vrai rien ne doit être
pénible

pénible quand il s'agit de reprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure interieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune : mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites; toujours infiniment délicat ſur les moyens, infiniment circonſpect dans l'action. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flateur pour un miniſtre, que de réprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si toutes reflexions faites, & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route ne perdez jamais de vûe la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux perir dans le port, que d'aller briſer contre les écueils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-

vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précedent ſur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre eſt ſans contredit la plus belle de toutes. Si les perils ſont plus grands & plus frequens, la gloire qui en réſulte les ſurmonte, & tout eſt poſſible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit ſa patrie & ſon Roi. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir expoſer ſa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, ſçahez jouir des uns avec modeſtie, des autres avec bonté.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſupplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions neceſſaires pour le ſuccez. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au merite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſuppoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en rapporter à vos amis qu'à vous-même ; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumieres. La Religion & le vrai honneur préſideront toujours à un conſeil auſſi déciſif. Conſultez encore votre nom, la ſituation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur ; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'eſprit par quelle eſpece de merite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions ſagement priſes, dès que votre choix eſt fait, rapportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers ſoins, & faſſe toujours votre principale étude. On

eſtime un bon Ouvrier, on abhorre un mechant Juge.

Les ſervices qu'on rend à ſa patrie de quelque eſpece qu'ils ſoient, ſont toujours glorieux, & il eſt bien flatteur de devoir ſa fortune à ſes ſervices. Connoiſſez-vous l'Europe & les reſſorts qui font mouvoir chaque Puiſſance ? avez-vous le génie aſſez délié pour manier des affaires délicates ? ſçaurez-vous perſuader l'homme épais & défiant, penetrer les vûes d'un autre plus adroit, & l'amener lui-même à vos fins, démêler & flatter les interêts cachez du miniſtre qu'on vous mettra en tête ? ſerez-vous ferme avec l'un, condeſcendant avec l'autre, poli, doux, inſinuant, liberal avec tous, aſſez maître de vos humeurs & de vos goûts pour ſçavoir également & vous réjouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre miſſion, & pou pouvoir s'il le faut donner des Fê brillantes, même en apprenan mort de votre frere ? A toutes ces ditions allez negocier chez les tions voiſines, ſoutenez-y la gloi la vôtre ; montrez-vous dign niſtre d'un grand Roy, & q terêt de votre patrie ſoit le

de vos interêts. On fait toujours une fortune aſſez grande, quand on ſe fait une grande réputation.

L'éloquence vous offre une réputation & une fortune moins dépendante des accidens. Ce n'eſt pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'eſt un profit clair que de cultiver ſes propres talens. Allez au Bareau faire trembler le menſonge, l'artifice & l'iniquité ; portez-y tant de force & de juſteſſe, que le Juge encore capable d'émulation, rougiſſe de ne pouvoir vous imiter, & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoiſſe toute l'excellence du grand don de la paroles toujours conſacré à la juſtice & au triomphe de la verité. Ciceron quoiqu'iſſu d'une Maiſon illuſtre doit ſon plus grand nom au Bareau, & Annibal ne fut pas plus eſtimé à Carthage que Demoſthene chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine ? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur ? & pourquoi m'embarquer dans des comparaiſons ſi délica-

tes ? Corneille, qui dans ſon beau, ſurprend, ſaiſit, ravit, enleve ; le grand Corneille, à qui tout eſt permis, n'oſe pourtant eſſayer le paralelle de Ceſar & de Pompée ; & parce que dans Corneille cette timidité eſt divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes ſur le merite de ces deux Rivaux, du ſort deſquels dépendoit le ſort du monde.

Le deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre,
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, ſuppoſer que ces mêmes Dieux ſi long-tems indécis entre Ceſar & Pompée, furent toujours & ſont encore partagés ſur le merite de la valeur & de l'éloquence ? En effet quelle attention n'ont-ils pas à faire dans le même tems les grands Orateurs & les Heros ? Demoſthene avec Alexandre, Ciceron vient Ceſar, les Godeaux, les Flechier, les Bourdaloues, les Boſſuets, les Fenelons, & vingt autres ſont venus Louis XIV. Mais que l'éloc

tire pas avantage de cette multitude, elle avoit beſoin du grand nombre pour atteindre juſqu'à la gloire du Heros ?

Outre cette indéciſion des Dieux dont Corneille enrichit ſon poëme, je trouve encore les mêmes traits de difference entre l'éloquence de Demoſthene & celle de Ciceron, qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de Ceſar ; comme ſi le Ciel pour tenir en tout point la balance égale avoit pris ſoin d'oppoſer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire, & de n'oppoſer par le même eſprit de juſtice qu'une éloquence forte, mais gracieuſe, à une valeur qui oſoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

Ce parallelle ſur le prix de la valeur & de l'éloquence peut-être juſtifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la memoire de feu M. de Nîmes, à l'occaſion de l'Oraiſon funebre de Monſieur de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Flechier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſterité la plus éloignée verra la gloire du Conquerant confondue avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples

qui ne conviennent qu'au Bareau ? Le Montholon Avocat ne fut pas moins reſpecté, ne parut pas moins grand que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'eſt pas mort riche, mais il a vêcu content, ſans deſirs, honnoré, & ſon nom vivra toujours.

L'épée, les negociations & le Bareau ſont les ſeuls moyens de fortune, auſquels je crois qu'on doit ſe réduire, parce qu'ils ſont plus compatibles avec la nobleſſe des ſentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous ſommes moins en danger de nous ſouiller l'ame & l'imagination du deſir infâme d'accumuler de l'argent. D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? L'Egliſe : mais on eſt indigne de vivre, ſi l'on ne prend le parti de l'Egliſe que dans l'eſpoi d'y faire fortune, ou d'y trouver neceſſaire. A la bonne heure, ſi u grande pieté ſoutenue d'un grand n rite y procure des dignitez utile mais les merite-t-on ces dignitez, elles ſont le fruit de la ſollicita & de la prévoyance ? L'orgueil-o varice doivent-ils être les motifs conduiſent à l'Autel ? Confondra le Sanctuaire & le Bareau ? aura

indifféremment pour l'un & pour l'autre mêmes vûes, mêmes deſirs ? & portera-t-on dans le miniſtere le plus auguſte & le plus ſaint, des idées de corruption & de baſſeſſe qu'on a peine à ſouffrir dans les conditions les plus mépriſables.

Les Anglois ont dans leur politique un trait de ſageſſe qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Comme on y peut dans les familles les plus diſtinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte ſans orgueil du commerce aux premiers emplois. Je ne ſçai pas pourquoi le commerce eſt moins en honneur parmi nous ? Trouve-t-on moins de probité, moins de ſincerité, moins de franchiſe, & moins d'eſprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'eſt-elle pas reconnue pour juſte, pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas raſſembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur ? Quelle eſt donc la raiſon qui interdit à un homme de Qualité une reſſource d'un ſi grand prix ; & pourquoi rougit-on d'être fils

d'un Marchand ? N'eſt-ce point là un des plus grands torts de notre Nation?

Si vous avez l'eſprit & l'humeur aſſez ſouples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus aſſujettiſſant, vous pouvez vous approcher des Princes ; mais ſi vous vous attachez à la perſonne d'un Prince, que ce ſoit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualitez qu'on ne penſe. Il fait honneur, il fournit des reſſources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin conſultez-vous bien, ne vous trompez pas en vous conſultant, & ſouvenez-vous toujours que ſi tous les biens de la vie ont une apparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne ſçauroit éviter ce mélange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la modération des deſirs. On demandoit à un homme de la Cour, comment il s'y étoit tant avancé ? il répondit : *injurias ferendo, & gratias agendo.*

Le malheur de votre naiſſance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit préciſément à rien, & vous êtes *d'un temperamment* ſi foible, que

vous ne ſçauriez porter le mouſquet. Je vous entends ; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires: mais avez-vous bien compté ; ne vous reſte-t-il point quelque petit coin de terre où vous puiſſiez vous-même conduire le ſoc de votre charuë ? n'avez-vous pas le plus petit talent ; n'avez-vous point un ami ; ne connoiſſez-vous point ſur la terre un ſeul homme qui ſoit bienfaiſant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque reſſource ; & la moindre des reſſources vaut mille & mille fois mieux que des tonnes d'or qu'on amaſſe en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour ; qu'on ne paſſe jamais de l'imagination à la réalité ſans y perdre.

Le Cordonnier ſiffle ſa linotte, le Manœuvre chante en ſervant les Maçons. Vous ne verrez point l'homme d'Affaires chanter en amaſſant.

Quelque voye qui ſe preſente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choiſiſſiez, à quelque point que vous ſoyez parvenu, ſouvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner ſans chagrin. Cette diſpoſition ne ſera pas dif-

ficile à acquerir, ſi vous ſçavez vous garantir de trop d'attachement aux richeſſes ; & ſi vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'eſclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus ſûrement, ajoutez à tout ce que je dis de l'avarice ce beau trait de M. Rouſſeau.

Oui c'eſt toi monſtre inſatiable,
Superbe tiran des humains,
Qui ſeul du bonheur veritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre en treſor abondante
Feroit germer l'or ſous ſes pas;
Il brûle d'un feu ſans remede,
Moins riche de ce qu'il poſſede
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

On peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à meſure qu'elle ſe remplit : Auſſi les ſouhaits des avares comme ceux des ambitieux ne peuvent être comblés que par la terre de leurs tombeaux. Ces reflexions firent dire à Auguſte, que l'une des plus importantes regles de la prudence, étoit de ſe preſcrire des bornes.

L'homme eſt un être compoſé, moitié *Ange* & moitié animal. L'ame &

corps ont chacun leurs beſoins, & le Createur a ſoin de ſa creature à tous égards. Ici je fais une hipotheſe ; ſi les dons de l'ame & de l'eſprit étoient des biens ſucceſſifs, comme les terres, les maiſons & les meubles; ſi ces deux ſortes de biens de nature toute differente, mais non incompatibles, étoient ainſi confondues & rapportées à la maſſe ; & ſi votre cadet à qui il appartiendroit de faire les partages mettoit d'un côté un jugement ſain, une grande droiture, une noble ſimplicité, de la franchiſe, de la ſincerité, de l'affabilité, la moderation des deſirs & une ame bienfaiſante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoutât que ce qui ſeroit neceſſaire à la vie animale : Si de l'autre côté il mettoit tout le ſuperflu qu'on peut imaginer pour flatter les ſens, & que d'ailleurs il ne laiſſât de lumiere, de goût & de raiſon que ce qu'il en faut préciſément pour n'être pas réduit à la nature des bêtes ; quelle part choiſiriez-vous ? O ! aveuglement des hommes; tous pourroient être aînés, & choiſir le meilleur, & preſque tous vendroient leur droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles. Je

ſçû offrir un verre d'eau à perſonne ; mais s'il eſt incapable de faire du bien, il eſt en place à pouvoir nuire. Il eſt ſans enfans, il a trente mille livres de rente : tout vieux qu'il eſt, il a de la ſanté ; cependant il eſt abîmé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quel eſt donc le grand malheur qui fait trembler pour ſa vie ! Il lui eſt mort un cheval de caroſſe de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de Monſieur de la Motte.

Montre-nous l'avarice à l'œil ſombre, au teint blême,
Ardente à ſe tiraniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même,
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers ; c'eſt un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualités.

L'homme moins vicieux que l'avare, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſupporte avec tranquillité une perte con-

ſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicateſſe dans les procedés, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en butte à leur injuſtice ; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond, qui a vû brûler ſa maiſon de ſang-froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde? L'ame manque à l'un ? l'uſage à l'autre ; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux qui pénétré de bonne heure des ſages conſeils d'Horace, ſçait s'éloigner du tracas des affaires & cultiver en paix le champ de ſes ayeux, qui ſçait ſe croire aſſez richement meublé en revoïant ſur ſa table la ſaliere à l'antique que ſon pere lui a laiſſée, comme un monument précieux de la modération des premiers tems ; qui ſçait mépriſer l'inutile & joüir du neceſſaire ; & qui content avec un bien médiocre, voit à l'abri de la tranquillité & du déſintereſſement tous les naufrages qui ſe font ſur la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes,

cupidité, mais dans la balance de la juſtice, mais ſelon les regles de la raiſon. Conſultons en tout la prudence, non cette prudence fauſſe qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux ; mais la prudence chrétienne & raiſonnable qui nous aprend à nous procurer & à nous conſerver les beſoins de la vie, ſans nous rendre inſenſibles à ceux d'autrui; qui nous apprend à prévoir les diſgraces, à connoître nos vrais avantages, & à moderer nos deſirs.

Vous ſouffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune, ſi vous n'avez qu'un attachement raiſonnable aux richeſſes. Que l'avare en faſſe ſon Dieu, cela eſt juſte ; mais que le goût outré pour le bien infecte preſque tous les hommes, c'eſt ce que j'ai peine à concevoir. Garantiſſez-vous de cette erreur que j'oſe nommer une véritable héréſie en fait de morale & de raiſon ; prevenez cet abus par des réflexions judicieuſes. Un peu plus d'argent n'eſt pas un moyen auſſi sûr, à beaucoup-près, pour devenir heureux, que de ſçavoir moderer ſes deſirs. Vous parviendrez à ſauver votre cœur, ſi vous ſçavez déſabuſer

votre eſprit. N'oubliez point ces trois maximes : Ce qui eſt deſiré, eſt toujours plus agréable que ce qui eſt poſſedé : Un homme qui ne deſire point une choſe n'eſt pas moins heureux que celui qui la poſſede : Rien de mortel pour un cœur immortel.

Ajoûtez à cette reflexion celle d'un Auteur très-délicat. Il dit au ſujet du mauvais raiſonnement.

A l'Avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien,
Et dans le ſein de l'abondance
Par la frayeur de l'indigence
Il le réduit à n'avoir rien.

L'artachement trop vif aux richeſſes eſt de toutes les paſſions la plus honteuſe, la plus tirannique & la plus nuiſible à celui qui en eſt poſſedé ; c'eſt le vice le plus deshonorant, & celui qui conduit à plus d'injuſtices. Il marque tout-à-la-fois un caractere de baſſeſſe & d'inhumanité ; il nous fait ſouffrir nous-mêmes, & nous porte à faire ſouffrir les autres ; il nous prive du plaiſir de joüir, il nous livre au trouble, à l'agitation, à l'inquiétude; en un mot, il a preſque tous les traits de l'infâme avarice. Surtout ſouvenez-vous que toute action qui n'eſt qu'équivoque pour un prêteur uſurie-

ment deux caracteres diamétralement oppoſez. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer ; défiez-vous de toute liberalité qui eſt hors de place ; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractere. Soyez vraiment, ſoyez toujours & tout enſemble ce que tous deux ſe flattent d'être, & ce qu'ils ne ſont pas; ne ſoyez jamais ce qu'ils ſont.

Si l'on ſuppoſoit de l'impoſſibilité à réunir les deux qualitez de ménager & de liberal, mais en même tems ſi l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conſeillerois de faire pancher la balance du coté de la liberalité. Je ſçai que l'exceſſive liberalité ſe ruine comme en conſumant la matiere qui la doit entretenir ; mais enfin, défaut pour défaut, je ſouffrirai moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, perſuadé que ſur le chapitre de la dépenſ l'étourdi juſqu'à un certain point p retourner à la raiſon par des r xions que la neceſſité impoſe, qu'au contraire l'avare s'enfonce jours de plus en plus dans le bier. Mais pourquoi imaginer d compatibilitez chimeriques

de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté qui eſt celle d'acquerir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes ſur le rabais ou ſur le décri des monnoyes, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme ſage : il n'eſt pourtant que raiſonnable, & vous pouvez l'imiter. Le tonerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a depeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guerêts; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte; & loin de faire un procès aux élemens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjouit en moraliſant. Il s'étoit accoutumé à méditer ſur l'inconſtance de la fortune, il s'étoit préparé aux évenemens, fruit merveilleux de la réflexion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre-fort chez lui; il n'a jamais

vais goûts, de fureur pour les nouveautez, de fantaiſies trop-tôt ſatisfaites; en un mot de dépenſes hazardées dont la fortune ſouffre, & dont l'ame ne profite pas,

L'intervale de l'œconomie bien entendue à l'avarice eſt rempli de ſoucis, d'inquietudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre reflexion; de lamentations ennuyeuſes ſur le malheur des tems, & ſur les non-valeurs; de petites attentions & de vûes baſſes; de regularité ſervile à ſe rendre compte de preſque rien; de détails deshonorans; de fauſſe prudence qui fait faire moins qu'on ne doit; d'une mauvaiſe politique qui ſçait promettre toujours & ne donner jamais; de timides indéciſions ſur des bagatelles; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaiſir aux autres; d'attachement exceſſif à tous ſes droits, & de ſeverité outrée à les pourſuivre; de dureté envers tout le genre humain; d'épargnes honteuſes & de petiteſſes qui font pitié, qui ne groſſiſſent gueres la fortune, & dont l'honneur un peu délicat ſouffre beaucoup.

Evitez comme la peſte ces deux extré-

pénible quand il s'agit de reprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure interieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune : mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites; toujours infiniment délicat ſur les moyens, infiniment circonſpect dans l'action. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flateur pour un miniſtre, que de réprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si toutes reflexions faites, & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route ne perdez jamais de vûe la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux perir dans le port, que d'aller briſer contre les écueils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-

tre les préventions, contre la ſollicitation ? alors la fortune & l'autorité ſont de grands biens : le ſeul uſage en fait donc le prix; donc la perfection conſiſte principalement dans le bon uſage.

Il eſt ſi naturel à l'homme de ſe livrer à tout ce qui le flate, qu'une proſperité toujours égale, l'abondance, les honneurs & le crédit lui paroiſſent le ſouverain bien; & voïlà l'erreur. Ce ſont des biens, il eſt vrai, mais des biens que ſouvent l'uſage rend plus nuiſibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuſe de ces biens; l'ame s'engourdit & devient peſante; tout ſert d'occaſion au vice, l'oiſiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la moleſſe cherchent à les ſatisfaire, & le preſent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne ſçaurions oppoſer que notre vertu. Mais que peut cette vertu, déja trop impuiſſante ſur nous, quand tous nos ſens flatez ſe liguent contre elle, quand il faut luter ſans ceſſe contre les charmes ſéduiſans d'une conſtante proſperité, plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du tempéramment, moderer ſes deſirs. Vertu, ce ſont-là vos miracles

ordinaires; mais rendre juſte & bienfaiſant un riche accredité, c'eſt votre chef-d'œuvre.

On parvient à tout par les richeſſes & par la liberalité; mais le bon ménage eſt la ſource la plus pure des richeſſes. Ce n'eſt pas la poſſeſſion, mais le ſentiment des biens qu'on poſſede qui fait notre bonheur; il eſt encore vrai que poſſeder beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point deſirer: donc la moderation des deſirs eſt le plus grand de tous les biens; il eſt auſſi le plus durable. Enfin ſi nous ſommes riches, ſoyons liberaux & bienfaiſans; que ſert l'abondance ſans la liberalité, qu'à faire changer le bien de nature, & à reſſerrer ce qu'on doit répandre?

A Dieu ne plaiſe que j'empoiſonne les dons du Prince & les preſens de la fortune; ce ſont des biens réels pour celui qui les a meritez. Mais s'ils ne fourniſſent point de nouvelle matiere aux bonnes actions, s'ils ſont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laiſſent ſterile, & qui pis eſt, s'ils la corrompent; ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfaicteur; ils

perdent tout leur merite, ils dégenerent & ne me paroiſſent plus ce que je les croïois : je crains le fleuve qui ſe déborde, je mépriſe la riviere qu'on voit ſourdre & s'abîmer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraiſſe la terre, à de prétendus avantages qui ſouillent la vertu.

Les heureux du ſiécle ſont placez entre l'abus & le bon uſage, comme les miſerables entre la patience & le deſeſpoir : je ne ſçai pas s'il eſt auſſi facile de jouir ſans abus, que de ſouffrir ſans murmure : je n'ai pas fait uſage de la premiere vertu ; je crois cependant que celui qui ſçait ſouffrir, ſçauroit jouir ; & que celui qui ſçait bien jouir, pourroit ſouffrir. L'élevation des ſentimens, & la ſuperiorité de l'ame procurent ces deux dons dans un même degré. Cela ſuppoſé, la patience dans les peines & le bon uſage des richeſſes, ſeront moins deux vertus differentes, que les fruits d'une même vertu differemment exercée ; la fortune eſt un jeu du hazard ; les évenemens les plus oppoſez ſont à peu près de même valeur & de même merite, quand nous *ne nous laiſſons* mouvoir que par la *vertu.*

L'homme

L'homme d'affaires mange des pois verds à cent francs le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge; tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaiſe fortune fourniſſent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les diſgraces ſa fermeté, ſon égalité, ſa douceur, il attend ſans impatience la révolution; ſi elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & ſa vertu n'y perd rien; ſi elle arrive, ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, ſes domeſtiques, les pauvres, tout le monde y gagne: que d'avantages pour la vertu! Etes-vous riche? donnez, répandez même s'il le faut. Etes-vous le triſte jouet des diſgraces? oppoſez-leur le *bene præparatum pectus*. Surtout ne faites pas ſentir aux autres l'amertume de vos peines par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquã memento ſervare mentẽ.*

Si l'homme puiſſant & riche ſavoure le plaiſir de faire des heureux, s'il ſaiſit avec une avidité voluptueuſe les occaſions de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, ſi la plus petite *injuſtice* & la dureté lui font horreur;

mon Dieu que ſes jours ſont beaux, que ſes nuits ſont douces ! Sa deſtinée devient la deſtinée publique : il eſt enſemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore : c'eſt un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un ſeul jour mauvais riche: cependant combien en eſt-il! Que dois-je donc penſer des richeſſes & du crédit? S'ils ſont ſi dangereux, puis-je les ſouhaiter avec tant d'empreſſement ? Si tant de gens en abuſent, puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption ſçavoient jouir modérément: le plaiſir de ſe croire les maîtres du monde leur tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque choſe de la leur; mais ſi les Romains haïſſoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne ſçavoient pas ſouffrir: la vanité ſuppléoit à leur foibleſſe, & ils mettoient de l'héroïſme à ſe donner la mort. De cette époque juſqu'à nous on a mieux connu la vraie vertu. Le vertueux utile en tout état à la République, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans

l'adverſité. Mais le nombre des élus de la fortune eſt bien petit : il eſt donc de la prudence de ſe former plûtot à la vertu en bute aux diſgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'uſer bien de la proſperité, ſeroit toujours pourvous un don inutile: & qu'importe: ſi vous ſçavez ſoutenir les diſgraces, la vie vous fournira aſſez d'occaſions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien reflechi ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune, on convient que la fermeté dans les diſgraces eſt une partie de la perfection plus neceſſaire que le bon uſage des richeſſes & du crédit : mais je ſuis perſuadé, que la plûpart des hommes ne ſont moins heureux que parce qu'ils ne connoiſſent pas le vrai bonheur, & plus malheureux que parce qu'ils ſõt trop ingénieux à groſſir leurs peines. Si le ſoin d'éviter l'avarice & la diſſipation, ſi la moderation des deſirs, ſi un dégoût judicieux des choſes éblouiſſantes, ſi la mediocrité de la fortune; en un mot, ſi la juſteſſe de l'eſprit & la bonté du cœur, étoient les principes de notre felicité,

nous nous croirions plus heureux, & nous le ſerions en effet.

Du bien? J'en aurois moins que j'en aurois aſſez ;
A qui vit ſans deſirs en faut-il davantage!

De même, ſi nous avions appris à ne compter ſur rien, ſi nous ſçavions nous attendre à tout évenement & nous y accommoder, ſi nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, ſi nous avions la précaution de nous roidir contre les diſgraces le plus rudes avant qu'elles nous arrivent; nous ne ſerions pas abbatus au moindre événement; nous ne nous croirions pas ſi malheureux, & dès-là nous le ſerions moins.

Le bonheur ou le malheur font le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur joüiſſez plus ſouvent, plus long-tems, plus innocemment; dans le malheur, ſouffrez plus rarement, moins amerement, & moins de tems : en un mot, ſoyez plus heureux dans la proſperité, moins malheureux dans la diſgrace.

Pour être plus heureux, joüiſſez à tous momens des miracles de la nature, ſentez le prix des biens qui vous ſont

les plus propres, ne vous repaiſſez point de chimeres, ne laiſſez point empoiſonner le bonheur de vos jours par des deſirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, reſſerrez-vous dans la jouiſſance de ce qui vous appartient; contentez-vous du neceſſaire, mais du neceſſaire peſé au poids de la ſageſſe & de la moderation. Si la fortune vous fait part de ſon caſuel, profitez-en; mais ne le prenez pas pour un fond inalienable; & ſi après un ſourire d'un quart d'heure, ſi même après des faveurs plus conſtantes la folle vient à vous tourner le dos, ſçachez vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le ſortilege de ma volupté.

Je crois vous avoir déja découvert la moitié de la pierre philoſophale, en vous rendant plus heureux par la jouiſſance mieux entendue de ce qui vous appartient. Achevons d'en déterrer le reſte en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce ſecret que j'appelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de trois reflexions: Ne nous faiſons point de peines d'imagination: Prévoyons les

vrayes diſgraces avant qu'elles nous arrivent: quand elles arrivent ſentons-en l'utilité.

Rien de plus conſtant qu'il eſt des diſgraces chimeriques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit ſujet de l'être; les uns s'affligent pour une bagatelle, & ſont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce ſont les faux délicats: les autres qu'on ſeroit en droit de féliciter paroiſſent à leurs manieres & à leur ton de voix, toujours vraiment affligez, ce ſont les grondeurs, les hommes bruſques, les humeurs atrabilaires; & il en eſt qu'on voit paſſer dans un inſtant d'une joye outrée à une ſombre triſteſſe ſans avoir eu lieu de rire ni de pleurer; on leur voit des bizareries, des mouvemens convulſifs de joye impetueuſe ou de violent chagrin, qui ne ſont fondez ſur rien, & qui montrent à la fois la petiteſſe de l'eſprit & de l'ame; ce ſont les humeurs inégales dont je vous ai parlé dans le ſecond Chapitre. Examinez bien la prétendue cauſe de votre chagrin, & vous verrez qu'elle ne reſide pas dans l'évenement qui vous attriſte, mais dans votre fauſſe délica-

teſſe, mais dans la dureté, & peut-être dans la férocité de votre caractere, mais dans l'inégalité de vôtre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de ſi laid que ſa rivale, fût-elle belle comme un Ange, & nous ne connoiſſons rien de ſi beau qu'un beau ſonge; donc l'illuſion & la prévention ſont preſque toujours nos peines & nos plaiſirs. C'eſt ce qui a fait dire à Madame Deshoulieres en ſtile marotique

Opinion chez les hommes fait tout.

Il eſt une eſpece de frenetiques qui auroient toutes les raiſons du monde de ſe croire heureux, ſanté, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens: rien enfin de tout ce qui les compoſe ne dérange leur félicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque, ce ne ſont que murmures, que reflexions inquiettes, que fraïeurs extravagantes. Ils ne ſçavent point être heureux dans le bonheur, une prudence meurtriere empoiſonne toute leur vie, & la crainte de malheurs, qui vrai-ſemblablement ne leur arriveront jamais, eſt pour eux un malheur effectif: cette biſaterie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne ſont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines :
Mais, qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus !

Cette prudence meurtriere a été blamée dans tous les tems par gens de bon eſprit. Si le ſtile eſt different, la vérité eſt toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne diſoit à ſes contemporains. *Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toujours au delà. La crainte, le deſir, l'eſperance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment & la conſideration de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quand nous ne ſerons plus. Calamitoſus eſt animus futuri anxius.* C'eſt encore une penſée d'Horace *Carpe diē &c.*

Dès que notre raiſon commence à poindre, apprenons à réfléchir, à connoître les hommes, & à prévenir les évenemens. Soyons aſſez ſages pour juger ſainement de tout ce qui nous arrive ; aimons-nous aſſez pour ne nous point chagriner à propos de rien ; ſoyons ſi ſociables & ſi doux, que notre commerce ne paroiſſe pas aux au-

tres une peine effective ; ſoyons meſurez dans nos mouvemens,& gardons-nous d'être d'un moment à l'autre ſi differens de nous-mêmes, que nos amis ſoient toujours dans l'embarras de décider en nous abordant, s'ils doivent ſe réjouir avec nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

Il eſt vrai que les hommes les plus égaux, les plus ſages, même les plus gais, ont quelquefois & ſans ſçavoir pourquoi des ſentimens de chagrin involontaire. L'eſprit eſt comme enveloppé de nuages, l'ame eſt dans l'inquiétude & dans l'agitation;mais cette eſpece de maladie, ce dérangement de l'interieur n'eſt qu'une fiévre éphemére. Si vous êtes jamais dans la criſe, courez vîte à quelque amuſement qui vous flatte ; au lieu de vous plonger dans le ſombre, cherchez à vous diſtraire : ces ſortes d'orages ne durent pas long-tems ; un peu de plaiſir & beaucoup de raiſon ramenent bientôt la bonace.

Je viens aux diſgraces réelles,& je ſoutiens que les chagrins les plus amers, étant prévûs perdent bien de leur amertume. Il eſt vrai que toute la prudence humaine ne ſçauroit nous

garantir de certains malheurs. Alors faiſons comme Horace, eſperons que l'orage dont nous ſommes ſurpris, paſſera vîte : & pendant qu'il dure, enveloppons-nous de notre vertu.

Quelque triſte que puiſſe être votre ſituation, ne fatiguez jamais le public du détail de vos peines. Il y a du diſcernement à connoître ſes fautes, de la franchiſe à les avouer, de la juſtice à les reparer, & il n'y a que de l'orgueil & de la puerilité à ſe plaindre de ſes malheurs. S'en diſculper, c'eſt vouloir paſſer pour infaillible. En murmurer, c'eſt inſulter à la Providence.

Si vous penſez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conſequence, qui a fait ſi long-tems votre eſpoir le plus doux ; ſi vous penſez combien vous y aurez de chagrins de toute eſpece à dévorer; ſi vous prévoyez tous les déſagrémens qui pourront ſuivre ce mariage que vous ſouhaitez avec trop de vivacité : ſi au lieu de vous faire un plan de dépenſe fixe, mais ridicule, vous avez ſçû prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un *quart*, que cette charge ſeroit taxée,

que vos revenus pourroient ſouffrir la réduction d'un cinquiéme : n'eſt-il pas vrai que toutes ces reflexions produiront en vous des effets merveilleux, de la juſteſſe dans vos vûes, de la modération dans vos deſirs & dans votre dépenſe, & de la fermeté dans les diſgraces ! Il n'eſt permis qu'à un fou de ſe flatter de ne ſouffrir jamais. Socrate dit qu'un homme d'une longue vie ſans infortune eſt une fable : enfin, vous aimez la vie innocente mais commode ; vous êtes Chrétien, vous êtes raiſonnable. Je vais vous démontrer que les diſgraces ſont utiles à la religion, à la raiſon, à la fine volupté.

Je vous ai ſuppoſé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroiſſent liguées contre vous ; je ne ſçaurois imaginer de ſituation plus triſte : auſſi rien ne ſeroit plus propre à terraſſer la Philoſophie, ſi la Religion ne la ſoutenoit. Retracez-vous & réuniſſez toutes les eſpeces de malheurs dont je vous ai menacé ; ajoutez-y, ſi vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous, n'avez-vous pas une reſſource

infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur ? Vous vous êtes accoutumé à réflechir, vous vous êtes armé par précaution de réſignation & de patience ; que pourront donc l'injuſtice & le malheur conjurez contre le Philoſophe Chrêtien ?

J'aime à croire avec vous que vous n'aurez point à ſoutenir d'affreux malheurs ; peut-être même les ſoutiendriez-vous par vanité, ſi ce n'étoit par la force de votre eſprit & par votre réſignation : mais vous ne ſçauriez réſiſter à la bizarerie, à la mauvaiſe humeur, aux manieres fantaſques ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimere ? Si vraiment vous avez de la vertu, oppoſez le deſintereſſement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarerie, la douceur à la brutalité, de grands ſentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens ; vous en ſouffrirez moins : & ſi vous avez le fond de vertu que je vous ſouhaite, vous ne ſouffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend *guéres le goût* des bonnes actions, &

charmé du preſent il perd aiſément l'avenir de vûe. Mais Dieu miſericordieux lui ſuſcite un malheur qui le reveille, & la diſgrace fait ſur lui ce que la ſeule raiſon n'auroit pas fait. Tandis que nous ſommes ſéduits par une abondance univerſelle, par une réputation floriſſante, par une ſanté parfaite, par une conſtante proſperité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne ſe conclut jamais; mais de tems en tems une petite touche d'adverſité nous ramene à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il eſt d'heureux malheurs, ſans leſquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne penſeroit guéres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans ſon Sermon ſur la Patience Chrétienne, tant que vous ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats.

Dans ces criſes qui ébranlent notre ame? diſons-nous: Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons. En effet, Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & ſouvent une legere affliction produit une felicité éternelle: D'ail-

leur, ſi les afflictions ſont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles ſoient ſans nombre, puiſque celui des coupables eſt infini ? Et ne doit-on pas ſouffrir patiemment ce que l'on a mérité avec juſtice? Avons-nous la moindre incommodité, nous avalons ſans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, nous n'écoutons plus la répugnance naturelle ; les remedes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la ſanté. Comparons une félicité trop conſtante à un eſtomach trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune, au ſenſuel toujours heureux, les disgraces deviennent un remede neceſſaire pour préſerver ſon ame de la létargie que cauſe preſque toujours le bonheur continuel. Les diſgraces ſervent à l'ame, comme les remedes au temperamment.

Le plus malheureux des hommes ne laiſſe pas de trouver quelques beaux jours. Chaque évenement nous prouve la viciſſitude des choſes, & il n'eſt point de maux que la religion ne *puiſſe* adoucir.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits.

Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joye & d'ennuys
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable,
Et dans ces inégalités
Souvent la Sageſſe ſuprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités. *M. Rouſſeau.*

Je vous ferois tort ſi je m'amuſois long-tems à vous prouver ce que les plus imbéciles ou les plus endurcis n'oſeroient ne pas croire. Il n'eſt perſonne qui ne convienne que les diſgraces nous ſont très-utiles par rapport à la Religion : Mais, ſi vôtre réſignation avoit encore beſoin d'être fortifiée, ſongez combien ſont grandes les bontés de Dieu pour nous, de nous rendre méritoire l'acceptation de peines qu'il n'eſt pas en nous d'éviter : Ce n'eſt pas aſſez : je ſoûtiens que les diſgraces ne ſont pas moins utiles à la raiſon.

On avoit beau dire à ce jeune Homme : Devenez homme : vous verra-t-on toujours des airs efféminés? ne vous occuperez-vous que de vos cheveux ou d'un bout de ruban qui aſſortiſſe? Quoi une toilette & des mouches! *cela fait horreur.* Rien ne pouvoit le guérir : il ne craignoit rien tant que

bonne compagnie ; un bon livre lui faiſoit peur ; il ne vivoit que pour quelques folles qui lui applaudiſſoient ; en un mot, c'étoit un homme ſans caractere, & qui raſſembloit toutes les parties de la fatuité : enfin, une petite verole infecte toute la Ville, & vient ſaiſir le blondin, les traits, le teint, rien n'eſt épargné : Quel ravage, quel affreux changement ! A cet homme qui n'avoit appris qu'à faire le beau, il faut un hiver tout entier pour devenir ſupportable. Les coquettes n'en veulent plus ; il eſt forcé de recourir à des femmes ſages, & de reclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ſes cheveux, mais il a gagné de la raiſon ; il eſt devenu laid, mais il eſt devenu homme. Le troc eſt-il mauvais ? C'eſt le prodige de la petite verole.

Rapprochez les contraires, ils en brilleront plus ; c'eſt une axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand mérite au repos, les orages, les écueils, tous les riſques d'un long & pénible voyage, font un lieu délicieux du moindre port. Quand ſurpris en chemin d'un vent impétueux & d'une grêle affreuſe, vous ne vous connoiſſez dans une nuit obſcure qu'à

la lueur des éclairs, & qu'enfin vous arrivez au gîte ; gîte qui à toute autre heure vous paroîtroit plûtôt une tanniere qu'une maiſon, vous vous trouvez logé fort à votre aiſe, & vous ſoupez délicieuſement avec du bœuf froid. Quand vous êtes débaraſſé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attirail de la chicanne, la tranquilité vous devient bien chere, quoi qu'il en coute, c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige, a ſon contraſte qui conſole; les peines de la vie en relevent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flatte le plus c'eſt de paſſer de la privation à la jouiſſance, & de la peine au plaiſir : ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir médiocre quand nous en jouiſſions ſans obſtacle & ſans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la diſgrace qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût ? Convenons-en à la honte de notre raiſon : quand nous ſommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux diſgraces.

Une maladie douloureuſe ou qui menace nos jours eſt un accident des plus triſtes ; cent & cent cauſes differentes nous y expoſent à tous momens : cependant nous n'en ſommes point effrayez, tandis que nous jouiſſons d'une ſanté parfaite. Telle eſt notre inattention ſur notre état, que nous ne ſentons point le prix de cette ſanté, & que nous ne craignons point le mal qui eſt ſi proche : nous ne ſentons point le plaiſir d'être exempt d'une grande peine, & nous jouiſſons ſans goût du plus précieux de tous les biens: enfin, il vient une fiévre qui nous allarme, & bientôt la convaleſcence ramene le plaiſir, & le rend plus piquant; voilà l'utilité de la diſgrace.

Voulez-vous voir un homme que trop de ſenſualité rend fort incommode ; c'eſt ce teint fleuri qui rafine ſur les mets les plus délicats, & qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt pas du goût le plus exquis, les plus fins Coteaux ne ſont pas ſi voluptueux. Il eſt pris d'une indigeſtion violente, & le mal devient ſérieux. Quel nouveau régime obſervera-t-il ? enfin, le temperamment reſiſte, & après une abſtinence d'un mois il commence à ſucer un

jarret de veau; on lui permet de rougir ſa tiſanne, & il convient qu'il n'a jamais vêcu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche inquiet devienne goûteux, il ne ſouhaitera d'autre ſatisfaction que la liberté de faire un tour dans ſon jardin ; avant qu'il eût connu les douleurs, il deſiroit tout, il avoit tout & ne jouiſſoit de rien. La goute le réſigne, le détrompe, lui apprend à joüir ; trois eſpeces d'utilité dans la même diſgrace.

Il eſt donc vrai, que par les diſgraces la Religion nous reveille, nous éclaire, nous ſoumet, & nous ſoutient ; que la raiſon détrompée juge plus ſainement des objets, & en ſent mieux la valeur ; & que l'ingénieuſe volupté perfectionne notre réſignation & notre conſolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la ſanté ou de la bonne fortune : notre goût épuiſé par la privation reprend une ſenſibilité nouvelle pour les plaiſirs innocens. Ces principes étant bien conſtans, appliquons-nous le precepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adverſité.

S'il eſt vrai, comme je crois l'*avoir* démontré, que les peines & les

diſgraces de quelque eſpece qu'elles ſoient ont leur utilité, je ne ſçaurois pardonner aux hommes de s'en laiſſer abattre. Je n'exige pas qu'on ſoit inſenſible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce ſeroit demander trop à la nature, & je me défie un peu d'une fermeté ſtoïque. Soutenir qu'on ne ſouffre jamais, ce n'eſt pas guérir le mal; ce n'eſt pas adoucir la douleur, c'eſt l'envelopper du menſonge. A une peine réelle, n'oppoſez point une fauſſe vertu:

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon.
Et ſur les Sages du portique
Qui furent d'un ſi grand renom.
L'inſenſibilité ſtoïque
N'eſt qu'une vertu chimerique
Et moins une vertu qu'un nom
Dans la ſocieté publique,
Il faut des vertus de pratique
Et non des êtres de raiſon. *l'Ab. Regnier.*

Songez encore une fois que vous ne ſouffrez que pour n'avoir pas prévû le mal ou que l'ayant prévû, vous n'avez pas pris les meſures convenables pour vous en garantir. Songez que ſi vous ne ſouffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre; & que ſi vous vous êtes attiré votre diſgrace, le châtiment vous

étoit neceſſaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fauſſe délicateſſe, vous devez promptement vous guérir, ſinon par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoiſſance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines ſont réelles, êtes-vous raiſonnable de rappeller ſans ceſſe à votre eſprit l'idée qui vous afflige ? N'y a-t-il pas plus de ſageſſe à vous ſouſtraire à la douleur qu'à vous y livrer? pouvez-vous réſiſter à Dieu ; devez-vous compter que les hômes ſeroient juſtes ou que la proſperité ſeroit conſtante ? Je vous paſſe quelques jours de douleur dans vos afflictions les mieux fondées ; aprés ces premiers jours quittez la ſolitude, courez à vos amis, aux ſpectacles, à la muſique, & fixez-vous aux amuſemens que vous ſçavez les plus propres à étourdir votre douleur ; défaites-vous de cette amere ſenſibilité que vous croyez follement une vertu, & ſongez que la démonſtration d'une douleur trop vive & trop longue eſt hipocriſie ou foibleſſe.

On comprend bien qu'en propo-

ſant comme un ſecours efficace l'uſage des plaiſirs, je ne prétends pas que dans les grands évenemens on en ſauve moins les droits de la bienſéance; mais enfin, je vous le répete, ſoyez meſuré dans vos peines comme dans vos plaiſirs, n'abuſez point des uns, n'aggravez pas les autres; c'eſt le moyen de vous réjoüir mieux & de ſouffrir moins.

Vous m'arrêtez; & vous me demandez ſi l'homme eſt aſſez maître de ſes mouvemens pour ſe réjoüir plus ou moins; cette queſtion influe ſur les points les plus importans, & ce n'eſt point à moi de la traiter. Je répondrai ſeulement que le plus funeſte de tous les préjugez, c'eſt de croire que l'impulſion trop vive du premier mouvement ſerve à juſtifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuſe que les libertins croyent tirer du premier mouvement n'eſt qu'une ſolution ſophiſtique, par laquelle ils ſe flattent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les conſequences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos ſentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'eſprit erroné qui

cherche à philoſopher fauſſement contre les maximes les plus ſaines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fauſſe ſublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule ; & à force de mauvais eſprit, on donne un air captieux à ce qui n'eſt pas ſoutenable. Laiſſez cette miſerable reſſource aux Novateurs, tenez-vous-en à ce qui eſt ſimple & juſte ; tout principe qui mêne au meilleur & au plus sûr eſt le plus vrai ; & j'admets comme un principe certain qu'il dépend de nous, non pas de changer la nature des évenemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laiſſe pas de convenir qu'il en eſt de ſi biſares & de ſi extraordinaires, que l'homme le plus ſage & le plus fort ſe trouve déconcerté.

On prévient toujours mal ce qu'on n'a pû prévoir.

Apprenez à tirer du fruit de tout; connoiſſez les vrais plaiſirs, vous verrez qu'ils ne conſiſtent que dans la tranquillité interieure: joüiſſez de ce que vous avez, que la ſageſſe & la liberalité en ſoient les œconomes ; ne

comptez ni ſur les hommes ni ſur la fortune ; peſez & moderez vos deſirs; évitez ſur toutes choſes de vous faire des monſtres pour les combattre , & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination triſtement égarée; ne faites point la guerre au deſtin , ni à la nature humaine; ne vous plaignez que de votre diſpoſition,& rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous menerez une vie douce , unie & tranquille. Loin d'être accablé par des diſgraces de votre façon , vous acquererez aſſez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de diſgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage ; de ce qu'on doit à ſes proches, à ſon prochain, & à ſes amis.

SI les hommes y penſoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que preſque toutes leurs diſgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches ſont bien plus de précepte que de conſeil. La Nature de concert avec la Religion exige de nous tout le reſpect, toute la tendreſſe & toute la reconnoiſſance dont nous ſommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établiſſement de nos enfans ; la juſtice, la prudence & le ſang nous doivent rendre officieux envers tous ceux à qui la

parenté nous attache dans quelque degré que ce puiſſe être. Si nos obligations à leur égard ſont un peu moins étroites, ils ne laiſſent pas d'avoir des droits ſur nous, & nous nous faiſons tort à nous-mêmes quand nous cherchons dans un degré de moins une excuſe à notre dureté.

Tous ces devoirs ſont fort eſſentiels, mais ceux du mari & de la femme ſont les premiers de tous & les plus importans. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours; leur bonheur ou leur malheur influe néceſſairement ſur leur famille. Pourquoy donc neglige-t-on des devoirs ſi inviolables; pourquoy ne les remplit-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienſéance; pourquoy de tant de mariages en trouve-t'on ſi peu dont les contractans ſoient long-tems ſatisfaits? c'eſt que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui devroit regner toujours entre le mari & la femme eſt l'image de celle qui regne depuis dix-huit cens ans, & qui regnera juſqu'à la conſommation des ſiecles entre Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe; cependant,

ni la ſainteté du Sacrement, ni l'importance de ſes ſuites, ni le goût de la vraie volupté, ni tant d'experience ſur les deſordres d'un mariage mal aſſorti; rien de tout cela ne nous réveille ſur nos vrais interêts : on ne peut donc aſſez déplorer l'aveuglement des hommes de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché auſſi important? & de ce que quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je ſçai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut être trompé, & que la femme qui merite le plus peut être la plus malheureuſe : mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption generale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de reflexion, ni par le déreglement de notre conduite. Il faut donc, & bien reflechir avant le marché, & ſe bien conduire après, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends pas épuiſer la matiere ſur toutes les reflexions qui doivent préceder l'engagement, ni ſur les ménagemens qui doivent le ſuivre; mais puiſqu'

cet article eſt des plus importans de la ſocieté civile, je dois le traiter au moins legerement.

On a tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on eſt devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaiſe, mais il faut s'attacher par préference au caractere & à l'éducation. Surtout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut dans tous les tems hereditaire & ſans tache.

Après cette premiere conſideration la plus importante de toutes, j'en exige une ſeconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos deſſeins juſqu'à perte de vûe. De trop grandes idées ne marquent pas un eſprit juſte : mais des idées baſſes ou trop communes montrent un génie borné, & ſentent la petiteſſe. Les Allemands ont proſcrit les meſalliances: on ſe trouve quelquefois dans un tel degré d'élevation ou dans une ſituation ſi embaraſſante, qu'on peut bien ne ſe pas déterminer toujours ſur la même regle ; mais quelques exemples juſtifiés par des circonſtances particulieres n'influent pas ſur le commerce general. Il eſt décidé que de

grandes alliances ſont d'un grand prix, l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune ; le merite ſeul ne nous éleve point aux grands emplois, la probité ſeule ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes. Et combien eſt-on flatté par la protection d'un homme puiſſant en qui la voix du ſang parle pour nous ?

Je conviens qu'avec de beaux titres & des parens illuſtres on peut ſe trouver réduit à trop peu de fortune ; auſſi je n'exclus pas la dot ; je veux ſeulement qu'on ne préfere pas les diamans du Temple aux pierres précieuſes. Avec une femme qui a de grandes qualitez, l'eſprit noble & juſte, beaucoup de raiſon & d'attention, la dot groſſit tous les jours : au contraire, avec une folle qui ne doute de rien, & dont le pere eſt prodigieuſement, mais nouvellement riche, toutes les ſucceſſions ſont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine eſt bientôt entamé.

Ce que j'ai dit des familles vertueuſes & de la préference que merite la diſtinction du ſang, ne peut être regardé que comme des reflexions gene-

rales. Ce n'eſt pas aſſez, je veux qu'on en faſſe de particuliere, & qui ſoient, pour parler ainſi, plus perſonnellement intereſſantes.

La vertu d'une fille de qualité, née des plus honnêtes gens du monde, n'eſt peut-être pas la vertu qui m'eſt propre. Un homme d'eſprit ne peut pas s'accommoder long-tems d'une belle & bonne ſtupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raiſon. Un homme d'une moindre élevation de génie, ſimple & franc, ſe dégoûtera bientôt des petits détours d'une ſpirituelle artificieuſe. A l'homme rangé, ni joueuſe, ni femme diſſipée, à l'homme doux, point d'emportée; au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare; à l'homme égal, point de capricieuſe; en un mot, je veux abſolument qu'on examine, qu'on connoiſſe & qu'on trouve dans le caractere un peu de ſimpatie, ou ſi on l'aime mieux, une eſpece d'aſſortiment qui produiſe enfin la convenance des humeurs.

Il eſt vrai, que quand on veut épouſer, on ne ſe montre pas tel qu'on eſt, & que l'envie de plaire & de s'établir ſert quelquefois de verni à des defauts *cachez; mais* l'objection même me ſert

d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conſervent bien ce vernis précieux, qu'ils ne dévelopent jamais leurs foibleſſes ; tant que vous prendrez ſoin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

La Bruyere que je ne crois pas avoir été fort partiſan du beau ſexe, ni très-curieux d'engagement, demande ſi l'on ne pourroit découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme. Mais en homme poli il n'a haſardé cette propoſition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui raſſemble tous les vices du cœur & de l'eſprit, tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes ſortes d'inattentions & de negligences, oſe ſe flatter de défendre le cœur de ſa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je réponds à la queſtion par l'objection même, & le ſecret que la Bruyere cherche eſt tout trouvé. Il n'y a qu'à ſuppoſer un mari diamétralement oppoſé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui apporte à la communauté même goût, même raiſon, même attention, même politeſſe, même droiture & mê-

me vertu, & l'aſſemblage ſera parfait.

Dans la vûe de me tenir toujours en garde contre mes propres foibleſſes, & ſur tout contre mon inconſtance, je commencerai par choiſir un ſujet dont la vertu ſuperieure à la mienne puiſſe me ſoutenir : je me garderai bien de contracter par une paſſion trop vive : ce qui eſt trop vif ne dure pas. Ce n'eſt pas que j'exclue l'amour du mariage ; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épouſant, & beaucoup après avoir épouſé. Ce n'eſt que pour les libertins & les hommes déraiſonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour : Je veux donc que l'amour ſoit plûtôt la ſuite que le motif du mariage ; je veux un amour produit par la raiſon, un amour où nous faſſions entrer la connoiſſance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'appartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raiſonnable ſoit un paradoxe.

On voit des gens ſe marier par des vûes de protection ou de fortune, mais ſans eſtime mutuelle, ſans conſideration : ſans goût. La corruption du ſiecle appelle ces ſortes d'engagemens,

des mariages de raiſon ; cependant on voit peû de ces mariages réuſſir. D'autres s'engagent ſans autre motif que le deſir de ſatisfaire une paſſion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriſer;mais ſouvent avant que l'année ſoit finie la paſſion eſt uſée, il ne reſte que des regrets. Dans le premier cas, ce n'eſt point raiſon, c'eſt orgueil, c'eſt avarice ; dans le ſecond cas, ce n'eſt point amour raiſonnable, c'eſt une ſorte d'amourette ſur laquelle on tâche de juſtifier la foibleſſe de ſon cœur par une plus grande foibleſſe d'eſprit : mais par quel endroit peut-on être juſtifié, quand le cœur & l'eſprit ſont complices ?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un ſot mariage, avec l'amour raiſonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne ſçaurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un uſage bien bizarre de leur raiſon, d'apporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adreſſe & d'eſprit dans l'éclairciſſement d'une queſtion, & tant d'ex-

travagance dans la concluſion d'un mariage : on ſçait pourtant bien que le contrat de mariage eſt le principe de tous les contrats, par conſequent le plus important de tous.

Commençons donc par reflechir ſur la neceſſité de connoître & de ſentir l'importance de ce contrat ; enſuite, faiſons-nous honneur & plaiſir d'en executer les conditions ; accoutumons-nous à penſer que tous les hommes ſont obligés de ſe paſſer quelque choſe les uns aux autres, & que nous ne ſommes tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous cauſer la découverte de quelques defauts que nous n'aurions pas apperçus. Dans le vrai, c'eſt exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'eſprit, par le cœur, par l'humeur & par les manieres. La raiſon dans une femme peut ſuppléer à bien d'autres qualitez, c'eſt ce qui décide le ſuccès de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur poſterité.

Un homme depuis ſeize ans juſqu'à vingt-cinq veut une belle femme ;

depuis vingt-cinq juſqu'à trente, une jolie femme; après trente ans, une femme raiſonnable. Ce changement de goût eſt juſte, il eſt le fruit de la raiſon & de l'experience, qui apprennent à connoître la valeur des choſes. Une femme ragoûtante & raiſonnable raſſemble le merite des deux ſexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, ſur tout ne manquons pas la raiſon; la beauté eſt de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut ſe ſervir des oreilles & non pas des yeux pour choiſir une femme.

Pour entretenir cette ſorte d'amour que je ſouhaite dans le mariage, ne vous attachez jamais qu'à une femme qui merite toute votre eſtime; & pour tous les biens du monde n'épouſez pas celle que vous n'eſtimez pas; l'eſtime ſeule doit ſuffire, & ſuffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne ſont qu'amis; & s'ils le ſont au point de vouloir bien s'épouſer, ils s'aimeront aſſez, j'en ſuis bien ſûr.

Paſſez-vous de la beauté, vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquiétude, votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs; mais auſſi

rien ne vous dégoûte dans l'exterieur : une folle doit être parfaitement belle, la nature lui doit cette compenſation ; mais pour une femme de merite, c'eſt aſſez que le neceſſaire de la beauté ; une grande propreté, un air noble, voilà tous les agrémens qu'on doit raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le préceder : il eſt vrai, qne rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, il ne ſont que trop reconnus : mais ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur ; & s'il eſt rare, il en eſt plus exquis. J'ajoute même, ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flateur de tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins *égale à la vôtre*, ſi elle ſoutient un bon

caractere par d'agreables dehors, vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours; mais ſi vous vous livrez à l'inconſtauce, vous empoiſonnez cette felicité; vous n'êtes plus un voluptueux, vous êtes un fou & un homme injuſte. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raiſon; ſon aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raiſonnement juſte. Mais qu'il retourne à ſa femme de bonne foi, & il trouvera ma reflexion judicieuſe.

Nous jurons à notre maîtreſſe comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtreſſe, c'eſt un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'eſt une promeſſe ſérieuſe. Quand cette parole coûteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre felicité dépend de l'execution; & du côté de la Religion, nous ne ſçaurions diſconvenir que c'eſt un grand crime de manquer à une promeſſe ratifiée par un vœu ſolemnel.

Quelle honte pour l'homme! ſa parole, ſes ſermens en face des Autels,

ſon bonheur pour le tems, & la certitude d'un avenir, ſont des motifs impuiſſans contre ſa turpitude & ſes extravagances. C'eſt préciſément l'impuiſſance de ces grands motifs ſur l'inflexibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire ſur ſon cœur l'eſſai d'une morale nouvelle; je veux le ramener à ſes devoirs par la connoiſſance & par le ſentiment de ſes plaiſirs. J'oppoſe à l'inconſtance de ſa volonté & à la malignité de ſa dépravation, mon grand remede, la fine volupté: vous m'entendez, je dis la vraie vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaiſir le ragoût de la défenſe: l'inconſtant, la grace de la nouveauté. Je crois que c'eſt principalement ces deux grands reſſorts qui font mouvoir l'homme qui ſe dérange: mais il perd bien plus de plaiſirs qu'il n'en gagne, quand aux dépens de ce qu'il doit à ſa femme, & de ce qu'il ſe doit à lui-même, il préfere la débauche à la pureté des mœurs & à la délicateſſe des ſentimens.

Demoſthene compoſant avec une courtiſane aſſez belle, elle mit ſes graces à ſi haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le

ſçavent pas ſeront bien aiſes d'apprendre que c'eſt de là que vient le Proverbe latin, *Non licet omnibus adire Corinthum.* Demoſthene fit la reverence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon ſi propre à faire impreſſion ſur l'eſprit des jeunes gens.

Une dupe à ce prix pourroit ſe divertir ;
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un Philoſophe un peu ſage
N'achete pas ſi cher un repentir.

Corrompez-vous l'innocence ? Le crime eſt affreux, & vous vous rendez reſponſable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enſeigné le mal ? & vos plaiſirs, de quelque eſpece que ſoit la dépenſe, vous coûtent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Demoſthene ? En ce cas, quel eſt votre goût ? & ne vous expoſez-vous pas à payer mille fois plus cherement pluſieurs raiſons de vous repentir ? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voiſin, vous êtes un voleur de vôtre ami ? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toute eſpece, on perd trop à de tels marchez. Un voluptueux fait mieux ſes affaires.

Revenez à votre femme, à cette femme que je vous ai ſouhaitée ; vous êtes ſûr de trouver une honnête femme, une femme raiſonnable. Je conviens que votre goût ne ſera point éguiſé par la nouveauté ni par la défenſe ; mais auſſi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule ; vous n'avez point à ménager d'indiſcrets confidens, point de murs à eſcalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de ſurveillante à ſurprendre : enfin, vous n'avez rien à vous reprocher, & c'eſt l'eſſentiel. Mais je vais plus loin, je ſoutiens que ſi nous étions ſages, nous trouverions dans nous-mêmes & dans notre maiſon une foule de plaiſirs toujours renouvellez, plaiſirs d'autant plus doux & plus exquis qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui ſont défendus.

Quel plaiſir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer !

Un plaiſir ſi conforme à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté, ne ſçauroit être chimerique. Il eſt moins difficile qu'on ne penſe de faire toujours

ſa maîtreſſe de ſa femme, & ſon amant de ſon époux. Il ne faut qu'être bien né, & ſçavoir retrouver ſes plaiſirs dans ſes devoirs pour conſerver juſqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conſervons notre autorité, uſons-en poliment, n'en abuſons jamais.

Ayons aſſez de politeſſe dans les actions, dans les manieres & dans le diſcours, pour ne pas craindre que la familiarité dégenere en mépris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoûtant dans tous les accidens inſéparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme ſur tout ce qui peut, & ce qui doit lui plaire ſans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme reſponſable de la mauvaiſe fortune; conſolons-nous avec elle de nos diſgraces par le ſecours des vrais plaiſirs.

Juſtifions notre choix, nourriſſons notre tendreſſe, réveillons notre goût par cette perſuaſion, que tout autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachez, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le ſommes.

Rendons-nous ingénieux à groſſir

dans notre imagination les bonnes qualitez de notre femme, & à diminuer ſes défauts.

Ne déployons toute notre raiſon avec notre femme qu'à la derniere extrêmité ; ne faiſons des remontrances que quand la reflexion eſt de retour ; pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, meritons-en l'oubli par un redoublement de complaiſance.

Ne demandons jamais que comme une grace, & meritons par de tendres ſoins ce qu'il nous eſt permis de demander.

Sortons, prenons l'air quelquefois pour revenir chez nous avec plus d'appetit.

Menageons nos plaiſirs de peur d'uſer les deſirs qui les font naître.

Mais, me dira-t'on, puiſqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on ſeroit plus heureux & plus ſage ſi l'on ne ſe marioit pas. A cela je réponds que le merite & la vertu du célibat ne conviennent

pas à tous ; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour ſe rendre heureux en épouſant.

Rien de plus ordinaire, ni de plus naturel que les ſeconds mariages ; mais les circonſtances décident ſi dans l'ordre des familles, c'eſt vice ou vertu. Eſtes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même ? Rembarquez-vous, épouſez. Si votre ſecond mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élevation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occaſion, dépêchez vous. Mais que ſur le retour entouré d'enfans très-preſſez d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un ſecond lit les débris de votre patrimoine, c'eſt ſacrifier tous vos devoirs à votre goût. Qu'une vieille folle épouſe un jeune blondin, c'eſt ſacrifier à l'amourette ſon honneur, ſa raiſon, & ſa tranquillité. Je ſçai qu'à la rigueur ces mariages ſont legitimes mais pour moi, je les regarderai toujours comme des crimes legitimez.

Je reviens aux devoirs reciproques des peres envers leurs enfans, des en-

ſans envers leurs peres. Les peres & les meres ſont à mon ſens plus criminels que leurs enfans, en ſuppoſant aux uns & aux autres un éloignement égal de leurs devoirs; & voici ma raiſon. Si les enfans étoient mieux élevez, leurs parens les trouveroient plus reſpectueux & plus tendres.

Dût-on m'accuſer encore de repeter ou de déplacer; ſi la repetition eſt utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a beſoin de toute ſa mere; mais ſouvent le pere eſt un homme diſſipé, qui ne craint rien tant que de ſe retrouver dans ſon domeſtique; & plus ſouvent une mere veut toujours être jeune, cette idée mene à tout. Ainſi le tems s'uſe & ſe conſume en bagatelle, & l'on ne penſe à rien moins qu'à ſa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas; un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur adminiſtration & de leur propre conduite. S'il les ſcandaliſent, c'eſt un parricide; s'ils diſſipent leur fortune, c'eſt un larcin: mais c'eſt une autre eſpece de vol auſſi *puniſſable* que de leur retenir par ne-

gligence ou par avarice la dépenſe & les ſoins qui ſont dûs à leur éducation.

Pline ne connoiſſoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur ; & vous avez lû dans le premier Chapitre les précautions que prit Philippes de Macedoine pour l'éducation d'Alexandre ſon fils. Pere avare, une reflexion ſi ſage & un exemple ſi touchant ne peuvent rien ſur vous ? Peut-être même l'ancienneté de la date vous ſert-elle d'excuſe. C'eſt-à-dire que vous oppoſez la preſcription à l'accompliſſement du plus indiſpenſable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous préferez votre *chere caſſete* au merite de vos enfans. Et moi je vous declare que votre inattention & votre dureté vous rendent également reſponſables & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des ſoins de la nature,
Il faut que ton travail accompagne le ſien,
Le champ le plus fertile a beſoin de culture.

Il dit encore :

Quiconque a des enfans au vice abandonnés,
N'a point d'excuſes legitimes,
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nés,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

En effet, les premieres impreſſions ne s'effacent jamais.

Eſtes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile pour élever vous-même vos enfans ? Donnez-vous-en le ſoin, ſans reſerve & ſans relâche ; formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude : qu'ils apprennent plus par vos exemples que par vos leçons : ſur tout ne leur épargnez ni livres, ni maître ; travaillez tout-à-la fois à la figure & au caractere, & je vous le repete, prévenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage moderé des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois un moyen aſſuré de faire goûter une morale douce & juſte : je dis morale douce, car je ſuppoſe que le ſujet que vous élevez, veut être mené par la douceur ; ſinon, devenez ferme & très-ferme. Trop de douceur eſt un poiſon pour de certains enfans. Mais comme je l'ai dit, que vos leçons ſoient meſu-

rées ſur la portée de leur eſprit : ne remontrez qu'à propos, ne châtiez point dans la colere, parlez raiſon à vos enfans ; même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

Ne vous ſentez-vous point la capacité convenable, ou votre ſituation vous éloigne-t'elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans ; n'épargnez rien pour y ſuppléer & pour confier en des mains sûres un dépôt ſi précieux. Choiſiſſez la Ville la plus renommée de votre Patrie, & les plus grands maîtres de cette Ville : étudiez le goût & les diſpoſitions de votre ſujet pour le former au genre d'étude, & aux talens qui conviennent à ſon eſprit & à ſa condition ; & ſi vous avez été contraint de le perdre de vûe pour ſon propre bien, ne manquez pas à une précaution déciſive, c'eſt de ſubſtituer votre autorité paternelle à quelque autre vous-même, dont l'âge, la ſageſſe & la diſtinction lui puiſſent impoſer.

Redoublez de dépenſe, d'attention & de ſoins à meſure que l'âge avance ; muniſſez-vous des plus ſages conſeils pour décider judicieuſement ſur le choix d'un état de vie : défiez-vous

ſur cela de toutes vûes prémeditées & de tout caprice : C'eſt un grand défaut de jugement de ne point conſulter les diſpoſitions naturelles & l'inclination, c'eſt un crime énorme de violenter la vocation.

Votre fils eſt-il élevé comme il faut & de main de maître, connoît-il le monde, a-t'il vû, a t'il lû, peut-il ſe conduire ? avez-vous enfin d'aſſez bonnes raiſons pour preſſer ſon établiſſement ? mariez-le, j'y ſouſcris, bien entendu pourtant qu'il aura vingt-cinq ans au moins : attendez juſqu'à trente, s'il ſe peut, tout en ira mieux & pour vous & pour lui. Mais c'eſt ici que je vous demande toute votre tendreſſe & toute votre habilité. Repetez-lui ce que j'ai dit ſur le choix d'une femme, & ſur la conduite dans le mariage : ſongez enfin que ce ſeroit un ſacrilege contre la nature de ſacrifier la docilité reſpectueuſe de votre fils à l'avarice, à l'orgueil, au fol entêtement.

Malheur à ces peres durs que le démon de l'avarice rend les boureaux de leurs enfans, qui leur refuſent le neceſſaire, qui les forcent à recourir au Tribunal de la Juſtice pour y demander *le* patrimoine qui leur eſt dû, ou

à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur ſupplice. A combien de ſortes de crime & d'eſpeces de deshonneur cette dureté ne conduit-elle pas ? Si un malheureux enfant échappe au deſeſpoir, ſi l'exemple ou la malignité du ſang n'entame pas ſa vertu, c'eſt un miracle ; & tel n'eût jamais été un méchant homme, s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere : De-là je conclus que les méchans peres font ordinairement les méchans enfans, & c'eſt ce qui perpetue la malignité.

Ne prétendez pas maîtriſer deſpotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans paſſez ; vous n'avez rien negligé, rien épargné pour ſon éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établiſſant ; ç'en eſt aſſez : vos devoirs d'honnête homme & de bon pere ſont remplis, tenez-vous en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que ſon ami ; s'il eſt tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conſeils ; s'il eſt mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait ſeroit ſenſible, mais votre âge eſt avancé ; prenez le goût des conſolations d'en-

haut, perdez peu à peu de vûe le monde qui va vous échapper; songez qu'on peut ſans amour propre & avec juſtice être content de ſoi ſur de certains chefs, ne ſouffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la reſignation ſont les remedes que vous propoſent la Religion & l'amour propre bien entendu. Il eſt rare que ces deux motifs qui preſque toujours ſont deux contraires, ſe réuniſſent ici pour impoſer le même devoir.

Je ne ſçaurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres toutes innocentes & bien fondées qu'elles puiſſent être, parce que chez les hommes qui ne ſont pas aſſez ſages, les effets en ſont pernicieux; ne vous livrez pas ſur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines Coutumes. Quand vous faites plus d'avantages à un enfant qu'à l'autre, euſſiez-vous des raiſons puiſſantes, vous laiſſez une ſemence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalouſie qui ruine abſolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus ſéverement la conduite de ceux *qui conſeillez* par un Moine, ruinent *les eſperances* de leurs heritiers à force

de legs pieux. Les Teſtateurs croient-ils réparer par un dépouillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait ? Je ſouffre la liberté de teſter, quand elle contient les deſcendans dans le reſpect ; je la blâme, quand elle prête ſon autorité à l'injuſtice de ceux qui teſtent, & qui ſe flattent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu meritoire pour eux & déſolant pour l'heritier legitime. Faiſons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embarraſſons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahiſſons pas la deſtination de la ſage nature. Je conſeille les prieres & les aumônes, mais je veux que ſans teſter nos plus proches parens ſoient nos legataires.

Par quel endroit peut ſe diſculper dans le monde une mere, qui devenue veuve exerce tous ſes droits à la rigueur pour ſe procurer du ſuperflu, quand ſes enfans ont à peine de quoi fournir aux plus preſſans beſoins : je n'approuve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & ſe mettent en tutelle par une confiance outrée ; gardez toujours de quoi donner, tant qu'on eſperera on vous menagera.

gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajoûter que le bon père fait le bon fils. Il eſt vrai, que dans les deux cas la regle n'eſt pas générale. Dans les familles dont j'ai parlé; où la vertu & le merite paroiſſent comme éternellement ſubſtituez, & paſſent ſans s'alterer de génération en génération, quelle ſource de volupté ne produit pas l'accompliſſement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere! quel charme pour un bon pere de voir ſon fils tendrement aimé, répondre toujours reſpectueuſement, toujours tendrement à ſes bontez, de le voir par un excellent caractere faire honneur à ſa famille & à ſa patrie! quel torrent de délices pour ce fils dont l'ame eſt marquée au bon coin de rendre à ſon pere ſur ces vieux jours les mêmes ſoins qu'il en a reçus dans ſa jeuneſſe!

La perte d'un pere eſt irréparable, celle d'un bon pere eſt d'une amertume que le tems adoucit moins que la réſignation; mais de tous les malheurs

le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on ſent le moins, c'eſt celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd ſon pere homme de mérite. Pour l'ordinaire nous ne devenons eſclaves de nos paſſions; que parce que nous nous ſommes trouvez trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins dont j'ai fait la peinture, ne ſont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne ſe ſont perdus dans l'Iſle de Calipſo, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduiſoit; ils n'ont pas même la reſſource de l'enfant prodigue, parce que la maiſon paternelle eſt devenue trop tôt leur propre maiſon. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils ſe ſont enfoncez, la Religion & l'honneur? ils n'en ont plus. Leur nom? ils le flétriſſent; le ſouvenir de leur éducation & de leur qualité les importune, c'eſt un poids pour eux: il ne leur reſte plus qu'un dernier moyen de ſalut qu'ils doivent à la nature, puiſqu'il n'ont pas aſſez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute-moi. Perfide à la Loi ſainte,

inutile à ton Roy, ſcandaleux à ta patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la conſolation de ta famille; tu le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non : la meilleure partie de ce pere vit encore, ſa réputation vivra toujours, c'eſt par elle que je veux te toucher. Lâche, rougirois-tu de penſer aux vertus de ton pere? & ſi tu y penſes, perſiſteras-tu à vouloir que ta vie ſoit l'époque de l'anéantiſſement, & du deshonneur de ta famille?

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures, vous n'irez point ſur la montagne; mais celui qui s'attire par une vie réguliere cette bénédiction prophetiſée, de voir autour de ſa table les enfans & les enfans de ſes enfans; celui-là eſt en droit d'eſperer de monter juſqu'au ſommet. C'eſt un grand plaiſir pour le pere de famille de ſe retrouver ſouvent au milieu des ſiens, de faire la conſolation de tous, de voir par eux ſes vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t'on pas dans les plus petits offices de cette ſainte amitié? De toutes parts ce ne ſont que *tendres ſoins*, qu'empreſſemens : on

voit ſucceder tour à tour le plaiſir, le travail & l'étude. Je me trompe ; tout eſt plaiſir, tous les cœurs ne ſont qu'un cœur ; la complaiſance ne laiſſe point ſentir la difference des humeurs : le bon cœur ne régle point ſes affections ſur le plus ou le moins d'eſprit ; le plus fort prête de ſa force au plus foible ; par-là tout eſt égal, tout eſt confondu. Le tien & le mien ne ſe diſtinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'eſt dans ces heureuſes, mais rares ſituations, qu'on retrouve ſur tous les viſages l'image de la vraïe volupté.

Les ſoins des peres & la correſpondance des enfans, ſont la cauſe premiere de cette volupté. De-là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; de-là le déſintereſſement, l'eſprit doux & la politeſſe ; de-là, en un mot, la droite raiſon, qui en nous privant de ce qui eſt défendu, nous donne une plus grande délicateſſe de goût pour ce qui eſt permis, & pour tous les biens qui nous reſtent.

Puiſque j'écris pour tous les âges & pour tous les états, & que ce livre n'eſt autre choſe qu'un ramas de fragments derobés, je peux bien placer encore ici cette petite piece de Vo-

bé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choſes qu'on trouve dans les livres choiſis, & le ſage vieillard, content dans ſa famille, en ſentira moins l'amertume de la caducité.

Après le printems gracieux
De la jeuneſſe aimable & vive,
J'ai paſſé dans la vie active
De l'âge meur & ſerieux,
Et maintenant, devenu vieux,
J'employe une vieilleſſe oiſive
A jouir des fruits prétieux
De ma raiſon que je cultive.
Plaiſirs des cœurs ambitieux,
Plaiſirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeuneſſe,
Vous ne vallez pas les plaiſirs
De tranquilité, de ſageſſe,
Que goûte une ſaine vieilleſſe
Qui n'a ni craintes ni deſirs !

Toutes les vertus morales impoſent à l'homme des devoirs généraux ; la parenté nous en impoſe des particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, ſi l'on réduiſoit les devoirs de la parenté à ce qu'il eſt en droit d'attendre de ſa femme, de ſon pere, de ſon frere, & de ſon fils. Il eſt mille occaſions où nous faiſons tous nos efforts

pour nous attirer une protection puiſſante à la faveur d'un huitiéme degré, tandis qu'un quatriéme ne nous effleure pas quand il s'agit de ſecourir un parent inferieur ou malheureux, & c'eſt-là le comble de l'orgueil, de l'aveuglement & de l'injuſtice.

Si nous avions des principes de conduite, nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous, quand nous faiſons profeſſion d'être durs pour les autres. Il me ſemble que c'eſt une grande injuſtice & une plus grande imprudence, de ne vouloir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendît mieux ſes interêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand; du moins je lui ſoutiens que par avarice il doit être liberal, & que par amour propre il doit être ſecourable.

Je ſçai que rien n'eſt plus rare que la veritable bonté; je ſçai que la plûpart de ceux qui croyent en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foibleſſe : mais enfin la bonté dont on croit que l'amour

propre eſt la duppe, eſt au contraire le plus utile de tous les moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins ; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche & plus abondant; c'eſt un déſintéreſſement qu'il met à uſure ; c'eſt un reſſort délicat avec lequel il réunit, il diſpoſe, & tourne tous les hommes en ſa faveur.

Vous abandonnez ce neveu qui eſt preſque votre fils ; ce couſin qui tout éloigné qu'il eſt, porte vôtre nom, ou du moins le nom de vos meres : par un leger ſecours il ſe ſeroit avancé à la guerre, vous le lui refuſez : qu'arrive-t'il ? Dans l'inutilité il vous deshonore ; & s'il fait ſon chemin par l'entremiſe d'une main étrangere, il entraînera des étrangers après lui ; mais il ne reconnoîtra ni vous ni les vôtres : Juſtice d'enhaut.

Nous ne ſavons pas ce que la fortune nous garde : aujourd'hui nous regorgeons de ſanté, de biens & d'honneurs ; une réputation brillante, une intelligence qu'on a crû preſque infaillible pour les emplois les plus délicats ; dans cet état floriſſant nous picquons l'émulation de tel que la nature à fait honnête homme, & que

la fortune a laiſſé là ; il nous reclâme, & nous craignons de lui tendre la main; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas ; tremblons. La révolution eſt à la porte, nous tomberons, & nous ne ſerons relevez ni ſecourus par perſonne.

La fourmi plus ſage que nous, pourvoit l'été aux beſoins de l'hyver, que n'apprenons-nous à ſon exemple à amaſſer dans le tems de la proſperité des amis que nous puiſſions oppoſer à l'infortune ſi elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs, par le ſecours deſquels nous nous trouvions à l'abri ou au-deſſus de la calomnie. Si nous voulions eſſayer du plaiſir qui nous revient quand nous trouvons ſous nos yeux des heureux de nôtre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppreſſion un parent, un ami, un voiſin, rien de plus flatteur ; lui faire des graces, c'eſt le préciput des Rois. Oüi, c'eſt leur premier privilege de pouvoir ſe livrer ſouvent à une volupté ſi délicate. Le plus flatteur & le plus ſolide de tous les plaiſirs c'eſt d'avoir fait des graces au-delà de toute reconnoiſſance. Ne comptons point

nos bienfaits, ne ſongeons qu'à les multiplier, mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous ſçaurons les taire. Obligeons promptement ; la lenteur diminue le prix des biens qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience ; ſi nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas juſqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite, nous y pourrions découvrir des motifs qui nous diſpenſeroient d'une grande reconnoiſſance ; & il n'y a rien de ſi conſiderable dans les bienfaits, que le motif qui les produit.

Deux principaux vices de l'homme nuiſent à ceux de nos parens qui ont beſoin de nous ; notre dureté, notre orgueil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaiſe fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueil, nous refuſons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un ſeul ſourire charmeroit notre vanité ; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne ſçaurions nous en plaindre. Il ſçait

comme nous vivons, & il regle ſes procedez ſur les nôtres.

Evitons de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons eſſuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occaſion, & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter ſur nous : courons au devant de leurs beſoins; que toutes leurs affaires ſoient les nôtres, répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous quand il nous croient moins durs que le commun des hommes ; le ſervice qu'on attend de nous n'eſt-il pas bien merité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit, ſervez vos parens par juſtice & par bonté de cœur ; homme prudent, ſervez-les par précaution; homme dur, ſervez-les par politique.

Je crois ces conſeils judicieux, mais ils ſouffrent une exception. Je ſuppoſe que ceux qui nous reclament ſoient en droit de compter ſur nous par une conduite ſage. Au contraire, ſi je ſçai par la voix publique ou par experience qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt un eſpece de deshonneur pour nous ; plus de ſervices, plus de com-

merce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

Nos parens depuis le quatriéme degré juſqu'au dixiéme tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir que l'équité naturelle, mais nous croïons être quittes des devoirs de l'équité quand nous ne faiſons point de mal. Sur ce principe le prochain ſeroit mal ſecouru. Heureuſement la Loi de grace vient au ſecours des malheureux, en nous faiſant un précepte de la charité: rougiſſons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des diſpoſitions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pithagore dit excellemment, que pour reſſembler aux Dieux il ne faut que deux choſes, faire du bien, & dire la vérité.

Cette grande regle de traiter les autres comme nous voudrions en être traitez nous-mêmes, eſt la regle de

tous les hommes ; il ne faut pour cela qu'un eſprit de juſtice : mais la charité demande quelque choſe de plus ; il me ſemble qu'elle épure, rafine & perfectionne la juſtice, elle la rend plus complette, & en même tems chriſtianiſe, ſi j'oſe faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont ſouvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus : d'autres ont dit qu'elle en eſt la mere. C'eſt un tout dont la Juſtice eſt la premiere & la plus eſſentielle partie : & ne nous figurons point que nous puiſſions nous diſpenſer d'être charitables parce qu'on voit dans le monde peu de juſtice & peu d'humanité.

O tems ! ô mœurs ! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendriſſent point l'homme ſur les beſoins du prochain : les vertus morales & chrétiennes ont beau ſe liguer contre lui, il reſte dur. Je prens donc une autre voye, & je veux convaincre l'homme corrompu par le ſiſtême de ſa corruption.

J'admets dans un ſens le vieux proverbe, ſur la foi duquel nous croyons

que la charité bien ordonnée nous preſcrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Penſons d'abord à nous, voilà le principe : nous ne ſçaurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiere & de la plus ſûre partie de la fine volupté, qui conſiſte certainement à nous rendre heureux par tout ce qui eſt de notre dépendance : or je ne puis poſſeder tout, ni vivre ſeul ; il me faut des voiſins, des marchands, des fermiers, des domeſtiques. Reſte à ſçavoir ce qui me répondra le plus ſeurement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée ? Ne ſera-ce point plûtôt la connoiſſance qu'on aura de ma probité, de ma régularité, de ma bonté ; ne ſera-ce point le ſouvenir ou l'eſperance de mes bienfaits ?

Le feu vient de prendre au Château ? mais les païſans ont été battus, les vaſſaux opprimez, les fermiers tourmentez dans les années fâcheuſes. On ne trouve point d'eau à la riviere. Je dois rebâtir & me meubler ; mais l'ouvrier & le marchand toujours ren-

voyez, toujours chicannez ſur leurs memoires, ne veulent pas reparer les deſordres de l'incendie. Je tombe malade? mais mes valets toujours traitez en eſclaves pendant ma ſanté n'attendent que ma mort pour gagner le deuil, & pour trouver dans mon heritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'eſt le grand ſecret; ceux qui nous ſerviront nous aimeront; ils nous ſerviront par honneur, par reconnoiſſance, par eſperance; piquons-les par tous ces motifs. Le païſan que vous ſauvez de la miſere; le voiſin dont vous avez accommodé le procès; ce domeſtique que vous édifiez, que vous ſecourez dans ſa maladie, que vous recompenſez, que vous établiſſez; l'ouvrier bien & promptement païé; les pauvres enfin conſolez & nourris; voilà des patrons ſûrs qui forcent la voix publique en votre faveur; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté, mais d'une volupté de Souverain, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juſte prix des ſujets zelez.

Pere de ſes peuples, de ſes domeſ-

tiques, des affligez, des malheureux. Mon Dieu que ce titre eſt doux ! Vous ne voyez autour de vous que des viſages contens ; les plus gais pleurent de vos peines : les plus triſtes ſe réjoüiſſent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie ; vous n'entendez point de murmures, chacun eſt prêt de ſacrifier ſes jours pour la conſervation de vôtres. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de dire que ce n'eſt pas là la plus fine & la plus ſure volupté. On en trouve donc infiniment plus à ſuivre la vertu que le vice : mais le malheur eſt que peu de perſonnes en veulent faire l'experience.

Tout le monde veut être heureux, mais nous ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les aûtres le ſoient avec nous. Gardez-vous bien de faire un ſeul miſerable ; la reflexion qui ſuivroit le crime, empoiſonneroit le reſte de vos jours. Mais s'il ſe peut, faites des heureux ; la regle eſt infaillible, vous ſereux heureux.

Charité envers notre prochain! cette expreſſion eſt bien vaſte, elle comprend *tous* les hommes, mêmes les Infideles

qui fourniſſent aux Miſſionnaires matiere à leur charité. De-là je conclus qu'il nous devroit ſuffire que la charité fût une vertu de la pure nature, mais notre défaut d'humanité a preſque forcé Dieu qui veut notre ſalut d'en faire une vertu chrétienne.

Le plus grand avantage des richeſſes eſt de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens ſoient periſſables, il eſt pourtant vrai que celui que nous faiſons à notre prochain ne perit jamais, puiſque quand la charité en eſt l'objet, elle a la vertu d'en éterniſer la memoire. En favoriſant les pauvres qui peuvent peu, on eſt favoriſé de Dieu qui peut tout. On peut ajouter, que les regards des Grands ſur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité eſt ſuſceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons nous bien dans l'occaſion de trop réflechir ſur l'erreur dont elle eſt ſuſceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de claſſes qu'il y a des degrez dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à

des étrangers : mais je dois encor plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campagne, & s'il a vêcu avec moi, s'il m'a été ſubordonné, s'il eſt mon fermier, mon débiteur, & ſur tout mon domeſtique ; toutes circonſtances qui ajoûtent un ſurcroît d'obligations. Paſſons aux amis.

Devoirs de l'amitié ; plaiſirs de l'amitié ; termes ſinonimes pour les bons cœurs. Le devoir aſſujettit, le plaiſir flatte ; & nous ſommes moins aſſujettis que flattez quand nous ſervons nos amis. L'amitié fournit de grandes reſſources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurez dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous bleſſent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous conſole & ne vous fortifie. Pour les connoiſſeurs & les délicats, l'amitié eſt tellement ſuperieure à l'amour, que la maîtreſſe la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les reſtes de l'ami ; on ſe prête à l'amour, mais on ſe livre à l'amitié.

Il eſt vrai que l'amitié eſt comme l'amour, une union de cœurs & d'eſprits ; mais il eſt vrai auſſi que l'a-

mitié des ſages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nez, l'amertume des diſgraces & de l'ivreſſe de la bonne fortune, loin d'éfleurer l'amitié la mettent en œuvre, & en font ſentir toute la ſuavité.

On dit qu'un homme heureux ne ſçait pas bien ſi on l'aime, & que les diſgraces ſont la pierre de touche de l'amitié : Comment donc ſe flatter d'avoir un bon ami, puiſque ſelon la Bruyere, il eſt ſi difficile d'être content de quelqu'un?

Avez-vous aſſez d'experience pour bien choiſir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même ſujet un bon cœur avec du mérite: rien de plus précieux que ce tréſor ! Mon Dieu ! que les hommes perdent à ne ſe point aimer ; je crois qu'ils ne negligent les reſſources de la pure amitié que parce qu'elle approche trop de la vertu.

La plus courte abſence détr
mitié que les parties de plaiſi
fait naître : la faveur & le grand
la rendent ſuſpecte. On la prot
à la Cour ; dans les corps qu'on

pelle Compagnie, la jalouſie la ruine, les occupations la diſſipent, la multitude la diviſe. Peut être les exemples d'amitié ſont-ils moins rares à la guerre que dans tout autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des proteſtations ſteriles & faſtueuſes, tel vous offre cent piſtoles bien haut, qui tout bas vous en refuſeroit une. Je ne compterai jamais que ſur une amitié éprouvée. Les beſoins & les diſgraces démaſquent bien des cœurs.

L'impie, le blaſphemateur, le libertin par état, amis pernicieux: le joüeur de profeſſion, l'avare, amis inutiles: l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puiſſe être, amis faux: le mauvais plaiſant, celui qui veut avoir ſeul de l'eſprit, le diſeur de riens; amis ennuyeux: l'humeur capricieuſe, l'eſprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ſes ſervices; amis tiraniques. De là connoiſſez le prix de la véritable amitié.

Je connois un marault qui a fait fortune, il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection,

& ma protection étoit assurément la plus petite chose du monde ; dix ans après il m'appella son ami, aujourd'hui il ne me saluë pas : J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout à coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit esperé. A la premiere entrevûe il ne se souvint plus que de nôtre connoissance, à la seconde il en rougit & l'oublia. J'étois si neuf alors que je cherchai au fond de moi-même la raison d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere. *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour regler sa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de son poste & de son état. De-là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet, il coute trop d'être vrai, égal, constant, reconnoissant, genereux. C'est bien à de petites créatures comme à la beauté de l'ame & aux sentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches successions. Vouloir qu'on sacrifie l'orgüeil ou l'interêt à la tendre amitié, à la vraye vertu,

c'eſt exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami ! façon de parler devenue triviale : pardonnons-la à l'uſage. Cet homme-là a des amis;cette penſée rend beaucoup plus à l'eſprit que la précedente : mais dans le vrai, elle n'a nul raport avec ce qu'on entend ſous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens celui qui a du manege, qui connoît les reſſorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ſes fins ; il eſt flatteur, il a des manieres inſinuantes ; il ſe rend tantôt plaiſant, tantôt officieux, rampant au beſoin, ſouvent homme de plaiſir, quelquefois philoſophe ; & même s'il le faut, artiſtement devot. Si ce caractere ſouple & maniant eſt gourmandé d'un peu d'effrontiere, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent ; après quoi l'on paſſe pour avoir des amis. Mais de ce que par ce mélange de petits ſoins & d'adreſſe vous vous ſerez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite peut nous attirer *l'eſtime* univerſelle, & nous faire des *prôneurs* ſans nous faire des amis ;

A ceux qui ne jugent que par les apparences, rien n'eſt plus utile en general que les amis, & l'on en décide ainſi ſans ſe donner la peine d'examiner les cauſes & le fondement de ces ſortes d'amitiés. Pour moi je tiens qu'un homme délicat qui nous eſtime, & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne ſoit pas du nombre de ceux que nous appellons nos amis, nous ſert ſans y penſer d'une maniere bien plus efficace. Le ſervice eſt lent, il n'eſt point médité, ſouvent même il eſt inattendu; mais il eſt infaillible & durable: au contraire, de cent amis, quatre-vingt dix-neuf ne menent à rien.

La Bruyere a dit qu'il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés mediocres. Les groſſiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent, Les délicats preferent de beaucoup celle qu'ils procurent, à moins qu'on ne ſoit parvenu à cet état de perfection ſur le chapitre de l'amitié, où comptant pour peu de choſe les révolutions de la fortune, donner & *recevoir* font le même effet entre deux vrais amis.

La véritable, la ſolide, la particuliere amitié eſt une eſpece de mariage dont le contrat ne peut ſubſiſter qu'entre de très-honnêtes gens. L'eſtime en regle les conventions, & la mort ſeule peut le réſoudre.

Il eſt auſſi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de réflexion & de ménagement avant & après la liaiſon.

L'Himen & l'amitié ont leur douceurs & leurs peines; faites-en le paralelle, il eſt parfait, à un trait près qui les differencie. Dans un mari l'infidélité n'eſt regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie, ou tout au plus comme une foibleſſe dans un ami c'eſt un crime noir. On a vû de vrais amis s'aimer toujours également juſqu'au tombeau. L'on a vû le même homme avec la même femme paſſer toute leur vie dans un libertinage fidele, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux cauſes bien differentes, l'honneur & la débauche; cependant ils procedent du même principe de fidelité ſi rare dans les maris. Je ne ſçai à quoi attribuer cette bizarerie & cette contradiction de conduite, ſi ce n'eſt

que nous ſommes plus fideles à nos caprices qu'à la loi que nous nous ſommes impoſée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi : D'ailleurs, nous nous trouvons plus flattez de tenir notre parole que nos écrits ; & c'eſt ce qui fait que le mari & la femme, qui ſe ſeroient aimez toujours ſans contrat ceſſent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y ſentent obligez, ou parce qu'ils obſervent entre eux moins de politeſſe & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis, comme s'ils pouvoient ceſſer de l'être ; maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle eſt judicieuſe. Je crois pourtant que l'uſage en eſt meilleur avec nos amis qu'avec notre ami, & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous appellons nos amis. Le chemin eſt à moitié fait. Sur tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne ſoit dominé, ni par l'orgueil, ni par l'interêt. Quand le ſujet dont nous voulons faire nôtre ami n'auroit pas

une très-grande étendue de genie : quand il auroit de petits défauts dans l'humeur : ſi le cœur eſt vraiment bon, le marché ne ſçauroit manquer d'être excellent pour nous.

Point d'homme ſur la terre qui n'ait des défauts, la qualité ou la quantité en font la difference. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus ſainement ſi nous aurons la force d'y reſiſter. Mais la liaiſon étant contractée, devenons aveugles.

Ne joüons avec notre ami que quand nous ſommes convaincus qu'il eſt très-beau joüeur; & plus fidele avec lui qu'avec perſonne, ſoyons fidele à la maxime de ne joüer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En general, c'eſt une crapule que de trop boire ; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'eſt plus délicieux que le plaiſir de la table, quand notre ami tient ſa place au milieu de gens choiſis. Il eſt donc de notre habilité de joüir de ce plaiſir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'uſe point, & que nous ne commettions pas les plus précieux biens de la vie, la raiſon & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les conteſtations que la converſation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli ; gardons-nous pourtant d'adhérer par foibleſſe & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugez. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiere ; la chaleur de la diſpute marque moins de ſçavoir que de groſſiereté : D'ailleurs, vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'eſprit.

Heureux ! ſi dans toutes ſortes d'évenemens nous pouvons compter ſur les bons offices de notre ami ; plus heureux, ſi nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec aſſez de délicateſſe pour ne pas bleſſer en notre ami l'amour propre qui regne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit ſur l'amitié que ſi je voulois m'étendre je deviendrois plagiaire : D'ailleurs, que pourrois-je ajoûter au peu que j'en ai dit qui ne convienne à la juſtice, à la reconnoiſſance, & ſur tout à la généroſité. Finiſſons ce Chapitre par nous

plaindre de nous-mêmes, de ce que nous meritons ſi peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme : ou ſi nous l'oſons, ſans bleſſer une juſte modeſtie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obſtinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & à ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque ; contentons-nous du commerce des morts, ils ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous ; ne comptons gueres ſur les douceurs de l'amitié, juſqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le diſpenſions-nous par notre vie d'aller chercher des exemples chez les Afriquains.

Deux bons amis vivoient au Monomotapa ;
L'un ne poſſedoit rien qui n'appartint à l'autre :
Les amis de ce pays là
Valent bien, dit on, ceux du nôtre.

CHAPITRE VIII.

De la Morale. De l'uſage du tems. Combien le caractere d'homme de bien eſt préferable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de merite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on ſe doit à ſoi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Des bonnes œuvres, des miſeres de l'homme, & de ſa dignité. Attendre la mort ſans la craindre.

NE faiſons jamais notre ami, que de l'homme qu'on peut appeller à juſte titre un *Virtuoſus*, mais un *Virtuoſus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualitez moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les negliger, & je vous ai fait un devoir de les acquerir; mais je les compte pour rien s'ils ne ſont inſéparablement attachez au caractere d'honnête homme. J'eſtime peu les accidens où manque l'eſſentiel.

Vous avez vû à peu près en quoi consiſte la vraie probité, & j'aime à croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en apprendre. Heureux vous & moi, ſi nous ſentons combien les impreſſions de l'équité ſont douces, combien ſes inſpirations ſont judicieuſes, combien ſes opérations ſont conſolantes! Méditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle eſt au deſſus de toute grandeur. Le même ſentiment me fait placer le malhonnête homme au-deſſous des inſectes.

J'ai dû par une conſéquence neceſſaire faire de la probité la partie principale de l'homme de merite, dont le caractere eſt un aſſemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractere ſort la prudence pour choiſir un état plus honnête & plus ſûr, & pour contracter des liaiſons plus utiles & plus honorables. De-là plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir, plus de delicateſſe dans vos amuſemens, plus de modeſtie dans la proſperité & plus de fermeté dans les diſgraces. Ce compoſé vous paroît beau; vous en allez faire, ſans doute

la matiere de vos reflexions & de vos ſoins, rien ne vous en échapera. Je le ſouhaite ; mais il faut tout vous dire. Ce plan juſqu'ici conviendroit preſque tout entier à un Payen homme de merite, & vous êtes Chrétien.

La morale ou la ſcience des mœurs eſt la grande ſcience du Chretien; c'eſt l'art de regler ſon cœur par la vertu & de ſe rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de ſe connoître ſoi-même que la morale qui naît de la révelation du Vieux & du Nouveau Teſtament a des principes certains; qu'elle ſuit la lumiere de la verité, qu'elle eſt ſoûtenue par des motifs très-puiſſans & par des exemples parfaits ; qu'elle releve l'homme rabaiſſé par ſes paſſions, avili par la ſuperſtition, & dégradé par l'infamie de ſes attachemens ; qu'elle l'éleve ſans l'enorgueillir & l'abaiſſe ſans lui rien faire perdre de ſa dignité ; que cette morale nous eſt connue par raiſon, par ſentiment & par foi ; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jeſus-Chriſt & les Apôtres l'ont enſeigné & pratiquée. Que le ſentiment de notre conſcience nous la fait approuver, parce qu'elle nous ſatisfait, nous éleve, & nous con-

ſole ; & que notre raiſon s'y ſoumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon ſens, ſoit dans les principes ſur leſquels elle eſt établie, ſoit dans les regles qu'elle nous preſcrit ; qu'étant à notre ame ce que la medecine eſt à notre corps, elle doit s'appliquer à connoître nos maux & à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la guériſon : Enfin, le projet d'Abadie eſt de ne conſiderer l'homme que comme une creature capable de vertu & de bonheur, & qui ſe trouve dans un état de corruption & de miſere.

Deux parties dans un Chrétien ; un corps qui perit, & une ame immortelle. S'il eſt un Chrétien, qui par des plaiſanteries libertines affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne crois pas, c'eſt un fou qui aime à s'avillir pour flatter ſa corruption & ſe ſouſtraire au châtiment ; ce n'eſt point pour lui que j'écris : mais pour nous, qui ſçavons bien que nous penſons, & que la matiere ne penſe point ; nous, qui croïons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être notre premier point

de vûë. Vivre bien & mourir bien ſont nos deux ſeules affaires ; & c'eſt la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens perſonnels, une probité reconnue, un merite ſuperieur, la ſanté, les dignitez, la fortune, ſont les annexes brillans de la mortalité ; mais on a peu de tems à en joüir, ce ſont de bonnes proviſions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon uſage que nous en aurons fait.

La vie, pour la plûpart des hommes, ſeroit un mal ſans les vûes de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue eſt bien courte & bien pleine de miſeres. La jeuneſſe n'a pas droit de nous aſſurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'eſperance, nous ne la ſentons qu'à meſure que nous la perdons. On dit que la longue vie eſt un don de Dieu & une recompenſe de la probité ; cependant, preſque tous les hommes n'employent la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre miſerable. Reglons la nôtre de maniere qu'elle ſoit toujours un bien pour nous ; & quelle que ſoit notre ſituation dans le mo

de, mettons quelque intervale entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut paſſer le tems ſans le perdre, les années ne paſſent pas en vain. Toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont frapper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'envoloient au Ciel pour y rendre compte de l'uſage que les hommes en font. A cet uſage du tems rapportons ces deux veritez fondamentales, que toute fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe, & que toute ſageſſe humaine eſt folie devant Dieu. Après quoi il eſt neceſſaire de conclure que l'homme de bien ſeul poſſede la vraie ſageſſe.

Nous pouvons diſpoſer de nos fonds & nous ne ſommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en jouiſſons-nous pas par bail amphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il ſeme dans le tems pour recueillir dans l'Eternité. Nous préferons les rentes perpetuelles aux viageres, & c'eſt ſageſſe en ce monde. Faiſons pour l'avenir ce que nous faiſons

pour le tems ; préferons le perpétuel au viager, c'eſt ſageſſe ſelon Dieu.

Si nous ſçavons nous attirer la bienveillance des hommes, ſi nous rapportons à la Communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richeſſes, nous devenons utiles à la ſocieté, & nous l'embelliſſons. C'eſt jouer un beau rôle : c'eſt être grand acteur : mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons auſſi pour les autres, & tout le bien qui eſt en nous devient la choſe publique. Il n'en eſt pas de même de l'affaire du ſalut ; elle n'intereſſe que nous, elle nous intereſſe pour l'Eternité. Perſonne ne partagera les fruits de notre merite ; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais auſſi le vice ne trouvera point de Prôneurs. Il eſt donc vrai que le caractere d'homme de bien eſt infiniment préferable à tout autre caractere, Les premiers élemens de la raiſon démontrent cette verité.

Le moyen le plus ſûr de devenir homme de bien, c'eſt de méditer ſouvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on ſe doit à ſoi même. Ces deux devoirs, *s'ils* étoient bien compris, ne ſeroient qu'un ſeul & même devoir. En effet :

je ne puis manquer à Dieu ſans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me ſauve, & je veux me ſauver. La volonté eſt la même, & ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi, il n'y a nulle difference dans l'operation. Craignez Dieu, & gardez ſes commandemens; c'eſt là tout l'homme.

Connoître Dieu, le craindre, l'aimer & le ſervir; voilà toute l'œconomie de notre Religion & les premiers principes de notre croïance. La connoiſſance de Dieu eſt la plus auguſte & preſque la ſeule ſuperiorité que l'homme ait ſur la bête. La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, parce que c'eſt le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le ſervice de Dieu eſt un tribut légitime que nous ne ſçaurions refuſer à ſa Majeſté ſuprême; c'eſt la rente ſeigneuriale & féodale à laquelle nos jours ſont aſſujettis, c'eſt le prix du fermage; & ſi dans l'obſervance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans ſa foibleſſe des difficultez qui l'arrêtent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé; il leve l'obſtacle, il

leve la pierre, comme dit excellemment l'élegant & pathétique Pere Cheminais : *quis revolvet nobis lapidem.* Il adoucit la répugnance, & fait ſentir de l'onction où les ſens & la chair craignoient de ne trouver que du dégoût.

Ici reconnoiſſez la relation merveilleuſe des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrêtiennes qui ſont le but principal de notre miſſion. Ce ſont preſque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduiſent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme, il ne reſte plus que peu de paſſions à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il eſt homme de bien. Cependant, nous refuſons à Dieu ce qu'un fils doit à ſon pere, un Sujet à ſon Roi, un Vaſſal à ſon Seigneur, un domeſtique à ſon maître, & le fermier au proprietaire. Nous n'aimons que les objets crées, toutes les facultez de l'entendement & de l'ame ſe bornent là, parce qu'on ne nous a point apris aſſez tôt à reflechir ſur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme ſi tout périſſoit. Nous ſentons

pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter; mais nous craignons de nous bien penetrer de l'excellence de la Religion Chrétienne. Cependant quoi de plus conſolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préference à tout, & notre prochain comme nous-mêmes; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir aſſez marqué les raiſons que la ſeule politique nous fournit de le ſecourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que ſur ce point la Loi eſt abſolument conforme à vos interêts temporels bien entendus. Pour la préference que nous devons à Dieu, elle ſe tire bien naturellement de tous ſes attributs, puiſſance, juſtice, miſericorde, infinité, providence infatigable, conſolations journalieres, ſecours de toute eſpece, tout nous la preſcrit. Et peut-on aſſez aimer un ſi bon maître, à qui nos ſervices ſeroient fort indifferens s'il ne nous aimoit pas; ſervices pourtant qu'il veut bien couronner de toute ſa gloire? Helas! les maîtres du monde exigent plus que Dieu; ils ne ré-

compenſent gueres, & nous les ſervons mieux.

Il eſt des libertins qui ont l'eſprit juſte & qui ne raiſonnent pas mal ; ramenez-les ſur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des diſcours qui font pitié. La converſation la plus ſuivie & la plus preſſante ſur cette matiere leur paroît une chimere, ou une derniere reſſource de gens qui ne ſont plus propres au monde. On les force quelquefois de convenir de certains principes ; mais comme la conſequence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde gueres à deſavoüer l'eſprit. Je dis aux uns & aux autres : A-t'on imaginé l'Evangile pour vous tromper, qu'auroit-on gagné en vous trompant ? que contient-il qui puiſſe vous tromper ? Je leur demande, d'où venez-vous, où irez-vous ? J'ajoûte, que le monde fait ſans comparaiſon plus de martyrs que l'Evangile : & je finis par ſoutenir, que toutes les paſſions de l'homme lui coûtent plus à ſatisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tous traits differens qui démontrent aſſez l'excellence de la Religion Chrétienne.

Que je prenne tous les hommes ſéparément : il n'y en a pas un qui ne convienne de mon principe, pourvû que je lui laiſſe ſa paſſion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare, les plus vicieux iront juſqu'à la dévotion, ſi on veut bien ſauver tous les droits de leur foibleſſe favorite ; combattez-la, ils ne reconnoiſſent plus l'Evangile.

Que le monde ait ſes martyrs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'eſt élevé ; combien cette élevation lui a coûté de ſoins, de rebuts, d'humiliations & de petiteſſes ? demandez au nouveau parvenu, combien il a paſſé de nuits ſans dormir, par combien d'infames détails il a préparé le plaiſir & corrigé le néant de ſon heritier ; & vous conclurez que les aſſujettiſſemens du monde & la tirannie des paſſions ſont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je propoſois à un incrédule qui auroit quelque raiſon de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyances comme on fait une confuſion des quatre quartiers de l'année pour for-

mer une juſte évaluation ; & ſi je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de ſa conduite entre ce formulaire de ſa façon & l'Evangile, il préfereroit le dernier, j'en ſuis sûr. De là, je conclus, que quand l'homme ſeroit en droit de ſe faire une Religion de fantaiſie, d'y admettre tous ſes caprices & toutes ſes paſſions pour autant de vertus ; à la fin, après avoir bien corrigé : diminué ou ajoûté, il brûleroit ſon ouvrage, & conviendroit que nos lumieres ne ſont que ténébres, & que nos goûts ſont bien dépravez.

Chaque âge, chaque erreur, chaque paſſion auroit ſon Dieu, & voilà le paganiſme. Ne promenons point notre eſprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous-en à l'Evangile, ſa ſageſſe & ſon ancienneté ſont également impoſantes : D'ailleurs, la Loi de grace eſt entée ſur la Loi écrite, la Loi écrite ſur la naturelle ; la figure a fait place à la vérité, & les propheties n'ont fait que s'accomplir. Tout eſt tout-à-la fois majeſtueux & ſimple, tout paroît effrayant, & tout eſt doux. Il ſemble même qu'à l'égard des myſteres, qui

de leur nature ſont incomprehenſibles, Dieu ait pris plaiſir à faire ſentir au cœur ce que l'eſprit ne ſçauroit comprendre. Je dis plus, je ſoûtiens que pour l'homme même qui périroit, il ne ſeroit point de regles plus sûres & plus conſolantes que celles de l'Evangile ; & c'eſt ce qui démontre encore l'excellence de la Religion Chrétienne : O ! vous, qui craignez de ſentir la force de ce raiſonnement, par la réſolution que vous avez priſe de ne rien croire pour ne vous point convertir, il ne me reſte qu'à vous répondre, *Da mihi amantem, & ſentit quod dico :* & ſi en me liſant vous refuſez de m'entendre, à qui en eſt la faute ?

Sî jamais vous rencontrez ſous votre main un incrédule, un impie de profeſſion, nn prétendu eſprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un ſyſtême. Faites un paralelle de toutes les eſpeces de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conſequences, avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux ſur la perpetuité de la Foi, & Abadie ſur la verité de la Religion Chrétienne, & concluez.

Mon projet n'eſt pas de ramener à la Foi le Juif, ni l'Idolâtre ; ainſi ce n'eſt

point de la verité de la religion que je dois vous parler, vous n'en doutez pas: Mais j'ai à vous faire ſentir ſon excellence que je retrouve encore éminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin ; & voici ma raiſon. Si mon imagination ne ſert qu'à m'égarer, je dois me laiſſer conduire ; & ſi mes paſſions ſont mes plus redoutables ennemis, je ne ſçaurois trop aimer la loi qui m'aprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à combattre nos paſſions, connoiſſons les plus dangereuſes, oppoſons-leur les précautions les plus juſtes & les remedes les plus sûrs. Il en eſt, qui par l'accroiſſement qu'on leur permet deviennent preſque incurables. L'orgueil par exemple ; la Religion n'en guerit rarement, la raiſon encore moins; c'eſt une fiévre continue qui travaille ſon malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. puiſque nous connoiſſons la tirannie de ces paſſions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur, nous aurions peine à les en chaſſer, veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des paſſions qui s'élevent comme par accès, c'eſt une fiévre

éphemere, dangereuſe à la verité; mais ſur laquelle les remedes peuvent agir. Par exemple, il y a un ſpecifique contre la colere, c'eſt de remettre au lendemain ce qu'elle a réſolu, & un autre contre l'amour, c'eſt la fuite.

Mais quel eſt ce compoſé monſtrueux de bien & de mal qui ſe préſente à moy? Je le connois, c'eſt le reſpect humain preſque auſſi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris ſoin de vous armer. Religion adorable, unique voïe du ſalut, pourquoi les hommes employent-ils contre vous tout ce qui devroit vous les concilier? Le reſpect humain eſt comme la diſſimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on ſçait bien ſe reſpecter ſoi-même, on craint de s'offenſer; on ne ſe livre à rien qui puiſſe allumer une ſorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le reſpect mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous ſecourir, qu'à nous édifier, qu'à nous inſtruire. Si on croit ne devoir du reſpect qu'à ſes *ſupérieurs*, on ſe trompe; on ne ſçait *pas la* valeur de ce terme, nous nous en *devons* tous, & chacun de nous en doit

infiniment à la ſociété civile : Or, dans les cas où la vertu chancelle, ſi nous ſçavions l'étayer du reſpect humain, de quel ſecours ne nous ſeroit-il pas ? Dès qu'il nous empêche de faire une ſotiſe, une action lâche & honteuſe, & de voir mauvaiſe compagnie, ne devient-il pas une vertu ? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime, qui s'eſt dit : Mais mon pere le ſçaura ; ce pere ſi bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien ; cette mere à qui mon éducation a coûté tant de ſoins : mes ſuperieurs le ſçauront ; mes voiſins ſont attentifs à ma conduite ; mes concurrens ſont mes cenſeurs : celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il eſt échapé au danger ; & c'eſt l'effet merveilleux du qu'en dira-t'on ; le reſpect humain a fait l'office de la vertu, & il eſt devenu vertu. Cette autorité ſubſidiaire que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, eſt encore, ſelon moi, une grande preuve de ſon excellence.

Au contraire : que ſans pudeur on ſe ſoit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait *manqué* à tous ſes devoirs, & que ſentant la néceſſité indiſpenſable de ré-

parer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe? relevez-vous avec courage; vous craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu du menſonge eſt un hommage à la verité. La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé; c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein; mais que la crainte des ſots nous fixe dans l'habitude de nos ſottiſes, en vérité, le prérexte deshonore la raiſon. Dès que le reſpect humain mal entendu

nous

nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir ; il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere & la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant ; il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Je me convertirai, *dit-on*, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires.
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles; & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence, L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon salut, comme la terre doit concourir avec le soleil à faire fructifier la nature : Je sçai enfin, que celui qui m'a créé sans moi, ne me sauvera pas sans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des besoins les demandent. Ces idées sont bien simples ; elles sont à la portée de tout le monde, il y a moins d'esprit, & dès-là je les crois plus justes. la soumission est la voye de raisonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, est la premiere science que nous devons avoir apprise. C'est une impiété que de censurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le mistere. Fions-nous-y, & faisons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les secrets de la Providence, ou penser s'en délivrer en leur résistant, c'est témoigner plus de folie que de courage ; le conseil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penser, *quo fata trahunt, retrahuntque sequamur* : Aussi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la détestable excuse qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

parer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe? relevez-vous avec courage; vous craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu du menſonge eſt un hommage à la verité. La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé; c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein; mais que la crainte des ſots nous fixe dans l'habitude de nos ſottiſes, en vérité, le prétexte deshonore la raiſon. Dès que le reſpect humain mal entendu

nous

nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir ; il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere & la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant ; il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Je me convertirai, *dit-on*, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

dre meritoire pour l'Eternité le plaiſir que j'aurai pris à vivre en homme reglé, en homme ſage, en homme vrai; me tenir compte du ſoin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma ſanté; de l'heureuſe occaſion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme ou de ſecourir un malheureux; me ſçavoir gré de mon attention à payer mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des paſſions brutales; me récompenſer d'un peu de force d'eſprit qui me fait ſupporter patiemment une diſgrace ou une injure; accidens auſquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter: en verité, c'eſt le comble des miſericordes du Très-haut. Non, on ne ſçauroit aſſez vanter l'excellence d'une Religion auſſi conſolante & auſſi ſainte.

L'excellence de la Religion ſe fait encore bien ſentir par la lecture des Livres Saints. A travers un ſtile ſimple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majeſté formidable, & l'on adore les bontez d'un Pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque choſe de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Louis XIV.

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas assez généreux lui-même pour pardonner à ses ennemis. Mais quelle vengeance plus illustre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offensé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'est un assemblage d'inquiétudes affreuses, de soins dévorans, de dangers de toute espece, de funestes confidences & d'homicides conseils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées sur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace estimoit tant ; & raisonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faisoit les plus doux plaisirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi bien conduit, si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au

contraire, l'envieux reſſemble aux Anges rébelles. Le premier ne ſonge qu'à digérer, le ſecond ne digére jamais le bonheur ou le mérite perſonnel de ſon voiſin.

Je ne ſçaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du Tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir ſéjour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour;
Et qui traînant une vie abbatue
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems,
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui delà porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la raiſon.

Si vous avez toute la raiſon que

je vous ſouhaite (ne prenez pas à la lettre cette façon de parler (elle vous conduiroit à la preſomption ; & notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort eſt au-deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la notre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards ; la vanité celle des Grands ; & la médiſance celle du peuple : mais enfin ; l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature, par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens dereglez de l'ame, leur ferocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & apprivoiſez qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix.

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuïant, fuïons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion

Chrétienne, de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hipocriſie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Devots*. Il eſt vrai, que la qualité de *Devot* eſt un vernis admirable ſur la réputation d'un fripon & d'une femme déreglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hipocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyere, a dit, qu'un méchant ne ſe peut montrer bon, que par un ſecond crime, qui eſt l'hipocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus oppoſé à la vraie probité Il ajoute que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement, la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les *dédommage* du débris de leur beauté. Je *ne crois point* d'Athées, mais je crois

que rien n'en approche tant que l'hipocrite. C'eſt un ſcelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes, qui trafique ce que nous avons de plus auguſte dans la ſeule vûe de pouvoir reſter toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement oppoſé à toute Religion & à l'honneur; je hazarde une propoſition bien ſimple & je l'adreſſe aux Déiſtes. Je leur dis : Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hipocrite. La conſequence eſt abſolument néceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur; c'eſt me preſcire des regles de conduite qui puiſſent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié; c'eſt m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems : mais me rem-

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas assez généreux lui-meme pour pardonner à ses ennemis. Mais quelle vengeance plus illustre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offensé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'est un assemblage d'inquiétudes affreuses, de soins dévorans, de dangers de toute espece, de funestes confidences & d'homicides conseils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées sur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace estimoit tant ; & raisonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faisoit les plus doux plaisirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi bien conduit, si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires.
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entéter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence, L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer *dans le ſentier* de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entéter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand ie le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence, L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer *dans le ſentier* de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En vérité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas assez généreux lui-meme pour pardonner à ses ennemis. Mais quelle vengeance plus illustre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offensé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'est un assemblage d'inquiétudes affreuses, de soins dévorans, de dangers de toute espece, de funestes confidences & d'homicides conseils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées sur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace estimoit tant ; & raisonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faisoit les plus doux plaisirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi bien conduit, si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'euvieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal ; au

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Louis XIV.

parer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe? relevez-vous avec courage; vous craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu du menſonge eſt un hommage à la verité. La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé; c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein; mais que la crainte des ſots nous fixe dans l'habitude de nos ſottiſes, en vérité, le prérexte deshonore la raiſon. *Dès que le reſpect humain mal entendu*

nous

nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir ; il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere & la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant ; il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je *croire* Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & *que nous* manquons preſque toujours *à la* grace. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer *dans* le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : *ô que M. Rouſſeau la peint bien !*

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entéter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que *les plaintes* qu'on fait de la Providence, & *la* déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

parer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe? relevez-vous avec courage; vous craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu du menſonge eſt un hommage à la verité. La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé; c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein; mais que la crainte des ſots nous fixe *dans l'habitude* de nos ſottiſes, en *vérité*, le prérexte deshonore la raiſon. *Dès* que le reſpect humain mal entendu

nous

nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir ; il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere & la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant ; il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Je me convertirai, *dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.*

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires.
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entéter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que *la grace* ne nous manque jamais, & *que nous manquons preſque toujours à la grace*. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçues nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur* : Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que *les plaintes* qu'on fait de la Providence, & *la* déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impiété blaſphême, tous dégrez qui conduiſent à l'impénitence finale. Conſervez très-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au Doctorat qui ne ſçait pas ſon Catéchiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

parer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte ; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe ? relevez-vous avec courage ; vous craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu du menſonge eſt un hommage à la verité. La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé ; c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont dérangé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le coffre fort n'eſt pas aſſez plein ; mais que la crainte des ſots nous fixe *dans l'habitude* de nos ſottiſes, en vé*rité, le prérexte* deshonore la raiſon. *Dès que le reſpect* humain mal entendu

nous

nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir ; il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere & la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant ; il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſçaurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croyent juſtifier le retardement de leur converſion. Je me convertirai, *dit-on*, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſement que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incredule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.*

Fatales imaginations de la Scholaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ! Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des miſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de merite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence. Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſçavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & diviſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, s'il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je *croire* Dieu injuſte ? Dieu juſte me

commande-t'il l'impoſſible ; & confondra-t-il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt dans ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifie les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion. De-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes revolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit tout à coup que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embraſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la veriré ſans l'entendre.
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entéter;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique,
J'ai veu qu'après un long debat
Après replique ſur replique.
La haine des partis étoit le reſultat.

Il eſt vrai que la grace eſt une faveur gratuite, que Dieu eſt le ſeul arbitre de ſes graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît; qu'il trouve bien en nous la matiere de ſes jugemens & de ſes vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raiſons de ſa miſericorde & de ſes graces: mais auſſi il eſt vrai que *la grace* ne nous manque jamais, & *que nous* manquons preſque toujours *à la grace*. Il eſt vrai que les bonnes

œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachez, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à dire que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace

doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples ; elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. la ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impiété que de cenſurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. En vérité, murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en délivrer en leur réſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage ; le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahunt que ſequamur :* Auſſi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que *les plaintes* qu'on fait de la Providence, & la déteſtable excuſe qu'on tire

du prétendu défaut de grace, n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de se corriger & de se soumettre. Ils aiment mieux se faire une idée monstrueuse de la Divinité, que de rectifier leurs raisonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'esprit. Libertinage, endurcissement, impiété blasphême, tous dégrez qui conduisent à l'impénitence finale. Conservez très-soigneusement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raisonnez juste, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royaume céleste, si nous ne sommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon sur la pureté des mœurs & sur la simplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la sensualité, ni la vanité. Tel vise au Doctorat qui ne sçait pas son Catéchisme. On n'aime que les matieres presque incomprehensibles: & à quelque prix que ce puisse être, on veut faire le bel esprit. Aimons les sciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas aſſez généreux lui-meme pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offenſé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſtimoit tant ; & raiſonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes ſaillies & à vaincre mes paſſions, eſt une aimable & une admirable Loi ! Serois-je auſſi bien conduit, ſi je me conduiſois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de perſonne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : un

contraire, l'envieux reſſemble aux Anges rébelles. Le premier ne ſonge qu'à digérer, le ſecond ne digére jamais le bonheur ou le mérite perſonnel de ſon voiſin.

Je ne ſçaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du Tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir ſéjour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour;
Et qui traînant une vie abbatue
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems,
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui delà porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la *raiſon*.

Si vous avez toute la raiſon que

je vous ſouhaite (ne prenez pas à la lettre cette façon de parler) elle vous conduiroit à la preſomption ; & notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort eſt au-deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la notre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards ; la vanité celle des Grands ; & la médiſance celle du peuple : mais enfin ; l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature, par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens dereglez de l'ame, leur ferocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & apprivoiſez qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix.

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuïant, fuïons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion

Chrétienne, de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hipocriſie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Devots*. Il eſt vrai, que la qualité de *Devot* eſt un vernis admirable ſur la réputation d'un fripon & d'une femme déreglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hipocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyere, a dit, qu'un méchant ne ſe peut montrer bon, que par un ſecond crime, qui eſt l'hipocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus oppoſé à la vraie probité Il ajoute que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement, la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois

que rien n'en approche tant que l'hipocrite. C'eſt un ſcelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes, qui trafique ce que nous avons de plus auguſte dans la ſeule vûe de pouvoir reſter toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement oppoſé à toute Religion & à l'honneur; je hazarde une propoſition bien ſimple & je l'adreſſe aux Déiſtes. Je leur dis : Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hipocrite. La conſequence eſt abſolument néceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur ; c'eſt me preſcire des regles de conduite qui puiſſent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'eſt m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems : mais me ren-

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas aſſez généreux lui-meme pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offenſé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſtimoit tant ; & raiſonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes ſaillies & à vaincre mes paſſions, eſt une aimable & une admirable Loi ! Serois-je auſſi bien conduit, ſi je me conduiſois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de perſonne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au

de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire, & puiſque nous devons reſſembler aux enfans, ne faiſons pas ſottement les Docteurs.

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé à tous les jours le texte à la main, & ſa fidélité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence, L'obſervance du Catechiſme eſt de même déciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débatue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſçavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit

tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi j'oſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe reduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif. Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré, ni maître de vous-même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands Hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa modération que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier *mouvement*, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV.

défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance; c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'eſt nous montrer tout à la fois ſa toute-puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt dit-on, le vice des Dévots; mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux. En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois *pouvoir* reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'é-

toit pas aſſez généreux lui-meme pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs, que de voir ceux qui les ont offenſé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſtimoit tant ; & raiſonnons. Dieu me fait une loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Païen honnête homme. O ! que la loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes ſaillies & à vaincre mes paſſions, eſt une aimable & une admirable Loi ! Serois-je auſſi bien conduit, ſi je me conduiſois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de perſonne. Mais quoi de plus indigne

ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'au dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, ſi vous ne ménagez perſonne ? Si vous revelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſçavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſûre reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle feroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y en-

trer. Puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement deffendues, je vous demande, me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire ? Eſt ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez ? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion : auſſi, ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mépriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas ; mais j'en parle trop : en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavouë. Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à ſe tourmenter ſoi-même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tiraniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au

contraire, l'envieux reſſemble aux Anges rébelles. Le premier ne ſonge qu'à digérer, le ſecond ne digére jamais le bonheur ou le mérite perſonnel de ſon voiſin.

Je ne ſçaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du Tems creuſa les voutes ſombres
D'un antre noir ſéjour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour;
Et qui traînant une vie abbatue
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems,
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui delà porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la *raiſon*.

Si vous avez toute la raiſon que

je vous ſouhaite (ne prenez pas à la lettre cette façon de parler (elle vous conduiroit à la preſomption ; & notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort eſt au-deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la notre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards ; la vanité celle des Grands ; & la médiſance celle du peuple : mais enfin ; l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature, par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens dereglez de l'ame, leur ferocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & apprivoiſez qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix.

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuïant, fuïons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion

Chrétienne, de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hipocriſie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Devots*. Il eſt vrai, que la qualité de *Devot* eſt un vernis admirable ſur la réputation d'un fripon & d'une femme déreglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hipocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyere, a dit, qu'un méchant ne ſe peut montrer bon, que par un ſecond crime, qui eſt l'hipocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus oppoſé à la vraie probité Il ajoute que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement, la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois

que rien n'en approche tant que l'hipocrite. C'eſt un ſcelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes, qui trafique ce que nous avons de plus auguſte dans la ſeule vûe de pouvoir reſter toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement oppoſé à toute Religion & à l'honneur; je hazarde une propoſition bien ſimple & je l'adreſſe aux Déiſtes. Je leur dis : Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hipocrite. La conſequence eſt abſolument néceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur ; c'eſt me preſcire des regles de conduite qui puiſſent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'eſt m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems : mais me ren-

dre meritoire pour l'Eternité le plaiſir que j'aurai pris à vivre en homme reglé, en homme ſage, en homme vrai; me tenir compte du ſoin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma ſanté, de l'heureuſe occaſion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme ou de ſecourir un malheureux; me ſçavoir gré de mon attention à payer mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des paſſions brutales; me récompenſer d'un peu de force d'eſprit qui me fait ſupporter patiemment une diſgrace ou une injure; accidens auſquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter: en verité, c'eſt le comble des miſericordes du Très-haut. Non, on ne ſçauroit aſſez vanter l'excellence d'une Religion auſſi conſolante & auſſi ſainte.

L'excellence de la Religion ſe fait encore bien ſentir par la lecture des Livres Saints. A travers un ſtile ſimple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majeſté formidable, & l'on adore les bontez d'un Pere le plus affectueux. *La parabole* la plus commune renferme toujours quelque choſe de divin. *Aujourd'hui* qu'on a plus d'érudition

& plus d'eſprit que jamais, écrit-on comme David ? Nos eſprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrit comme ces hommes ſimples, ignorans & groſſiers, dont Jeſus-Chriſt fit ſes Apôtres ? Depuis eux juſqu'à nous, le plus grand génie a-t'il approché de cette force, de cette ſublimité, de cette énergie ? Mon Dieu, qu'on eſt à plaindre quand on ne ſent point la ſageſſe & la bonté de votre Loi ; Mais auſſi ; pour peu qu'on la connoiſſe, on ne tarde gueres à paſſer de la régularité pour le precepte, au goût pour les conſeils.

Si je reflechis à la viciſſitude de toutes les choſes créées, au renverſement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indiſtinctement de famille en famille, & paſſent legerement du Maître au Valet : N'aurai-je pas raiſon de décider que tout cela n'eſt qu'un jeu ? Mais, ſi de-là je tourne mon eſprit du côté de la Religion, ſi je reflechis qu'un établiſſement confié à douze pécheurs a reçu ſa perfection, malgré toutes les puiſſances de la terre & toute la cruauté des Tirans, malgré un nombre preſque infini d'Here-

marques & de Novateurs ; en un mot, malgré le ſang & la chair ; & que cet établiſſement dure depuis plus de dix-ſept cens ans dans toute ſa pureté ; cette penſée ſeule me tient lieu de démonſtration.

Je ne puis être convaincu d'une verité que par un ſentiment de mon cœur qui ne me laiſſe pas le loiſir de penſer, ou par une démonſtration qui ne me laiſſe point de replique. Si c'eſt par démonſtration, le cœur doit ſe prêter à l'eſprit ; ſi c'eſt par ſentiment, l'eſprit doit ſuivre le cœur : En effet, dès que mon cœur a ſenti la ſainteté de ma Religion, je n'ai plus beſoin de penſer, & mon eſprit n'a plus rien à faire. Ici le ſentiment & la démonſtration ſont également honneur à la foi ; l'un pour conſoler le fidele ; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle eſt donc l'excellence d'une Religion qui fait tout-à-la fois la conſolation de ſes ſectateurs, & la réprobation de ſes ennemis !

Homme ſimple, ſoumettez-vous & raiſonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui ſont chargez d'éclairer les Peuples, ou qui ſe trouvent dans la neceſſité de ſoutenir les droits

de la Religion, c'eſt un devoir indiſpenſable de joindre le raiſonnement au ſentiment. Le Juif reſteroit toujours Juif, le Proteſtant toujours Proteſtant, s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'eſt pas une excuſe legitime de l'égarement, & c'eſt ce qui impoſe à l'infidele, à l'incrédule, & au Chrétien égaré la neceſſité de ſe départir de leurs préjugez, de s'inſtruire de bonne foi, & de ſe laiſſer convaincre.

Plaignons ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons perdu d'excellens ſujets, dont le zele & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chrétienne, & qui n'ont pas eu la force de reſiſter aux nouveautez qui ont partagé l'Europe depuis deux ſiecles. Abadie, ſon nom fait ſon éloge, Abadie qui avoit tant de feu pour la cauſe commune, & qui a ſi bien connu l'excellence du Chriſtianiſme, nous eſt pourtant échappé. Funeſtes préjugez, progrès fatal de l'hereſie, quels ravages n'avez-vous pas faits en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans tout le Nord? L'Arianiſme n'en fit *pas plus* dans tout l'Orient. Dès qu'une *fois les paſſions* des Princes ſe trou-

vent flattez par le dogme impoſteur des pervers, ils épouſent l'erreur, ils la protegent, leurs Sujets les imitent, & des veritez profeſſées unanimement pendant quinze ſiécles; & confirmées par tous les Conciles, ont moins de force pour ramener les hommes dans la voye, que le menſonge n'en a trouvé tout a coup pour les plonger dans le précipice. Pourquoi cela? Dès que le cœur eſt corrompu, la verité ne peut preſque plus rien ſur l'eſprit.

On ne trouvera point dans ſix Conſiſtoires de Luthériens le même dogme rendu ou entendu de même façon; ils ne ſont point encore convenus entre eux, ni de ce qu'ils croyent, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Luthérien & le Calviniſte qui different entre eux, pour le moins autant que l'un & l'autre different de nous, ſe ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réuniſſent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere, & font contre elle une ligue offenſive & défenſive avec ſes ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens *concluans*, cette ſeule affectation des *Proteſtans*, de réunir leurs armes con-

tre nous me démontreroit le ſentiment qu'ils ont de notre ſupériorité & de leur foibleſſe. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais ſervi qu'à manifeſter ſon excellence.

Avec gens qui ont de l'eſprit & même de la politeſſe, parlez peu de dogme ſi votre miniſtere ne l'exige pas : on commence par s'échauffer, bientôt on ne raiſonne plus. Heureux même même ſi l'aigreur ne ſuccede pas à la politeſſe ! Irez-vous demander aux Proteſtans ſi leurs peres n'ont pas crû pendant quinze ſiecles ce que nous croïons & dans le même ſens que nous le croïons : quelle étoit la vocation & la miſſion de ces deux Prophétes qui ſont venus pour nous reformer ! Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il eſt neceſſaire de conclure que l'un de ces deux hommes qui ont débité des préceptes tout differens ſur les mêmes points, ait erré ? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bien-tôt d'homme ſéditieux ou de viſionnaire.

Je ne combattrai point ici tour à tout le Luthérien & le Calviniſte, la controverſe n'entre point dans mon *plan*. D'ailleurs ne voulons-nous pas

tous le ſalut des uns & des autres ? La reprobation des damnez ajoute-t-elle quelque choſe à la félicité des Elûs ? Et que nous donne-t-on pour dire ce que nous diſons ? Pour moi je me croirois fort obligé à un Muſulman, à un Juif, à un Proteſtant qui me démontreroit que ſa Religion eſt plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon ſalut. J'épouſerai le dogme de celui qui aura ſçû me convaincre, & je ſuis prêt de me laiſſer inſtruire : mais juſqu'à ce que je ſois autrement convaincu que je ne le ſuis, je reſterai, s'il plaît à Dieu, comme tous mes peres dans la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & je ſuis très-perſuadé que notre foi conduira le monde juſqu'à la conſommation des ſiécles. Enfin je dois faire un homme de bien : un homme de bien doit pratiquer ſa Religion ; pour la pratiquer il faut la ſçavoir. Je dis donc à tous les Proteſtans ou réunis, ou diviſez, ou ſubdiviſez, quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui ſubſiſtent, vous *m'ôtez* des moyens de ſalut & vous *ne me* reformez pas. Quand vous niez

la réalité dans le Sacrement de nos Autels, ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaiſie, non-ſeulement vous vous privez du ſecours le plus puiſſant que JESUS-CHRIST nous ait laiſſé, ou vous l'affoibliſſez; mais vous attentez encore à ſa toute-puiſſance. Vous ne concevez pas la tranſſubſtantion; mais concevez-vous votre *impanation*? Concevez-vous le flux & le reflux de la mer? vous concevez-vous vous-même? D'ailleurs la Foi n'eſt-elle pas une profeſſion de croire ce qu'on ne ſçauroit comprendre; & les parties du Myſtere que vous recevez ſi differemment, les concevez-vous? Mais il y a plus; il eſt phiſiquement impoſſible que je peche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte ſacré: me conviendroit-il d'y apporter des reſtrictions & des modifications? La preſence réelle ne m'inſpire-t-elle pas plus de reſpect & plus d'amour? Ma façon de croire eſt donc la plus reſpectueuſe & la plus tendre pour Dieu, & pour moi la plus judicieuſe & la plus utile. Ma foi ſoumet mon eſprit, la participation au Myſtere *remplit* mon cœur; & Dieu ne demande qu'amour & obéïſſance.

Je continue, & je leur dis : Vous voulez bien me diſpenſer de la Confeſſion auriculaire : il faut convenir que de la part d'un reformateur le procedé eſt obligeant : mais je ne puis profiter de cette indulgence, le texte s'y oppoſe en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuſe attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes, la honte d'y retomber, une proteſtation ſincere de ne les plus commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en meriter le pardon. De-là l'horreur du peché & la crainte de Dieu, tous moyens de converſion qui me ſont abſolument neceſſaires ; cependant vous me les ſupprimez en me reformant. Tous les points de controverſe des Réformateurs ſont de cette qualité, encore ai-je choiſi les plus forts. Ils ont pourtant des ſectateurs.

Dans preſque toutes les maiſons on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jeſus Chriſt dans ma chambre. En bonne foi, Dieu *peut-il* en juger ainſi ? Pour ſuppoſer *qu'il le* trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Ver-

be, ſans quoi la propoſition ne peut pas être reçûe par un homme de bon ſens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, mort & reſſuſcité, le Pere peut-il s'offenſer de ce que j'aime à voir ſouvent l'objet de ma foi, & que je reclame la médiation de ſon fils, la toute-puiſſance ſuppliante de la ſainte Vierge & l'interceſſion des Saints ? Croira-t-il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous ſçavons être ſes élûs, ſes favoris, les participans de ſa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ſes créatures ? En tout païs ne reſpecte-t-on pas infiniment le ſang des Souverains; n'honore-t-on pas leurs Miniſtres; ne reclame-t-on pas leur bienveillance & leur entremiſe auprès du Maître ? Il faut en convenir, toutes ces chicannes font pitié.

Je ſçai que rien n'eſt plus précieux, mais que rien n'eſt ſi rare que de mourir vieux avec l'innocence baptiſmale : je ſçais auſſi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime; divers crimes, *divers châtimens*; cette regle d'équité *eſt obſervée* dans tous les coins du

monde. Sur cette regle ſouverainement ſage, l'Egliſe toujours infaillible, croit le purgatoire. O quel ſcandale pour les Novateurs ! mais cet article de ma croyance eſt-il nouveau, eſt-il attentatoire à quelque attribut de Dieu ? & n'eſt-il pas infiniment conſolant pour une pauvre creature, qui ayant toujours vêcu en bute aux tentations & aux foibleſſes, a le bonheur de mourir chrétiennement ? Eſt-ce donc pour me jetter dans le deſeſpoir qu'on n'admet point le Purgatoire, & qu'on refuſe des prieres aux morts ? Que Dieu gagnera-t-il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la ſanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette déciſion ſans replique. La Religion infailliblement la meilleure eſt celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de converſion plus sûrs, & des reſſources de ſalut plus efficaces ; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulieres, & qui nous inſpire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu. Si à cette idée j'ajoute une reflexion ſur l'établiſſement

miraculeux, ſur la perpétuité, ſur l'univerſalité, & ſur la ſageſſe de ma Religion, je doute que quelqu'un oſe & puiſſe tête levée me propoſer des doutes ſur ſon excellence.

J'ai dit univerſalité, parce que le petit nombre ne fait pas d'exception; mais mon ſujet m'entraîne, & j'avoue que la matiere me plait. J'en dis trop pour ceux qui croient, & trop auſſi pour ceux que la ſeule crainte d'être obligé de vivre mieux a déterminez à ne croire jamais. Je finis donc le raiſonnement par un ſentiment. Dieu ayant déterminé de meſurer ſa juſtice ſur l'abus que nous avons fait de ſa miſericorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de ſalut de toute eſpece, & je l'offenſe tous les jours. Que de miſericorde de ſa part, & quel abus de la mienne! S'il eſt auſſi ſévére au jour de ſes vengeances qu'il eſt miſéricordieux pendant mon exil, combien ne dois-je pas redouter ſa juſtice? Cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la conſternation & dans une eſpece de deſeſpoir. Mais *Dieu qui a tout prévû nous a fait une loi de l'eſpérance*, & cette loi nous

ſoutient : il fait plus, il nous apprend lui-même à déſarmer ſa colere. Reparez les déſordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédule, eſſayez-en pendant ſix mois ; ſi après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrétien, je vous permets l'Athéiſme. O que cette attention, que cette derniere marque de bienveillance de la part d'un Dieu ſi ſouvent offenſé, eſt ſelon moi une admirable preuve de l'excellence de ma Religion !

Le Pere Cheminais a eu raiſon de dire que les plus juſtes d'entre nous ſont les moins coupables : En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la perſeverance au peché. Chaque penchant au mal à ſes prétextes, & nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'eſt un impoſteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la juſtice nous découvre toujours les nôtres. Ne ſoyons pas aſſez ſots pour en tirer vanité, ce ſeroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous ſommes forcez de convenir qu'il eſt juſte d'expier nos fautes, c'eſt même s'élever au deſſus d'elles que de les avouer avec

courage pour les réparer, & ſouvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions : c'eſt-là le miracle de la pénitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeuneſſe, mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'eſt point un obſtacle à la converſion. A meſure que vous avancerez, ſongez qu'il eſt de la prudence d'un homme ſage d'apporter le remede au ſecond mal quand il n'en reſte plus pour le premier, & à tout âge, en tout état, ſauvez-vous par les bonnes œuvres.

Vous ſçavez comme moi, & c'eſt encore une délicateſſe de notre Langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne ſont pas termes ſinonimes. Une bonne œuvre eſt toujours neceſſairement une bonne action, & une bonne action n'eſt pas toujours abſolument une bonne œuvre ; l'une eſt du reſſort de l'honnête homme ; l'autre eſt du reſſort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté ajoutez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'eſprit fait moins de fautes que le cœur ; mais il eſt toujours vrai qu'il échappe à l'un & à l'autre une infinité de foibleſſes & d'égare-

mens. Faiſons entrer de bonnes œuvres en compenſation : ſerions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un remede auſſi facile & auſſi sûr ? Un grand homme croioit n'avoir point vêcu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à perſonne ; mais en general il eſt peu d'hommes capables de faire une bonne action ſans témoins. Les actions qui ont cauſé du repentir doivent être d'une grande inſtruction : mais le repentir ne ſuffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'aveu ſincere, le tendre repentir, & la réparation exacte de nos fautes ſont les trois parties de la pénitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en eſt point de plus aiſée ni de plus meritoire que l'aumône. Dieu par une tendre condeſcendance pour notre foibleſſe offre aux riches ce moyen de ſalut qui ſupplée en quelque façon au peu d'uſage qu'ils font des choſes ſaintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des ſaintes lectures, & de la fréquentation des Sacremens, eſt le don des parfaits. Une funeſte crainte de ſe trop gêner ſi l'on ſe tour-

noit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui ? Il veut bien recevoir l'aumône par maniere de ſupplément. Il n'eſt point de ſatisfaction plus facile, tout le monde en convient : il n'en eſt pas de plus meritoire, l'Ecriture y eſt formelle, peut-être même que de cent converſions qu'on croyoit les plus difficiles & qui ſont devenues les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t-il pas une qui ne doive ſon commencement à la pratique de l'aumône.

Les richeſſes ſont les inſtrumens propres à acquerir les biens du Ciel, & elles ne paſſent point en l'autre monde ſi elles n'y ſont portées par les mains des pauvres qui ſont les avocats des riches & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain qui nous porte à faire l'aumône, eſt d'ailleurs de tous les ſentimens le plus ſage & le plus habile. Il eſt auſſi neceſſaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que meritoire dans le Chriſtianiſme pour l'Eternité.

Si j'éleve un peu mes ſentimens, ſi je penſe que la grandeur de Dieu

eſt la meſure de celle du peché ; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir negligé mon ſalut pendant ma vie : que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur ; qu'il me recommande les Pauvres avec une tendreſſe infinie : qu'ils ſont mes freres ; que leur protection auprès de Dieu peut briſer cet enchaînement de paſſions qui me tiranniſent : ſi je réunis toutes ces reflexions, pourrai-je reſter l'eſclave d'un vil interêt : & ſi elles ne me touchent point, à quoi dois-je m'attendre ?

En bonne politique on doit faire du bien à ſes amis & à ſes ennemis, pour conſerver les uns & pour acquerir les autres. M. de Leſdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domeſtiques dont il n'avoit pas beſoin, que parce que tous avoient beſoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces qu'à les meriter, & la générosité croit toujours devoir ce qu'elle donne : mais quand un homme attent quelque retour vers lui du bien qu'il fait, c'eſt n'eſt plus libéralité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'interêt a voulu introduire dans les graces : c'eſt ici le prodige de l'aumone,

le motif de l'interêt perſonnel qui nous porte à la faire, eſt ſaint, le trafic eſt utile & glorieux; & l'uſure, ce vice ſi honteux, ſe feroit canoniſer ſi elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vûe de l'éternité.

Puiſque l'interêt eſt l'unique reſſort qui met les hommes en mouvement: qu'il tire ſa ſource de l'amour que nous avons pour nous-mêmes; que toutes les vertus ſe perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer; puiſqu'enfin l'interêt à qui on reproche d'aveugler les uns, eſt tout ce qui fait la lumiere des autres; laiſſons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais interêts. Aimons-nous comme il faut; & nous ſentirons que rien n'eſt ſi lucratif que l'aumône.

Non-ſeulement l'aumône eſt un sûr moyen de racheter nos pechez, comme l'Evangile en fait foi; elle a encore le don de nous procurer des graces, & de nous rapprocher de Dieu. Il n'eſt point d'homme au monde qui, s'il eſt homme de bien, n'en devienne meilleur, qui, s'il eſt dans le deſordre, n'ait de tems en tems un deſir vif de ſe convertir quand il trouve du plaiſir

à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juſte & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné; & ſi par impoſſible il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône? Heureux celui qui fait l'aumône; malheureux celui, qui parce qu'il la fait, ſe croit diſpenſé de prier.

Il eſt peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en eſt peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs légitimes de la priere; rendre grace à Dieu de ſa bonté, ou lui repreſenter nos maux pour obtenir qu'il les ſoulage. C'eſt ſouvent par miſéricorde que Dieu refuſe de nous exaucer ſur de certaines choſes que nous lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous eſt convenable pour notre ſalut. La priere eſt une union du cœur à Dieu; elle eſt dans la vie chrétienne ce que la reſpiration eſt dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas ſur la neceſſité de prier, il n'eſt point de maiſon où l'on n'inſpire aux enfans ce devoir par préference, même à tout ce qui regarde les beſoins de la vie: mais je ne puis trop admirer la bonté de Dieu qui ſemble avoir attaché de grandes graces à

l'obſervance exacte de petites regles qu'on s'eſt impoſées ſoi-même dans ſes jeunes ans ; tems fortuné où la bonne éducation tenoit le cœur fermé au poiſon du ſiécle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers dont ils ne pouvoient ſe tirer ſans miracle, ils avoient dû leur ſalut à la régularité avec laquelle ils récitoient depuis leur enfance quelques prieres dont ils faiſoient la nourriture de leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris ! toute la Loi s'y trouve. Un *Miſerere* récité & médité avec quelque attention, les Litanies de notre bonne Avocate, une courte lecture, mais réfléchie ; tout cela eſt bien peu de choſe, & ce peu fidélement exécuté peut infiniment ſur le cœur du Très-Haut.

Combien de gens doivent leur ſalut à un ſermon qui les a touchez, qui leur a inſpiré le goût de la priére, de la lecture, & d'une conduite ſage ! Je conviens, que quand un Moine en colere débite de pieux riens, ou qu'il farcit de galimatias une vérité fondamentale, l'eſprit ſe refuſe, & l'ame qui ne s'eſt point encore retournée vers

Dieu reſte dans ſa léthargie. La parole de Dieu n'en eſt pas moins une pierre précieuſe, mais on lui fait peu d'honneur & à nous peu de profit quand on ne la monte que ſur du cuivre. Au contraire nos pieds ſe détachent de la terre, nous nous ſentons enlever peu à peu, & nous prenons l'eſſort vers le Ciel quand les Bourdaloues & les Maſſillons nous y conduiſent. Mais preſque toujours le Prédicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuſer, non à ſe convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas reduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiere claſſe; on trouve du très-bon dans le ſecond ordre; & ſi le hazard m'expoſe à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur; j'ai recours à mon Evangile à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la ſeule qualité d'honnête homme m'impoſoit. Je fais ſervir mon eſprit de juſtice à rendre à Dieu le culte que je lui dois, & à ne point violer ſes Commandemens; ma reconnoiſſance à méditer ſes bontez, ma *généroſité* à ſecourir les pauvres, & *la modération* de mes deſirs à me détacher de tout ce qui paſſe.

Je crois l'aſſiduité à entendre la Meſſe le plus efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des Officiers Generaux en voyage, qui forcez de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perdue pour tous les biens du monde, ils ſçavoient rendre à Dieu & à Céſar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon Dieu, quelle difference de ces braves gens, de ces hommes vrais & raiſonnables qui veulent devoir à leurs ſervices la bienveillance de leur Maître, mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur : quelle difference, dis-je, de ces hommes ſages à ce tourbillon de fous qui croient que Dieu leur doit tout ; que le Roi leur doit tout, & qu'on voit impunément deshonnorer & prophaner nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Muſulman ſi la curioſité les attirant dans nos Egliſes ils y voyoient accourir un eſſain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart-d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre ; s'ils ſçavoient que le matin uſé tout entier à arranger des vains ajuſtemens, ils viennent à midi recueillir dans la maiſon de leur Dieu les fruits de leur moleſſe,

& concerter les plaiſirs du ſoir ? N'auroient-ils pas raiſon de croire que le Chriſtianiſme eſt une ſecte d'extravagans dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on adore ?

Tant d'extravagance merite d'être châtiée avec une ſévérité exemplaire ſans exception de ſexe, d'âge & de qualité ; & il eſt vrai que cet abus devenu preſque general, deshonnore à la fois la Religion, la raiſon & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reſte quelque pudeur. Grand Dieu, peut-on croire en vous ; & vous inſulter chez vous ? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, & vous ſur tout ſacrez Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénétrez-moi de plus en plus du profond reſpect que je dois à Sa Majeſté Sainte. Homme ! qui que tu ſois, réponds-moi ; ſi tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples ? Si tu es Chrétien, crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices ?

Il eſt vrai que dans preſque toutes les campagnes, on ne connoît point l'abus dont je viens de parler ; mais il s'y en commet d'autres qui ne ſcandaliſent pas moins. La plûpart des Egli-

ſes n'y ſont guéres mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien des Curez gros & gras jouiſſent des trente & quarante ans de benefices conſiderables, & penſent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel ! Les deniers du tréſor ſervent bien plus ſouvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne ſeroit-il point convenable d'impoſer à quelques Prêtres de ſçavoir lire, à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire, à tous d'être ſages, humbles & déſintereſſez ? aux Beneficiez de negliger un peu moins la maiſon du Seigneur, de faire inſtruire la jeuneſſe, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de ſévérité de la part des Supérieurs fourniroit de plus dignes miniſtres à l'Egliſe, & de meilleurs ſujets à l'Etat.

Ce n'eſt pas tout, je ne crois pas abſolument impoſſible de raſſembler dans des retraites délicieuſes la molleſſe & la dévotion. On y parle pieuſement de choſes agréables ; l'eſprit, & bien-tôt après le cœur, ont autant de part à la converſation que l'amendement des mœurs : on lit pourtant un point de *Sermon* bien chatié ; mais on boit du *Saint Laurent*, & dans un tête à tête

auſſi dangereux, le néat eſt bien près de diſtribuer ſous le manteau des abſolutions de contrebande. Mais auſſi l'abus qui ſcandaliſe donne un grand relief à la vraye vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit :

Le premier maſſepain exprés pour eux ſe fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.

L'Abbé Regnier s'eſt un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins.
Les maiſons que les conſciences,
Étendre à toutes choſes également leurs ſoins
Sous de pieuſes apparences,
Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les beſoins ?
Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'eſt miſe,
De tout le temporel ils ſe font inſpecteurs,
Tout eſt du reſſort de l'Egliſe,
Tout ſe fait par leur entremiſe
Et des roles du monde ils deviennent acteurs,
Fort mauvais Intendants, plus mauvais Directeurs.
Qu'à défendre la Comédie
Ils témoignent un zéle ardent,
C'eſt bien fait quand elle eſt trop libre & *trop hardie.*
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joue en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit :

Vous qui ſçavez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre
Arrachez la poutre du vôtre
C'eſt là votre premier devoir.
Mais quoi tout Hipocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un feſtu ?
Dans les devots tout eſt vertu ,
Dans les autres gens tout eſt crime.

Combien de femmes ont tout enſemble un Confeſſeur & un Directeur ? en ſont-elles plus complaiſantes pour leurs maris , plus attentives à l'éducation & à l'établiſſement de leurs enfans ? non, il s'agit ſeulement d'obtenir un brevet de dévote. Le Confeſſeur en minute les proviſions , & le Directeur y met le ſceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent benignement comme les épices d'un compte de fadaiſes reviſez à la correction.

La ſimplicité Evangelique n'admet point toutes ces *ſimagrées*, rien n'eſt ſi ſaint que la Religion Chrétienne ; mais ſa ſainteté même en rend l'abus plus pernicieux, *corruptio optimi peſſima*, Une femme vraiment pieuſe qui connoît ſes devoirs & & qui aime à les remplir ſçait l'uſage qu'elle doit faire du tems & ne perd point des matinées

entieres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaiſon d'un cœur contrit & humilié à ce ſcelerat qui s'accuſoit d'avoir tué une puce avec trop de colere ? Quelle comparaiſon d'un ſeul verſet de David bien médité à ces converſations inutiles dont je parle. Pour décider ſi elles ne ſont pas plus dangereuſes qu'édifiantes, on peut s'en rapporter au ſentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on eſt édifié quand on voit une Belle
Aſſiſe auprès d'un Moine au fond d'une Chappelle.
Bon Dieu, qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur !
Mais Satan & la chair ne leur font ils point peur ?
Non, la chair devient morte & Satan eſt trop bête
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête à tête :
Cependant ſi l'on croit ce qu'en dit un devot
La chair ſe reſſuſcite, & Satan n'eſt pas ſot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fauſſe idée que nous nous faiſons de la plûpart des choſes, produit d'étranges préjugez. Propoſez aux mondains l'uſage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la ſurerogation des par-

faits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penſer, refléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaiſir; conſulter & déliberer ſur la fin & ſur les moyens; tout cela s'appelle méditer. Combien d'extravagances nous ſaiſiroient d'étonnement, ſi comme on déploye une piéce d'étoffe on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obſedé de quelque paſſion vive! Une coquette ne met pas plus de tems à ranger ſes mouches, ni une fauſſe dévote à tromper ſon mari, qu'un étourdi à méditer une ſotiſe, ou à compoſer une mode nouvelle. Méditons autant qu'il méditent, mais méditons plus ſagement; que la ſageſſe nous conduiſe dans toutes nos vûes, & que de ſolides reflexions nous ramenent à la prudence chrétienne. Commençons par nous connoître, & ſentons ce que nous ſommes. Qu'eſt-ce après tout que cette grandeur qui m'éblouiſſoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaiſirs qui me ſéduiſoient! Qu'eſt-ce que l'homme pris dans ſon néant; mais que n'eſt point l'homme raproché de Dieu! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes une matiere

ſuffiſante à méditer toute la vie.

Rien n'eſt plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon uſage de ſon eſprit ; & de cette importance je tire la neceſſité de la méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien penſer, je m'apperçois tout d'un coup que l'homme n'eſt pas fait pour ſe meubler la cervelle de vaudevilles, & pour paſſer le tiers de ſa vie à noüer des rubans. Par-là je racourcis le tems de la bagatelle, & c'eſt le premier fruit de la reflexion. Delà je paſſe à de plus grands objets. Le tuteur qui déſole ſon pupile, le préteur uſuraire, l'homme dur, le fâquin qui fait le fier, le voiſin qui fait le tiran, tous caractéres qui me font horreur. Les voyes égarées de la plûpart des hommes m'apprennent à tenir une autre route, enfin je penſe que le pélérinage eſt court, je porte mes vûes ſur l'avenir, & je les éleve juſqu'à Dieu. Alors mon eſprit m'aprend que Dieu ſeul eſt infiniment aimable, & mon cœur ſent qu'on ne peut aſſez l'aimer. Voilà à peu près quelles ſont les eſpeces & les degrez *de méditations* de l'honnête homme *& de l'homme* de bien.

Je vous ai fait connoître, combien il eſt utile à l'honnête homme de ſçavoir vivre ſeul. Deux moyens à l'homme ſage de mettre ſa ſolitude à profit, la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation. C'eſt à ceux qui entendent le langage de la ſpiritualité à vous apprendre à méditer chrétiennement. Moi qui ne ſçai que bégayer ſur cette matiere, je vous dis tout uniment que la méditation eſt un des plus sûrs moyens de ſanctifier notre loiſir. Quand nous avons appris à fixer notre eſprit ſur les véritez chrétiennes, ſur les attributs de Dieu, ſur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de penſées vaines & vagues, ſouvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaiſſeau battu d'une tempête affreuſe roulant au gré des flots irritez à la lueur des éclairs, n'eſt pas plus agité que le petit génie qui ſe prête à toutes ſes frénefies, & à toutes ſes fureurs: Au contraire, le vaiſſeau qui n'eſt pouſſé que par les doux zéphirs, vogue légérement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'eſprit revenu de la folie & devenu bon, ſçait méditer utilement, &

apprend à conjurer l'orage de ſes paſſions ; il parvient à la moderation des deſirs, dont je vous ai tant parlé ; & goûte enfin cette paix interieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui penſe, il ne faut ni matieres preſcrites, ni formulaire de méditations ; chaque trait de l'Evangile, chaque verſet des Pſeaumes, chaque période d'un livre de pieté, chaque priere de l'Egliſe lui fourniſſent des ſujets inépuiſables. Puis-je entendre chanter *quis ſicut Deus noſter*, ſans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu. Si je lis de toutes les choſes de la terre, *& mutabuntur*, je ne tarde guéres à les mépriſer ; & je trouve le motif d'un attachement bien plus ſolide dans le *tu autem idem ipſe es* qui ſuit. Voilà des traits bien communs ; ils ont pourtant une douceur & une élevation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La méditation eſt encore d'un ſecours merveilleux quand nous ſommes aſſiegez ſans le vouloir, d'un monde qui nous diſtrait de nos exercices ordinaires, ou forcez de voyager en des lieux & en des tems qui rendent aſſez difficile

ficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous ces cas nous avons la reſſource du recueillement intérieur, une petite élevation de cœur à Dieu peut corriger le poiſon d'une partie de plaiſir; & l'habitude de réflechir ſur nos devoirs nous apprend à dédommager la pieté du tems & des ſoins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de reſſembler à certains contemplatifs qui compoſent deux claſſes de faux Dévots d'une autre eſpece que les Hipocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation peut nourrir la pareſſe des uns & l'orgueil des autres. Les premiers ſe croient quittes de tout, quand ils ont rêvés deux heures ſans ſavoir à quoi; ils approchent des Quiétiſtes. Cependant ceux qui ſe contentent de dire Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action; toute piété inactive eſt une chimere, c'eſt un Fanatiſme. La pareſſe ne ſeroit pas un vice capital, ſi l'on pouvoit ſe ſauver en n'agiſſant pas. Les ſeconds, plus flattés de l'approbation publique que pénétrés de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air impoſant, &

d'un ton de ſupériorité, ils font ſuperbement les Evangeliſtes, & contens de fronder tout le genre humain ils s'embarraſſent peu de ſe corriger eux-mêmes, parce qu'ils ſe croyent des Saints. Mais que ſont-ils dans le vrai ? des ſuperbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les méditations les moins diſtraites & les plus touchantes ſont peu méritoires ; ſi elles ne produiſent l'amendement des mœurs. Qu'une femme de mauvaiſe humeur, d'ailleurs ſage & rangée, paſſe à contre-tems tout le matin à l'Egliſe, qu'elle médite quatre heures par jour ; en un mot, qu'elle ſoit la *Devote* de profeſſion dont je viens de parler, on la croira femme de bien Moi je la crois une folle qui néglige l'eſſentiel de ſon état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'eſt là le véritable eſprit de la Religion. Donc bien étudier ſes devoirs, & ſe bien étudier ſoi-même eſt la plus importante de toutes les méditations.

Le plus grand fruit que nous puiſſions tirer de la connoiſſance de nous-mêmes, c'eſt de ſentir la ſottiſe de notre *orgueil* par le dénombrement de nos *miſeres* : En effet, que ſommes-nous

tous ; pour nous tant élever au-deſſus les uns des autres ? La haute naiſſance, la grande fortune, les dignités ? les talens ; ſont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart d'heure. La ſeule bonne qualité de l'homme, c'eſt d'être homme. Les diſtinctions dont l'amour propre nous amuſe, ne ſont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination ; ſouvent même elles deviennent l'occaſion prochaine de notre perte par la matiere qu'elles fourniſent à notre cupidité. Ne laiſſons pas de les recevoir avec reconnoiſſance, & d'en joüir gracieuſement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur & le mérite nous les procurent : Mais ne croyons pas que cette jouiſſance, fut-elle de tous les avantages raſſemblés dans toute leur plénitude, puiſſe remplir l'infinité de nos deſirs. Connoiſſons mieux la grandeur de notre condition ; mais commençons par connoître nos miſeres. Tout ce qui compoſe l'homme, c'eſt un corps & une ame, un cœur & un eſprit, le corps, l'eſprit, le cœur, tous principes de miſeres. Notre ſeule ame eſt notre ſeule grandeur.

Il eſt vrai, que le corps humain eſt par l'arrangement de toutes ſes parties le plus bel édifice qui ſoit dans la nature ; c'eſt le chef-d'œuvre du Créateur : mais il lui a plû de l'aſſujettir pour le tems à des miſeres bien humiliantes. Il eſt conçû dans le peché ; enfanté dans la douleur, condamné au travail ſur le trône comme dans la cabanne, aſſiegé d'infirmitez de toute eſpece, enfin englouti par la mort.

Notre eſprit, cette partie de nous-mêmes ſi noble, qui embraſſe tout-à la fois le paſſé, le preſent, & l'avenir, qui ſaiſit dans le même inſtant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoiſſances précieuſes ; cet eſprit qui devroit faire notre plus grand luſtre, eſt préciſément ce qui fait notre plus grande confuſion ; c'eſt un fou qui nous promene à travers champs ſans ſçavoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjûgez, préventions, entêtement, ſentimens erronnés, opinions fauſſes, abſurditez infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, diſputes qui *vont juſques* à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaiſes.

Voilà le triſte uſage que nous faiſons le plus ſouvent de notre eſprit.

Pour le cœur, ah le traître! Dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, ſi la raiſon ne le tenoit à la chaîne? Toute la terre ne combleroit pas ſes deſirs: mais puiſqu'il deſire à l'infini il ſe croit donc fait pour joüir à l'infini! Cependant ce cœur fait pour s'élever juſqu'à Dieu ſe borne à deſirer infiniment ce qui eſt fini: Ainſi, changeant au gré de ſa corruption ſa deſtination naturelle, il nous tiranniſe au lieu de nous ſoutenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & ſubſtitue un arpent de vigne ou une feuille de parchemin à une éternité de gloire. O! homme créé à l'image de ton Créateur, reveilles-toi, éleves-toi, tu n'es pas fait pour ramper; ſens tes vrais interêts, connois ta dignité. Ton ame eſt immortelle.

Toutes les miſéres qui nous environnent & dont nous ſommes comme pêtris étoient bien connues de David. Il ſentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un eſprit droit; mais que la conviction & le ſentiment de tous nos maux, ſi propres à réprimer notre orgueil & à *nous* redreſſer dans nos voyes, ne *nous jettent* pas dans le découragement

& dans la défaillance. Ramenons notre eſprit à l'idée de notre immortalité, raportons-y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la diſtinction de ſon Etre compte pour peu de choſe la peine ou le plaiſir qui paſſe. Tout ce qui perit peut l'amuſer un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-deſſus des objets qui frappent les ſens, elle ne ſe livre qu'à ce qui eſt immortel comme elle, & ne va point ſuppoſer follement de vraye gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'eſt point proportionné à ſa nature, elle meſure ſes vûes ſur ſa propre excellence, & ſe croiroit trop reſſerrée ſi l'on bornoit ſa jouiſſance à la poſſeſſion de tout l'univers. Pourquoi? rien de plus commun que cet axiome, c'eſt que du fini à l'infini il n'y a ni comparaiſon ni proportion.

Si quelque mauvais plaiſant, repaſſant dans ſa tête ce que j'ai dit des plaiſirs, le trouvoit incompatible avec cette morale; j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû ſentir dans tous mes Chapitres. *Mon deſſein*, toujours ſuivi dans *mes conſeils*, eſt d'aprendre aux jeu-

nes gens deſtinés au monde le ſecret d'allier les plaiſirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on ſe réjouiſſe à tout âge; mais je veux que le divertiſſement ſoit honnête, & qu'on ne s'en laiſſe pas trop poſſeder; de même, je veux qu'on s'attache par préference à la grande affaire du ſalut; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deſerts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux ames privilegiées. Reſtons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui ſont convenables à notre condition; mais vivons en hommes polis & délicats, en hommes raiſonnables & en Chrétiens: ne ſoyons, ni étourdis, ni féroces; ceſſons d'être injuſtes, devenons charitables; & ſi c'eſt en trop demander, du moins que les hommes ſoient humains: en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il eſt, mettons chaque choſe à ſa place; donnons-lui ſa vraie valeur, & ne ſacrifions pas la gloire & les interêts d'une ame immortelle aux extravagances ou aux emportemens d'un corps qui périra bientôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la ſotiſe de mon orgueil, que la

certitude que je périrai bientôt ; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ſes attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais ? Le grand deſſein de Dieu dans toute la Religion eſt d'humilier notre eſprit, & de détacher notre cœur ; nous ſommes créés à cette condition, & le marché eſt-il ſi mauvais pour nous ? Ne nous reſte-t'il pas mille & mille bonnes choſes pour le tems, n'attendons-nous pas un avenir ſuperbe ; & ſi nous étions les maîtres de notre deſtinée, préfererions-nous le non-être à notre état parce que l'eſprit & le cœur ſont aſſujettis à des régles ? Mon Dieu qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vûes ſur nous, qu'il eſt doux d'être bien conduits, & que nous ſommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres ! Orgueilleux tu périras, humilies-toi : mais ton ame eſt immortelle, convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'eſprit, & je crois encore qu'indépendamment du mépris que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plûpart *des orgueilleux* ſont par eux-mêmes *les plus* mépriſables de tous les

hommes. Il en eſt pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer ; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualitez, ils ſont utiles à la République, ils approchent des grands Hommes. La gloire ou la juſtice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le ſot orgueil eſt venu développer leur petiteſſe ; on s'eſt apperçu qu'un peu de fumée leur ſuffiſoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu & de penſer à leur fin derniere, ils bornoient leurs vûes à l'approbation du monde, qu'ils ne ſongeoient qu'à fixer en leur faveur l'admiration publique : mais tout à-coup on voit tomber & ſe réduire en poudre tout cet échafaudage d'orgueil ſur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands. Ce poiſon eſt bien ſubtil ; ſi vous avez lieu de le craindre, uſez promptement de deux préſervatifs que vous fourniſſent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualitez oppoſez un de vos défauts, pour cela connoiſſez-vous bien, & comptez juſte. La ſouſtraction étant faite, il ne reſtera guéres de matiere à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous approprier les dons d'en haut & de ne

raporter qu'à vous le peu de bien qui eſt en vous ; ſi tout le ridicule qui eſt inſéparable de l'orgueil faſtueux ne peut vous en guérir, répétez cent & cent fois après David : *ipſe fecit nos, non ipſi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous ſeul le peu que je vaux ; je ne ſuis point l'auteur de mes talens, vous me les avez conſiez : malheur a moi ſi j'en abuſe. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en eſt dûe : *Non nobis Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.*

Parvenir à une élevation ſans bornes & ſans fin par la voye de l'humilité chrétienne ; parvenir à la jouiſſance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire de biens périſſables, ce ſont les deux miſteres du ſalut pour le cœur & pour l'eſprit ; voilà tout le ſiſtême de la Religion. Humilions donc notre eſprit à la conſidération de toutes nos miſeres, élevons notre cœur au-deſſus de ce qui paſſe, à la conſidération de notre immortalité.

Mais quoi ! vous m'écoutez ſans m'entendre, vous me liſez, & vous *reſtez dur*, le monde vous enſorcelle *encore*, & livré à toutes les fadaiſes

de la vie vous traitez mes principes de chimeres & mes conſeils de viſions ? Cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont paſſé ſous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Profeſſeurs publics d'incrédulité. Ils avoient aſſurément tout le ſçavoir du monde & l'éloquence la plus inſinuante : auſſi ont-ils fait d'aſſez bons Ecoliers. Mais, aux approches de la mort, qu'eſt devenue leur Philoſophie payenne ? J'ai eu la conſolation de les voir déteſter leur morale impie ; & les yeux baignez de larmes, reclamer tendrement la miſericorde du Dieu, dont ils avoient ſi long-tems & ſi follement affecté de mépriſer la juſtice. Ne faiſons point ſottement les eſprits forts ſur une matiere auſſi déciſive, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne déſavoue à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétendue force d'eſprit. Mais, que dis-je, ce n'eſt pas force d'eſprit, c'eſt foibleſſe de cœur ! Prenons le parti le plus sûr, raiſonnons dés-aujourd'hui comme nous voudrions bien raiſonner quand nous nous trouverons ſeul à ſeul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes &

impies ne me conduiſent jamais à débiter *dans la Chaire de peſte* la morale du Démon.

Je mourrai. Quelle foule de réflexions dans la néceſſité de mourir ! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort eſt le plus commun & le plus inévitable de tous les évenemens ; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confeſſeur habile pour nous y préparer ? Je crois en deviner la raiſon. On dit du matin au ſoir aux enfans, apprenez à vivre ; on ne leur dit jamais apprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame des Houlieres pour la derniere fois. La femme forte peut en toute occaſion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne ſçais ſi nos plus grands Orateurs ont des traits ſur la mort auſſi pathétiques que les maximes ſuivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il apprehende
Quand il dit qu'elle le ſurprend !
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueil ſe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il *meure.*

Il périt en détail imperceptiblement
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

Cette premiere reflexion nous avertit que nous mourons tous les jours ? mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'eſt l'objet de la ſeconde maxime.

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche regarde-la ſans changer de viſage,
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

Meditons donc ſans ceſſe la néceſſité de mourir; *ſtatutum eſt*: & pour nous y préparer connoiſſons le peu de valeur de toutes les choſes créées. En effet nous voyons tomber à chaque inſtant quelque choſe de nous, & preſque tout ce qui nous environne. Il ſemble que le monde ſe renouvelle tous les cinquante ans & à cinquante ans nous ne retrouvons preſque plus perſonne de tous ceux dont le commerce nous flattoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages & quelque partie de nous-mêmes, nous ſommes expoſez à une infinité d'infirmitez & de malheurs; & malgré ces

te experience journaliere ſi propre à nous détacher de la vie, nous ne voulons point apprendre à la quitter. Accoutumez à ne regarder la mort que dans le lointain, il ſemble quand il faut nous y exhorter qu'on nous annonce un prodige. Ne cherchons point ailleurs la ſource de tous les égaremens de notre eſprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je ſuis perſuadé que la méditation de la mort eſt ce qui peut le plus ſur le cœur de l'homme. S'il penſoit à mourir d'auſſi bonne heure & avec la même attention qu'il penſe à vivre, il raiſonneroit plus juſte & ſe conduiroit mieux.

Prévenu dans ma tendre jeuneſſe de ce préjugé ſi faux, ſi funeſte, & pourtant preſque general, que cinquante ou ſoixante ans de vie étoient une eſpece d'éternité; ſemblable aux enfans qui regardent une piſtole comme une fortune inépuiſable, je croïois que l'homme raiſonnable ne pouvoit faire un meilleur uſage du tems que d'en employer la premiere moitié à apprendre à vivre, & la derniere à apprendre à mourir. Détrompé par ma propre experience, je jette les yeux ſur ces *cinquante ans* que je croïois éternels,

je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette ſeule raiſon de la rapidité du tems me fait ſentir que la ſcience de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'eſprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, ſongez à votre famille, tout cela eſt dans l'ordre; ce ſont les Loix, ou l'uſage local de la petite Bourgade par où vous paſſez. Mais bien-tôt vous habiterez un autre hemiſphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commiſſion confiée à vos ſoins; rempliſſez-en les devoirs, recueillez-en les fruits: mais ſongez qu'elle peut être revoquée à tous les momens du jour; & que l'arrêt de votre mort eſt irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir: On ne peut étudier aſſez-tôt ni trop long-tems la ſeule ſcience qui peut ſervir toujours.

La plûpart des hommes qu'on croïoit forts montrent toute leur foibleſſe à l'heure de la mort. Je ſçai, & je voudrois ſentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu eſt ſalutaire; mais ſouvent cette crainte eſt un

beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procéde toujours du déréglement des mœurs ; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq il faudra être jugé, le compte en ſera plus long & plus difficile. Plus d'occaſions, donc plus de pechez, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le ſacrifice de la vie dans le tems même que nous ne ſçaurions la retenir ne laiſſe pas d'être méritoire, ſans quoi la réſignation ne ſeroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu ; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie ? & ce trop d'attache à la vie, eſt tout-à-la-fois le vice du cœur & de l'eſprit. Combien de gens pour qui elle eſt onereuſe ! des infirmités continuelles, de grands malheurs, des iniquités criantes, une extrême vieilleſſe, mais ſur-tout le deſir ſincere de ne plus offenſer Dieu, tout cela devroit bien nous en détacher.

La mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois & ſe fait ſentir tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de *l'apprehender* que de la ſouffrir. Il n'y *a pour l'homme* que trois évenemens, *naître*, vivre & mourir. Il ne ſe ſent

pas naître, il oublie à vivre, & il ſouffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie, ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté que pour les voir changer inviolablement & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainſi le jouet des biens & des maux, l'on ne ſçauroit guéres à quoi ſe réſoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choiſir, & la mort qu'elle nous rend neceſſaire eſt encore adoucie par la Religion.

Quand je penſe à une foule de malheurs réunis & compliqués que la prudence ne ſçauroit prévoir & que l'honneur ne devroit pas craindre, je ne comprens pas qu'on puiſſe tant aimer la vie ; mais une triſte experience nous apprend tous les jours que la nature toute foible qu'elle eſt ne ſe rend qu'à peine. Et quand enfin la Religion & la raiſon réuniſſent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte *des jugemens de Dieu* vient à ſon ſecours. Cette crainte eſt bien fondée,

j'en conviens, mais trop ſouvent elle ne ſert que de prétexte à cacher celle qu'on a de ceſſer de vivre.

Les jugemens de Dieu ſont bien formidables, mais auſſi ſa miſericorde eſt infinie. Tous les jours j'entends chanter *Deus omnipotens*, mais à côté d'*omnipotens* je trouve toujours *miſericors*, toujours *veniæ largitor*, toujours *humanæ ſalutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'eſt que nous la perdrons; donc ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de s'attendre à la perdre: cependant perſonne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation que d'une foibleſſe naturelle. On méne les enfans à une inhumation comme à un ſpectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere apprendroit-elle à ſon fils le grand art de bien mourir? cette ſeule idée la feroit mourir elle-même. Le pere, de ſon côté, ne lui remplit l'eſprit & le cœur que de vûes pour le monde. Pavillon à

faire, Parc à étendre, Terres voiſines à acquerir, Charge, Regiment, alliance, tout cela ſe repete cent & cent fois par jour, & pas un petit mot ſur la mort. La leçon eſt ſoutenue de l'exemple. De là, un attachement démeſuré aux choſes de la vie, & pas la moindre reflexion ſur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans eſt diamétralement oppoſée à la raiſon.

Au lieu qu'avec un ſoin fidele
On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans,
Pour porter des fruits dignes d'elle.
On la remplit d'illuſions,
De dangereuſes paſſions,
D'eſperances, de craintes vaines,
Et . . . . .

Cependant, ce pere meurt avec un *in-folio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la ſucceſſion, ne ſonge qu'à la recueillir toute entiere; il ſe débarraſſe le plûtôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre; un retour ſerieux ſur le même ſort qui l'attend, un ſouvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop, il ſecoue ſa douleur prête à tomber d'elle-même, & bientôt le *Te Deum* ſuccede au *De profundis*. Ce ſont de

ces heritiers avides & ingrats dont Boileau dit :

Qu'ils ſe font conſoler du ſujet de leur joye.

J'ai déja dit que les premieres impreſſions ne s'effacent jamais. Un pere croit s'éterniſer dans ſa poſterité en y ſubſtituant trop d'attachement pour ce qui paſſe & trop peu pour l'Eternité; mais ſera-t-il tems de ramener votre fils à la vertu par la conſideration de ſa fin derniere, quand ſon cœur ouvert à toutes les paſſions & peut-être livré au deſordre, quand ſon âge, ſa ſanté, les ris folâtres, les vains amuſemens, & toutes les vûes mondaines dont vous avez obſedé ſon ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine ? Vous avez negligé de lui parler de la mort, & ce ſilence plus meurtrier que la mort même, devient la cauſe premiere de ſa perte. Cette obmiſſion perpétue dans preſque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a ſur l'avenir, & a bonne part à la réprobation des hommes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la neceſſité, de la préparation, & des ſuites de la mort ; prévenez-les par préference à

tout ſur la grande affaire du ſalut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

Je dis plus, quand par impoſſible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne ſeroient pas ſi précieux qu'une bonne mort. Cette propoſition n'eſt point un paradoxe, toutes les grandes paſſions me fourniſſent de quoi la prouver. Repreſentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois eſclaves de leurs deſirs, Le premier, par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquillité interieure, & meurt deſeſperé préciſément parce qu'il ne verra point la premiere promotion. Le ſecond occupé toute ſa vie à ſatisfaire & à cacher ſa turpitude ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de ſon attachement. Et quelle eſt la ſituation de l'avare, quand il va ſe ſéparer de ſon coffre fort? Tous trois ſe ſont dit au fond de leur cœur il n'y a point de Dieu, auſſi n'en connoiſſent-ils pas d'autre que leur paſſion; & voilà mon hipotheſe? L'un formoit des projets de grandeurs; l'autre méditoit une partie de débauche; & le troiſiéme ca-

chetoit le dernier ſac de mille francs, quand la mort envelopée d'une fiévre maligne s'eſt gliſſée dans leur chambre. Des regrets cuiſans & inutiles ſont les ſeuls préludes du dernier ſoupir ; & la vivacité de leur paſſion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire nous voyons mourir en paix & avec réſignation ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont ſçû reprimer leurs deſirs, qui ont ſouffert patiemment & joui modérément, qui ont ſecouru les pauvres, qui ne ſe ſont regardez que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la juſtice & de la bonté les regles fondamentales de leur conduite, & qui ont appris de bonne heure à quitter le monde. Il eſt donc vrai, que rien n'eſt plus à deſirer que de mourir de la mort des juſtes, & qu'au jour de la mort le détachement eſt plus précieux que tous les biens, puiſqu'indépendamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet inſtant, formidable il eſt vrai, mais abſolument inévitable, & qui par là même eſt pour les hommes ſans foi le plus grand de tous les maux. Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y

attendons-nous ſi peu ? Si j'ai de la religion, puis-je regarder la mort comme un mal, quand la ſeule voye de redonner à mon ame toute ſa ſplendeur eſt de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit empriſonnée. Non, un corps de foibleſſe & de peché, un corps qui ſera bientôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-tems une ame immortelle. Je ſçai que toute chair eſt effrayée du coup qui va la détruire, & il eſt de la nature de ſe dérober au peril : mais il eſt inévitable ce peril, & je vois la faulx toujours levée ſur ma tête. C'eſt donc une raiſon nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre ſans répugnance ce que je ne ſçaurois garder toujours.

Si l'on peſoit bien les peines & les plaiſirs, les agrémens de toute eſpece & toutes les diſgraces de la vie, je doute qu'on y fût tant attaché. On trouve au moins cent miſerables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde eſt une eſpece de lotterie ; tous les hommes, ſans exception, y mettent leurs deſirs, leurs eſ-*poir*, *leur* confiance, & très-peu de

gens ont un billet noir. Une autre reflexion qui montre aſſez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'eſt que les gens que nous appellons les heureux du ſiecle, ſont preſque toujours ceux qui meritent moins de l'être. Je conviens qu'il eſt d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en eſt bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait merite eſt un aſſemblage preſque miraculeux, & la jouiſſance la plus complette de tous les biens réunis paſſe comme un éclair ; il n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analyſe d'un quart-d'heure, on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flatter l'eſperance de l'homme, mais il ne fait pas vraiment ſon bonheur. Le paſſé ne revient point, l'avenir eſt incertain ; le quart-d'heure où je vis, eſt le ſeul qui ſoit à moi. On ne peut donc meſurer tout le bonheur de l'homme avec quelque juſteſſe, que ſur la meſure d'un ſeul jour, & qu'eſt-ce enfin que le plus beau de tous les jours ? Tel dévoroit au premier ſervice qui n'a pas vû l'entremets. Un autre meurt en paſſant ſon *habit* de nôces. Ces exemples ſont familiers,

miliers. Quoique tous nos jours ſe ſuccedent, notre jouiſſance n'en eſt pas moins fixée à l'inſtant pendant lequel ſeul on peut dire vraiment que nous vivons : En verité, un ſi petit volume ne peut contenir que bien peu de choſe. Ne comptons donc pour rien la durée du bonheur: ſouvent même ſommes-nous trompez par l'eſperance qui eſt aſſurément le plus flatteur de tous nos biens. Il eſt décidé que l'eſpoir pique plus que la jouiſſance du bien deſiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne ſont que de fantaiſie, & que ſouvent nous les confondons. Il eſt pourtant vrai que la vie n'eſt pas un mal, elle eſt même le principe de tous nos biens. L'homme eſt infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raiſon heureux de n'être pas reſté dans le néant. Mais à cette ſuperiorité de l'homme ſur tout ce qui eſt créé, Dieu a joint des aſſujettiſſemens. Il a voulu que l'animal raiſonnable eût de la raiſon, & qu'il connût la vraie valeur des choſes ; il a voulu que le Chrétien ſçût & pratiquât ce qu'il doit au Createur : enfin il a voulu que dès qu'il commenceroit à vivre il apprît à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie eſt de pouvoir ſatisfaire à nos vrais beſoins, non pas à toutes nos extravagances & à des beſoins chimeriques qui ne ſont appellés tels que dans le Dictionnaire du ſot Orgueil & de la molle Volupté. Il faut être vêtu, c'eſt une pénitence impoſée à toute la poſterité du premier homme ; mais le pinchina eſt auſſi chaud que le velours, & la toile auſſi fraîche que l'argent glacé ; l'état & la condition ne ſervent que de maſque à l'orgueil. Supprimons nos fantaiſies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne ſçaurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir que de regler notre conduite ſur nos devoirs, & notre dépenſe ſur notre fortune : Enfin, il faut manger tous les jours, & ſe chauffer l'hiver. Je veux bien que ces deux beſoins deviennent des plaiſirs quand on les ſatisfait, ils n'en ſeront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cauſe, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez plus ; mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant ?

Quand j'ai propoſé le détail d'un ſeul jour pour porter un jugement plus ſain de toute la vie, je n'ai pas prétendu choiſir le jour le plus court & le plus ſombre de l'année ; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans vos beaux jours ſont paſſez, on jouit encore de quelques reſtes ; mais on compte les heures, on choiſit les ſaiſons : En verité, tout ce qui décline, n'eſt pas beau. Au deſſous de vingt ans l'animal vit, mais la raiſon ne vit pas encore ; c'eſt donc entre ces deux âges qu'il faut choiſir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les évenemens. Ce ſera, ſi vous voulez, une ſucceſſion importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidement ſouhaité. Dans tous ces cas vous êtes forcé de convenir que votre plus grande ſatisfaction n'eſt pas dans la jouiſſance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'eſpoir d'en jouir quelque tems; & c'eſt pour cela qne j'ai appellé l'eſpoir, le plus flateur de nos biens, il eſt auſſi le plus ſéduiſant & le plus trompeur. Si vous croyez n'avoir qu'un jour à vivre, vous ne concluriez

point ce mariage, vous ne vous mettriez point en charge, & la plus grande ſucceſſion ne vous flatteroit gueres. Le bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille, & réjouit peu l'agonizant. Ces principes etant bien conſtans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui périt eſt d'eſperer ce qui doit durer plus long-tems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or, ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, ſont également intereſſées à eſperer l'Eternité. Cet eſpoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préferer la ſolide gloire à ce faſte enchanteur que le monde avec tous ſes atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon ſiſtême.

Il eſt fort aiſé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les Propheties qui l'ont précedé; il ne coûte rien de nier tout. Mais ſi je lui demande ce *que l'Evangile* contient de mauvais & *de dangereux*, & qu'elles preuves po*ſitives* ou probables il a que ce n'eſt

qu'une imagination, la réponſe n'eſt plus ſi aiſée ; malgré ſon acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établiſſement ſi ancien & ſi ſage ; & ſon eſprit ébranlé ne tarderoit guéres à ſe rendre, ſi ſon incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ſes mœurs. S'il entre un peu de ſechereſſe dans ce que j'ai dit, c'eſt que pour convaincre l'incrédule j'ai crû devoir preſſer le raiſonnement ſans m'attacher uniquement à la foi qui ſeule pouvoit y mettre de l'onction. Grand Dieu ! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite ſage, ils reprendront bientôt de la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'experience, que la raiſon n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'eſt que l'homme de quarante ans eſt plûtôt reſigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier, revenu à l'enfance, pleure comme un enfant de quitter une vie très-onéreuſe : le premier, au contraire, ſacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que ſon âge lui promettoit & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette difference n'a rien d'étonnant ; le bon eſprit com-

mence la reſignation, & l'eſperance l'acheve.

Que j'enviſage la mort des yeux de la nature ou des yeux de la foi, je ne vois rien qui puiſſe juſtifier nos frayeurs. Par rapport à la nature, elle eſt le terme de nos peines, & en ce monde les peines paſſent les plaiſirs. Par rapport à la foi, elle eſt le terme de nos foibleſſes & de nos miſeres; & la vie la plus commode eſt le moyen le plus invincible du peché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres ſentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours: ne vous diroiſ-je rien de tant d'évenemens qui la rendent importune? Le printems paſſe vîte, & l'hyver dure long-tems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raiſonnable femme du monde, &, ſi charmé de ſon merite vous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens? Je vous entens, les exemples d'un mariage ſi précieux ne ſont pas communs. Hé bien prenez-donc une *femme* qui vous épargne la dépenſe *des* larmes, vous en trouverez qui

dans le même cas vous fourniroient plus d'un juſte ſujet de conſolation. Vous reſterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'eſt le centre de la politeſſe & la ſource des graces : vous allez peut-être faire encore le difficile, vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que ſur les autels de la diſſimulation & de la flaterie, & où l'on poſſede à fond l'art de ſupplanter ſon ami en l'embraſſant ; c'eſt donc Paris que vous choiſiſſez pour votre domicile ? point du tout encore, c'eſt un tumulte affreux ; le laquais ſurdoré y eſt confondu avec le Marquis; on ne ſçauroit y vivre commodément ſans une dépenſe exhorbitante, & l'on y eſt expoſé à cent mille perils. Bon, nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc gueri du fracas du monde, & c'eſt par où je voulois commencer. Pourſuivons, s'il vous plaît : je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voiſins & vos livres ; vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez ſouvent *mihi parva rura*. O que nous avançons ! Encore un mot, & vous jugerez ſainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois

doigts de votre Fief ? Procès qui paſſera de vous aux vôtres. Le principal & l'acceſſoire, la forme & le fond, ce n'eſt jamais fait : vous mourez de chagrin, & l'on aſſigne votre heritier en repriſe d'inſtance. Votre argent eſt chez un Marchand ? il fait banqueroute. Vos revenus ſont des rentes conſtituées ? rembourſement ou réduction. Vous n'avez que des fonds ? l'année devient ſterile, & le Fermier inſolvable. Vous avez une Charge ? on vous taxe ou l'on vous ſupprime. Vous comptiez ſur un ami ? il vous abandonne, ou la mort vous l'enleve. Enfin tout cela vous rebute, vous vous gueriſſez l'eſprit ſur tout ce qui paſſe, & vous vivez ſeul, vous voilà donc détrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne ſongez qu'à l'attendre. Voilà préciſément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvénient. Dans le renoncement que je vous prêche, n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raiſon, & une Philoſophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez ſoin de ſanctifier votre ſolitude, & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs on ne laiſſe

pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il eſt quantité de femmes d'un merite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en eſprit ; mais vivez avec le monde ſans prendre un caractere dur, héréroclite & dédaigneux.

Un plaintif de profeſſion eſt un fort ennuyeux perſonnage ; & un Philoſophe bouru, eſt un homme inſuportable. Faites-vous donc une conduite uniforme, douce, polie & chrétienne, & que votre mépris pour les choſes de la vie ne ſoit pas le fruit de la ſeule raiſon. Vous pourriez en nourrir votre orgueil, au lieu de recueillir le fruit de la ſageſſe. Sur tout ajoutez au détachement du monde une vigilance ſcrupuleuſe ſur vous-même. Vous ſçavez votre Horace, on a beau fuir les hommes, on ſe retrouve toujours, *quis exul patriæ ſe quoque fugit* ?

Je vous ai conſeillé plus d'une fois l'acquittement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit que la ſageſſe humaine : il n'étoit pas tems encore de vous faire ſentir combien ces précautions ſont néceſſaires pour pouvoir

obtenir d'en-haut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet inſtant critique, où il faut compter tout à la fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin le tems eſt venu, la derniere heure approche. Helas ! rien n'eſt ſi commun aujourd'hui que la mort ſubite ; cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre derniere maladie nous conduira juſqu'au ſeptiéme jour, peut-être au treize, ſi vous voulez même juſqu'au vingt & un. Tout le monde ne languit pas ſix mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui ſe font une habitude de languir ſans en penſer plus efficacement à leur fin derniere ; Ah, que ces derniers momens ſont chers ! Que l'emploi en eſt important ! De bonne foi eſt-il tems alors d'uſer le peu qui en reſte à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liſte de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand : combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ? mais les valets ne penſent qu'à eux. Une famille allarmée craint que des importuns n'avancent le dernier ſoupir. La fille veut être reſervée à par-

tage, le fils veut être inſtruit de l'état des choſes. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agoniſant qui commence à balbutier ne répond que par des ſignes, & il eſt obligé de ramaſſer les fragmens de ſa défaillance pour ſerrer la main de ſon Confeſſeur.

Concluez de-là qu'il eſt de déciſion pour votre ſalut d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laiſſer ni embarras ni confuſion, de ne point recevoir ſans quittance, de ne point emprunter ſans billet, de compter très-régulierement avec tout le monde, & de ne point laiſſer de matiere à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauſes frauduleuſes à réparer, ni de reſtitutions à faire: ce détail eſt reſervé aux fripons par état, ou à ces demi-honnêtes gens qui ſe font une ſageſſe du *bonus dolus*. Pour vous ſoyez tous les momens du jour infiniment circonſpect ſur les moindres choſes de la vie, pour n'être pas obligé de ſacrifier vos derniers momens aux autres; mettez-vous en état de n'en faire uſage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre ſeule affaire; le ſiécle va finir pour

vous, ne vous occupez plus des affaires du ſiécle. Les plus grands objets ne paroiſſent que des bagatelles, & ſi vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à diſcuter : Ainſi, débarraſſé de tout ce qui auroit pû & dû vous diſtraire, vous ne ſerez point obligé de rendre trop tard juſtice à tout le monde ; vous ne ſongerez qu'à raſſurer l'ame inquiette & la nature effrayée, par le ſouvenir des bontez du Sauveur. Jeſus-Chriſt, comme homme vous conſole encore, trois jours après il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons nous lui demander de plus conſolant, que la grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour, forcer ſon humanité ſainte à déſarmer ſa divinité?

Déja le galant homme & l'homme de mérite ſont morts en vous, vous n'en avez plus beſoin ; ainſi, la perte n'eſt pas grande. Il reſte donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'eſt dans ce moment déciſif que ces deux qualitez doivent ſe réunir & ſe confondre. Si la probité à produit la Religion, la Religion ſanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

DO NOT CIRCULATE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 03667 2353

DO NOT CIRCULATE

DO NOT CIRCULATE